

REVUE N°29, 2001



SOMMAIRE

Vivance.....	3
Savoir dire non !.....	4
Ce millième col, à toi, garçon.....	5
Nos hommages, Mesdames	6
La quarantaine volage.....	7
Le Cyclogrimpisme au III ème millénaire	8
La chasse et la randonnée.....	10
La journée du patrimoine.....	11
O «taon» suspends ton vol !.....	12
Le jeu dit «de l'Ascension».....	13
Là où les coqs picorent.....	15
«Itinérance» Alpine	17
Le Fada de Saint-Thomas.....	18
L'Indien du pays de Peyrol.....	19
Comme l'Albatros, Le Cycliste... ..	19
Circolvolutions	20
Raid FRANCE - JÉRUSALEM	21
Plaisir et bicyclette	24
Elle est pas belle la vie !... ..	25
De la performance à la comptabilité.....	26
En montant le col du Mont Cenis	27
Le paradis cyclable.....	28
Pic épique et cols et... rame	29
Death-Valley ? un souvenir brûlant...!	31
Notre Amérique ? Le Colorado à Vélo	33
Chronique d'un échec en Alaska	34
Un col norvégien	35
L'histoire de mes cols... ..	37
L'ascension du Mont Evans	40
Tendance	42
Escargots vélo-stoppeurs	43
Arménie (montagne du Caucase)	44
Le Karakoram	46
Drogué	47
Sierra Marena	48
Le Stelvio réservé aux cyclos.....	50
Hivernale au col San Francisco	51
Je n'ai pas dormi chez la dame de Haute Savoie	53
Quatre pattes et deux VTT	54
Gravillons !	58
Jandri	59
Col surprise et culturel.....	61
Pédaler pour les autres.....	62
Montagnes.....	65
Mes 2000 pour l'an 2000.....	66
An 2000 : 4 millions de mètres d'altitude	69
Sourire en Vercors	70
Vélos sans Venise.....	71
Traoublik.....	72
Chasser : Oui ! Braconner : Non !	73

Des cols sur les autoroutes	74
Le bout du tunnel.....	75
Les cornets du Beaufortain.....	76
La chasse aux rayons.....	78
3/ 7/ 100/ 1000/ 2000/ 2650 Le compte est bon.....	79
Des montagnes sans cols	80
Un 3000 mètres pour son 3000 ème	81
Une semaine à Isola 2000.....	82
Cocorico dans le Tyrol italien	83
Montagne sacrée ou sacrée montagne.....	84
Altitude en Andorre.....	85
Été 2000, notre 1000 ème col.....	88
Cette grimpée-là, mon vieux, elle est terrible !.....	89
La galère à Porquerolles.....	90
Tashi Delay ; bonjour !.....	93
Le dernier qui l'a fait à vélo à mis trois mois à s'en remettre !	94
Escaladez-moi.....	96
Mon cher Puy de Dôme	97
Chagrin.....	98
Le Tourmalet dans tous ses états	99
68 ans et mon 1000ème col	101
Mythique Parpaillon	102
Dites 92 (ou 93 (1)).....	104
Parc National Des Cévennes.....	105
Mon plus beau col.....	107
Pour en finir !.....	108
La grande Forcle sans tricher	109
Thonon - Salzburg	111
Cent'Anni,.....	112
Saint-Martin.....	113
Du jus d'Orange à Menton	114
Ah, les langues étrangères.....	116
L'Ami Jean.....	117
Manceuvres d'automne au Panixer Pass	119
Concentration des «Cent Cols» 2000.....	122
Puis-je le comptabiliser en 2000 ?	123
(avec ma bicyclette).....	123

VIVANCE

Vous trouverez dans ce numéro, un communiqué, concernant des décisions prises, à l'unanimité, par vos dirigeants. En effet, durant quelques semaines, sur notre liste Internet, un débat riche, passionné et souvent constructif s'est développé. Nous avons donc décidé, d'élargir la discussion à l'ensemble de nos membres en créant une Commission d'éthique et d'expertise, pour définir, d'une façon collégiale, en cas de difficultés, la liste des cols reconnus par la Confrérie. Par ailleurs, notre Confrérie s'ouvrant de plus en plus à l'ensemble des Européens, nous souhaitons nommer, dans chaque pays, trois membres qui proposeront les cols (de leur pays) à inclure dans un prochain livre : les cols d'Europe.

Ces décisions, qui en préparent d'autres, notamment le remplacement du Président-Fondateur Jean Perdoux, qui souhaite partir, mission accomplie et de votre serviteur remplacé par Nicole et René Poty. Cette passation de pouvoirs pourrait se faire probablement lors de l'A.G. de 2002, la Confrérie aura alors trente ans. Et les partants, le bel âge pour être remplacés par des plus jeunes.

Ceci dit, nous vous remercions pour vos milliers de témoignages amicaux, distillés toute l'année dans vos courriers ou au hasard des rencontres sur la route. Ces mots simples, chaleureux ou discrets, me donnent l'énergie et l'envie de vous apporter mon travail et mes idées. J'aurai peut être le plaisir de vous rencontrer à la Semaine Fédérale de Crest où nous aurons un stand. D'ores et déjà, je fais appel aux volontaires pour tenir le stand de 15 à 20 heures. Ou bien le 15 août, lors de notre Concentration Nationale au col d'Espréaux.

Notre Confrérie se porte bien : 5323 membres inscrits, près de 3000 cotisants, 127 licenciés, des finances saines. Que voulez-vous de plus pour rendre un Secrétaire heureux ?

Henri Dusseau

SAVOIR DIRE NON !

Dire non à ses enfants, c'est difficile mais possible ; dire non à ses petits enfants, c'est quasiment impossible; dire non à ses amis, est-ce vraiment possible ?

Je viens de dire non à mes amis, je viens de dire non à ceux que j'estime, à ceux qui quotidiennement travaillent et agissent pour notre Confrérie.

Même si je reconnais très volontiers que certains de nos membres ont tant soit peu exagéré en participant à la création de nouveaux cols (pas toujours authentiques), même si je suis conscient qu'il faut imaginer quelques petits aménagements à notre Règle du Jeu actuelle, même si je crois qu'il faut susciter des actions vers l'internationalisation du Club, je pense qu'il faut, ensemble, se battre pour que les simples principes qui ont fait leurs preuves depuis 30 ans demeurent.

Alors j'ai dit non à ceux qui souhaitent, avec des arguments et une certaine logique, modifier notre règle du jeu en ne conservant pour l'homologation de vos cols que ceux mentionnés sur les cartes IGN. Avec tristesse j'ai aussi refusé de suivre mes amis qui, ne voulant contrarier personne, préféraient pédaler dans le sens du vent...

En refusant le tout «IGN» rien que «l'IGN», j'ai simplement pensé aux vertus qui ont fait le succès et la renommée de notre Confrérie.

Mes chers amis, continuons à nous estimer, continuons à avoir confiance en nous, soyons actifs, curieux, chercheurs, fouineurs, baladons-nous en montagne dans des régions différentes, grimpons des cols ; c'est notre passion, c'est votre bonheur.

Il ne fallait pas que ce rêve que nous vivons ensemble depuis près de 30 ans finisse par se fracasser sous les coups de quelques amis éperdus de «tatillonneries»; je sais que vous ne le souhaitiez pas.

Alors nous devons tous, nous rassembler derrière les principes qui ont fait notre succès pour que perdure la joie de pédaler heureux dans nos montagnes.

C'est ce que je vous souhaite et là je dis oui...

Jean Perdoux

CE MILLIÈME COL, À TOI, GARÇON...

Quand mes yeux s'ouvrent, chaque matin, ils tombent invariablement sur deux photos, l'une accrochée au mur - Annie et moi en mariés -, l'autre sur la tablette du radiateur... Deux garçons en habit de communion : uniforme à boutons dorés, brassards, gros noeuds ; invariablement, mes yeux descendent : quatre jambes, quatre chaussures vernies.... C'était en mai 1939.

Le plus maigrichon croise les bras, c'est Arsène mon jumeau. Le plus rond tient son missel dans ses mains ; c'est moi et ce n'est pas moi.

Tant de choses nous séparent.

Le cheveu noir et le visage imberbe ; les cheveux gris, la barbe blanche.

Celui de la photo n'avait pas pénétré dans le monde des $(x + y)$ et de Pythagore ; les intégrales et grandes lois de la Physique n'auront plus (trop) de secrets pour celui qui reste et écrit.

L'un courait à toutes jambes, l'autre se traînera.

Le gamin n'a jamais approché un vélo, le vieux en possédera jusqu'à quatre.

Ils n'ont pas la même expérience de la vie : onze années pour l'un, soixante et une pour l'autre.

C'est qu'une rupture se produit le 15 août 1939 : le gamin perd une jambe. Finie l'enfance. Une autre vie commence, sans larmes, sans regrets - à cet âge-là, on ne se pose pas de questions. Une autre vie, c'est tout.

1942. Trois années plus tard, une bonne âme présentera une bicyclette à l'adolescent ; celui-ci sera pratiquement poussé à poser ses fesses sur la selle... L'adolescent s'exécutera.(1)

Bientôt il fait connaissance avec le macadam de la route et les côtes qu'il gravit à pied, à côté de sa bicyclette. Et puis, un jour... Je revois le petit bois sur la droite, la route qui descend devant moi, le versant qui monte vers moi et vient d'être vaincu... Image impérissable. Plaisir inoubliable, inoublié.

A cet instant, une vocation a dû naître. Mais nul ne le savait. Le bonheur présent suffisait.

Après deux ou trois semaines - c'est court - à pédaler autour de Richelieu (Indre et Loire), il faudra attendre trois années - c'est long - avant qu'une bicyclette soit mise à ma disposition. Puis une autre. Et enfin, ma première bicyclette, bien à moi, achetée de mes deniers - la Rouge... J'avais vingt deux ans.

La Rouge et les premières randonnées, faites de bas et de hauts... Des montées encore et toujours, toujours vaincues.

Et pourtant jamais de grande montagne. Elle n'était pas pour moi, je ne m'y frottai pas.

J'en rêvais sans doute... La rencontre finit par avoir lieu. 1978 : l'Izoard. Mon premier 2000 et quel 2000 ! Cinquante ans et près de quarante de la seconde vie. Temps perdu ? Oui et non.

Un premier objectif : 100 cols ; ce fut le col Ste-Anne (un texte : La Colite).

Un deuxième : 200 cols, ce sera le col du Pilon (un autre texte pour honorer cet engin qui me permet d'aller cahin-caha).

Un 500 ème - le col des Quatre Vents. Surprise : j'en étais là ! C'était mon bâton de maréchal.(2)

Je continuais pourtant à pédaler de France en Navarre, visant le BCN et le BPF,(3) grappillant quelques cols à cette occasion.

600, 700 et puis 800 ! Là, ce fut presque un choc. 1000 n'était pas loin : ce sera mon objectif.

Le 19 août 2000, je monterai le col du Bel Homme : il est le 1000 ème col.

Le choix de ce col est un pied de nez à moi-même. Pas plus à pied qu'à vélo, je n'ai belle allure. J'ai sous les yeux une photo qui me montre à vélo, vu de derrière ; quiconque la regarde ne peut que se demander de quel côté je vais tomber ! Mais comme normalement je ne me vois pas, je ne m'interroge pas ! Même si les autres éprouvent quelques frayeurs, dans ma tête, je suis heureux quand je suis à bicyclette.

Le col du Bel Homme a, quant à lui, belle allure : 915m, 450m de dénivellée depuis Bargemon (Var), 6 km, 7,5 % (qui m'a imposé le 28x24). J'avais prévu une pause au bout de 45 mn ; mais pour ce 1000 ème, j'ai mis un point d'honneur à ne pas m'arrêter : 1 h 03 de montée soutenue.(4)

En arrivant, mes pensées remontent le temps... En 1942, un petit bois près de Richelieu, une bicyclette, un adolescent émerveillé : il avait monté sa première côte...

Là-haut sur la montagne était... Annie qui m'attendait ; elle avait pédalé plus vite - telle est la règle !
Bises.

Dans la descente, elle se tourne vers moi :

- Je t'invite au restaurant, ce midi, pour célébrer ton millième col.

Belle terrasse, écrevisses, un bon vin, un bon moment.

Annie m'en voudra-t-elle ?, je ne peux m'empêcher de dédier ce 1000 ème col à ce petit garçon de onze ans qui, en ce mois de mai 1939, tient gauchement son missel, bien planté sur ses deux jambes, à ce petit garçon qui, de la bicyclette, n'a jamais connu ni les souffrances certes, mais surtout, ni les joies et quelles joies !

Bernard MIGAUD N°1400
de Metz (Moselle)

(1) Sur cet apprentissage, voir «Ma vie à toute jambe», inédit de 300 pages ; ces mémoires ne parlent pas que de bicyclette mais elle y occupe une bonne place.

(2) Un texte inédit : «500 + 1 = ?»

Titre bizarre. Je jouais sur l'addition (interdite en arithmétique) de deux unités différentes - 500 pour les cols, 1 pour la jambe.

(3) 1995 : breveté ! Et une évocation en 20 pages de ce beau voyage : «Que la France est belle !» (autre inédit).

(4) Les bolides à vélo - les Merck et autre Longo - souriront

NOS HOMMAGES, MESDAMES

En regardant la modeste liste de nouveaux cols effectués cette année (36) je me suis remémoré mes sorties et je me suis souvenu de l'aide morale et pratique que ma femme m'a apportée durant cette saison. Elle pratique le vélo (VTT) de manière moins assidue que moi et de ce fait ne veut pas effectuer de longues sorties. Elle calcule souvent les WE et les vacances (en France) pour que je puisse ajouter de nouveaux cols à ma liste.

Elle me suit en voiture, me ravitaille, m'encourage, me donne les distances avant un sommet....

N'y voyez rien de machiste là dedans... je ne la force en rien !!! (je ne le pourrais d'ailleurs pas !).

Je pense donc que le moment est venu de rendre hommage à nos compagnes qui nous assistent dans nos chevauchées cyclistes. Je suis certain de ne pas être le seul dans ce cas...

Daniel CUDET N°3909
de CLAIIX (Isère)

LA QUARANTAINE VOLAGE...

Ma draisiennne n'a pas la ligne mannequin. Avec trois roues et 17 kg bien tassés sur la balance (et encore toute nue !), elle ne fait pas le poids à côté des fringants coursiers d'aujourd'hui. Et pourtant, je l'aime, euh !... je l'aimais.

Six ans de vie commune peuvent se résumer en quelques chiffres, somme toute, éloquents : Nous avons parcouru ensemble 53 000 km. 221 km était notre plus longue sortie sur la journée (moyenne : 15,6). Pour ce qui est de la vitesse de pointe, son poids était plutôt un avantage (80,2 km/h). Nos meilleures moyennes oscillaient sur parcours vallonné entre 19 et 22 km/h sur 60 à 100 km. Nous nous sommes hissés jusqu'au sommet de 140 cols (malheureusement en Bavière, les cols ne pullulent pas) et les pourcentages à deux chiffres (19 % maxi) ne nous faisaient pas peur, pourvu que nous allions à notre rythme (5, 4, 3 et même parfois, nous l'avouons, 2,5 km/h). Notre col le plus élevé (un autrichien) culminait à 1900 mètres et le plus dur (un allemand) grimait à 16 % sans répit pendant quatre kilomètres.

Pour vous permettre d'apprécier ces chiffres, il nous faut les remettre dans leur vrai contexte. Je suis handicapé physique, souffre d'une paralysie incomplète de mes jambes, mais complète de ma vessie et des derniers dix centimètres de mon intestin. Ma draisiennne n'est autre qu'un cycle à bras, sorte de vélo couché avec pédalier "devant le nez" et des développements adaptés à la masse musculaire plus réduite des membres supérieurs (24-34-40 / 12 à 32). Et là réside la pomme de discorde.

Je vous le dis sans ambages, nous sommes à deux doigts du divorce ? D'ailleurs, vous l'aurez remarqué, j'ai relaté ces six années de vie commune au passé, comme si... je n'y croyais déjà plus. En effet, malgré les séances quasi quotidiennes d'élongation de la musculature sollicitée par le pédalage avec les bras, le constat est incontournable : même en les ménageant, ceux-ci ne sont pas faits pour supporter sans dommage de tels efforts répétés de longues années durant. Je commence à en faire l'amère expérience.

Ma chance se trouve inscrite dans le préfixe "IN" du mot "incomplet". Mes genoux étant intacts, ainsi que les extenseurs de mes cuisses, il est raisonnable de penser, qu'une fois les pieds calés avec leurs attelles dans les pédales modernes, je puisse re-pédaler avec mes membres inférieurs. Dans ce cas, je me verrais bien "cycloter" sur un vélo couché (un vélo classique n'est pas envisageable du fait de l'atrophie complète de mes fesses)...

Oui, le voilà, l'objet de mon inconstance ! Alors, chimère ou futur proche ?
En tout cas, lorsque vous lirez ces lignes, le rêve sera envolé ou... en vélo.

François MIROUX N°4900
de KAUFBEUREN (Allemagne)

LE CYCLOGRIMPISME AU III ÈME MILLÉNAIRE

Ce matin-là de 2022, Excel Dupont avait tout prévu dans sa petite tête de vieux routinier cyclogrimpeur...

Alors qu'il descendait dans l'ascenseur, un sac contenant son vélo à la main, l'ensemble de sa journée à venir trottnait déjà dans sa tête.

Il déposa le sac à l'arrière de la petite voiture électrique qui le conduirait à la sortie de la ville, vérifia une dernière fois qu'il disposait de tout le matériel nécessaire pour l'ascension du jour et s'attela à rejoindre le plus rapidement possible le parking suburbain n° 24 où était stationnée sa voiture de tourisme.

Dès son arrivée, il transféra tout ce dont il avait besoin dans son véhicule personnel et rejoignit en dix minutes à peine, la gare TGV la plus proche. Là, il emprunta la bande d'entrée n° 4 où son véhicule prit de plus en plus de vitesse afin de s'intégrer sans problèmes dans le premier TGV passant sur les rails annexés à cette bande.

La Haute Savoie serait à lui dans un peu plus de deux heures. Tranquille, il s'endormit rapidement. Le tintamarre du klaxon de la gare de Chamonix lui fit office de DVD-radio clock et il extirpa rapidement son véhicule dans la bande de sortie n° 2 où celui-ci fut peu à peu freiné.

C'était enfin l'heure du sportif : il lui fallait trouver à tout prix le pied de l'ascension du tout nouveau col revêtu du Mont Blanc, devenu le plus haut col d'Europe avec ses 4693 mètres d'altitude.

Il ouvrit son cartographe GPS, glissé dans le tableau de bord, encoda le nom du col et aussitôt apparut la carte régionale, munie d'une flèche blanche signalant l'endroit où il se trouvait et une flèche rouge stipulant l'endroit qu'il devait rejoindre. Le trajet fut tracé tout de go !

Le pied du col atteint, il déballa ses sacs et bagages et entreprit le démontage rapide de son voyageur à pédales. Quand celui-ci fut prêt, il enfuit dans ses poches arrières, les pastilles de sels minéraux et les barres lipido-glucidiques des bons cyclos, vérifia le fonctionnement de sa chère bicyclette et démarra.

Il appuya aussitôt sur le petit bouton légèrement excroissant de sa guidoline et son mini compteur-ordinateur apparut à l'intérieur du guidon sous une vitre imperméable. Il se brancha sur Internet et écrivit l'adresse e-mail du site européen du cyclogrimpisme. Il surfa quelque peu avant d'atteindre les données graphiques du col du Mont Blanc qu'une pancarte, juste devant lui maintenant, indiquait à une distance de 54 kilomètres.

Il relia son compteur au graphique afin de voir apparaître tous les 100 mètres le pourcentage hectométrique moyen qui l'attendait dans la fournaise de l'ascension, le solde du kilométrage à parcourir et l'état de la route à venir.

Pour le reste, rien n'était jamais acquis. Comme toujours, en vélo! Il lui fallait pédaler avec ardeur, avec passion et cette volonté hors du commun qui fait le «Cent Cols». Un col restera toujours un col à travers les siècles. De lacets en lacets, il finit par atteindre son record actuel d'altitude européenne. Et il se souvint. Trente ans plus tôt, au mythique Pico Veleta de Grenade dans la Serra Nevada espagnole, il avait franchi la barrière des 3000 m. Aujourd'hui, c'était encore 1000 m plus haut !

La route, attaquée par les Névés, bien que constamment chauffée par en dessous, présentait de fréquentes ornières et un pourcentage frôlant sans cesse les 10 % comme pour atteindre plus rapidement le point de col.

Plus de 4000 m d'altitude ! Un rapide appel vers la météo nationale lui indiqua dans le coin supérieur droit

de son écran qu'il pouvait être rassuré. Aucun indice de mauvais temps sur cette route dans les prochaines heures ! Toutefois, la nuit : cela pourrait se gêner ! Il ne faudra pas traîner là-haut !

Soudain, l'hôtel «Au paradis du Mont Blanc» lui apparut, magnifiquement intégré dans le paysage blanchâtre environnant, dont la luminosité restera à jamais gravée dans sa mémoire de cyclogrimpeur.

La récompense avait toujours été au bout des efforts de sa vie. Le vélo en montagne ne l'avait jamais trompé et si tous les accessoires avaient été complètement transformés par les technologies modernes, l'énergie réclamée pour se hisser en haut d'un col était toujours la même depuis plus d'un siècle.

Ivre de bonheur, après avoir récupéré quelque peu, il se dirigea vers l'appareil «Cyclomat-Mister Col» où il glissa sa carte magnétique de membre cyclogrimpeur. L'écran afficha que son ascension avait bien été acceptée. En demandant ses classements instantanés, il constata qu'il était devenu 1456^{ème} au Club des Cent Cols et BIG6 au Brevet International du Grimpeur. Et cela le rendit fier !

Il ne tarda pas trop dans ce haut lieu car la température devenait fort basse. Il glissa sous sa vareuse le fameux T-shirt thermo-pompe qui lui assurerait une descente bien au chaud. Il s'assura aussi que ses airbags cyclos latéraux étaient bien branchés dans le cas où la fatigue aidant, il raterait l'un ou l'autre virage de cette interminable descente.

Heureusement, cela n'arriva point. Il réintégra son véhicule, puis le TGV du chemin du retour et enfin, sa voiture électrique là où il l'avait laissée ce matin.

Le soir venu, dans son appartement, il rentra doucement. Son petit garçon l'attendait devant sa play-station. Des images synthétiques le promenaient depuis longtemps dans un dédale de rues macabres où des monstres s'entretuaient.

Son papa le prit dans ses bras et les yeux de l'enfant s'illuminèrent. Après avoir tous les deux utilisé la technologie moderne, Excel lui raconta le reste : tout ce qui n'a pas été dit dans cet article et qui forme le mystère magique des ascensions en vélo. Les yeux émerveillés, son enfant plongea avec lui dans le Royaume du Rêve...

La passion du cyclisme en montagne était en train de gagner une nouvelle génération...

Daniel GOBERT N°2632
de BELGRADE (Belgique)

LA CHASSE ET LA RANDONNÉE

«Le XXI ème siècle sera spirituel ou ne sera pas». L'avenir dira si Monsieur Malraux était bon visionnaire, mais moi je vous l'affirme avec certitude : en montagne, le XXI ème siècle sera cyclomuletier ou ne sera pas.

Si vous croyez que je délire, c'est que vous n'avez pas fréquenté les Alpes depuis la dernière glaciation. Il y a longtemps que les relents de gas-oil ont eu raison de la bonne senteur du foin coupé, que le tintement des clarines et le grondement du torrent ont été étouffés sous les vroum-vroum, que le souci d'en réchapper vivant a pris le pas sur les tendances contemplatives. Certes l'arrière-saison échappe à ce noir tableau, mais elle est réservée à quelques privilégiés, et la plupart d'entre-nous doit bien s'accommoder du pire. Qu'alors y faire ? diront les frileux. Ce que certains ont fait depuis belle lurette, sans attendre que la situation devienne intenable, simplement par goût de l'aventure et par amour de la montagne authentique. D'autres les ont rejoints, conscients que notre avenir de cyclos montagnards n'est plus sur la route. Mais là comme en politique, le tempérament français veut qu'il y ait des courants dont nous ne retiendrons, pour simplifier, que les deux principaux, la chasse aux cols et la randonnée cyclomuletière.

La première voit le col comme une fin, un but à atteindre, à la manière du célèbre alpiniste Hillary parlant de l'Everest : «Je veux escalader cette montagne parce qu'elle est là.» Dans la pratique, ce n'est pas si simple. Dénicher à l'aide de topos et de cartes introuvables un secteur sévèrement «collu», se jeter dessus comme des crevés de faim, lestés de 10 kg de conserves et d'un régime de bananes, vu l'absence certaine de tout supermarché sur les lieux. C'est le prix à payer pour des découvertes souvent extraordinaires et peu accessibles ... et accessoirement un bond appréciable au classement des 100 cols. Toujours est-il qu'au terme du ratissage, le sujet aura été épuisé ... le chasseur également, c'est sûr ! La randonnée cyclomuletière, elle, tient le col pour ce qu'il est par définition, le moyen de relier deux vallées entre elles, usage normal par conséquent. Lors de sa fondation, l'Alpine Club avait pris pour devise : «Là où il y a une volonté, il y a un chemin.», une fière formule que le randonneur cyclomuletier peut reprendre à son compte. Selon les jours et les difficultés alternent pédalage, poussage, roue libre, portage, sans souci des cols à l'écart de l'itinéraire, avec la seule ambition de réaliser un parcours insolite, ponctué de cols ignorés de la foule, dans une nature préservée et accueillante.

A chacun de trouver sa voie selon son tempérament.

Un de mes amis, grand chasseur de cols, m'invite parfois à l'un de ses safaris. De bon cœur j'accepte, sachant que du menu seront exclues les taupinières tout juste bonnes pour obsédé du classement. Et puis c'est mon ami, c'est pour moi qu'il fait ça, gratuitement puisqu'il a déjà tout épinglé.

Pour autant mon grand bonheur n'est pas là, vous l'avez compris. Il est dans la randonnée cyclomuletière que j'ai découverte il y a 45 ans au Cornet de Roselend, alors cyclable d'un seul côté. Une passion venait de naître, et comme une vraie passion ne meurt jamais ... 45 ans déjà à échafauder des parcours hors du commun, voire un tantinet ahurissants. Un exemple parmi la multitude : pour retrouver la famille en vacances près de Menton, partir du lac de Constance et passer par les Tauern et les Dolomites en évitant la plupart des cols routiers. Et là au moins, au diable la voiture suiveuse, honte des cyclos d'opérette. Les souvenirs, n'en parlons pas. Ou plutôt parlons-en : des découvertes, des rencontres certes, mais aussi toutes ces craintes surmontées, ces incertitudes bravées, ces obstacles franchis. Toutes ces sensations fortes, ce n'est pas en restant collé au bitume que vous les éprouverez. La connaissance profonde de la montagne passe par les sentiers et les pistes, parce qu'heureusement il y a toujours un chemin là où il y a une volonté.

Michel PERRODIN N°26
de TALANT (Côte-D'or)

LA JOURNÉE DU PATRIMOINE

C'est la journée du patrimoine ! Ce jour-là, nous décernons aux cols, lieux de communications, d'échanges, points stratégiques, sites panoramiques et buts de nos rencontres, le titre de «Patrimoines Nationaux».

En cette belle journée d'été finissant, nous nous devons d'honorer cette promotion de façon particulière. Naturellement, le choix d'un site mémorable s'imposait.

Dans le Beaufortain, région qui a su garder son identité, conserver les valeurs ancestrales de l'élevage, de l'agriculture et de l'habitat, et résister au tourisme tentaculaire pour lui garder une dimension humaine, le Cornet d'Arèches nous servira d'ambassadeur.

Nous devons peut-être lutter avec la neige tombée la veille aux alentours de 2000 m, mais les crêtes immaculées qui se découpent sur un ciel bleu, suffisent à notre bonheur. Après Aime, nous empruntons la route qui, à flanc de montagne, en longeant le torrent, nous conduit lentement mais sûrement jusqu'au hameau de Laval (1650 m), niché à la limite supérieure de la forêt et première sentinelle de l'Alpe. La piste rocailleuse qui la prolonge, avec ses douze virages en épingles, nous élève ensuite jusqu'au Cornet d'Arèches.

A Plan Pichu, nous avons rencontré un troupeau de vaches à robe fauve et grands yeux noirs, dignes malgré leurs cornes sciées. Tout juste ont-elles prêté attention à nous. Les premiers névés se dessinent et nous approchons de la neige. Au col, l'air est vif et le panorama restreint. Nous décidons alors de pousser jusqu'au col de la Grande Combe (2356 m). Une pancarte nous en indique la direction et la piste est large, accueillante, tentatrice et trompeuse. Lorsqu'elle s'arrête, nous devons continuer en poussant sur un sentier abrupte et boueux et après une heure d'efforts, nous voici sur une crête dans un site que nous croyons être, au premier abord, notre col. Hélas ! L'étude approfondie de la carte nous donne la certitude que nous nous sommes trompés. Il nous faut rebrousser chemin et, revenir à notre point de départ, où un chasseur nous confirmera la bonne direction, suivie maintenant avec beaucoup plus de concentration. Un sentier très escarpé, qui conduit au col, nous oblige à mettre rapidement pied à terre et nous devons pousser jusqu'au terminus. Un changement de cap nous amène sur un promontoire d'où l'on peut découvrir les alpages de la vallée d'Arèches, avec à nos pieds, 750 m plus bas, la goutte d'eau bleue de treize millions de m³ du barrage de Saint Guérin.

Sur la ligne de crête nous reprenons la direction initiale et le col est bientôt en vue, mais nous devons nous débattre maintenant dans 30 cm de neige fraîche. Ceux qui ont des garde-boue apprendront à leurs dépens qu'elle a la fâcheuse propension à coller aux pneus et ainsi, bloquer les roues.

Enfin, voici le col de la Grande Combe ! Le panorama est grandiose, impressionnant et sauvage. Le vent souffle et le froid est vif ; nous sommes ici en relation directe avec le Grand Nord. La face nord de la Pierre Percée est noire et sombre, et le brouillard s'installe déjà en écharpes inquiétantes. Nous aurions aimé pousser jusqu'au col des Génisses, même altitude, là, juste en face, mais dans la neige et le brouillard qui s'épaissit... Big problem ! Après consultation, vote, palabres et autres, nous reprenons nos traces en sens inverse et la descente, quoiqu'acrobatique ne se passe pas trop mal. Nous retrouvons nos vaches à cornes sciées qui attendent sagement l'heure de la traite.

A 1200 m nous reprenons contact avec le soleil et la chaleur est revenue ; tout à l'heure nous étions dans un autre monde, froid, hostile et inquiétant. Que nous avons bien fait de ne pas provoquer les génies de la haute montagne !

Les romains le savaient aussi ; pour s'attirer leurs bonnes grâces, n'avaient-ils pas construit à Aime une basilique? (édifice à base rectangulaire) Les Mérovingiens les ont imités et l'architecture romane du 11ème

siècle nous a légué sur ces bases, un magnifique monument à l'intérieur décoré de fresques aux soubassements occupés par une crypte discrète et même austère.

La visite était gratuite ce jour-là, journée du patrimoine oblige !

Noël MARTHELET N°1211

de BOZEL (Savoie)

O «TAON» SUSPENDS TON VOL !

Comme cela vous est certainement déjà arrivé par une belle et chaude journée orageuse d'été, j'ai été attaqué par un de ces insectes diptères de la famille des Tabanidés, du genre Tabanus... Bref un taon qui a sauvagement plongé tout droit sur mon genou gauche.

Il aurait pu se poser tout gauche sur mon genou droit, mais non, tout droit sur mon genou gauche ! ... vilain taon.

M'estimant en état de légitime défense, j'ai essayé de le tuer... Il faut bien tuer le taon ! Je me suis donc administré une grande claque sur le genou gauche, en m'écriant : «je l'ai !»

Eh bien non ! je n'ai pas eu le taon ! Il a été trop rapide, il est parti et je l'ai perdu. Voilà ! On pense avoir le taon et finalement on perd son taon.

J'aurais pourtant bien voulu prendre le taon.

Je lui ai donc couru après, taon et plus, pardon, tant et plus, mais pour rien, je ne l'ai pas rattrapé.

C'était inévitable : le taon perdu ne se rattrape jamais !

Je le regrette d'autant plus que, comme vous le savez, le taon, c'est de l'argent !

Gilles CORI N°2047

de Ste COLOMBE (Lot-et-Garonne)

LE JEU DIT «DE L'ASCENSION»

Il peut se jouer seul. A deux ou à trois, c'est plus agréable.

Il faut obligatoirement pédaler sur une longue route dont la déclivité doit au moins atteindre les 8 %. Idéalement, il faut une journée ensoleillée. Le vainqueur est celui qui le premier est passé par toutes les cases suivantes.

LA CASE SUEUR

Au départ, la transpiration se fait douce. De multiples étoiles scintillent sur les bras nus, Elles donnent un lustre agréable à leur teinte basanée. Ils ressemblent à des meubles fraîchement enduits de cire. Peu après, on ressent la caresse de la première vraie goutte de sueur...Elle glisse sur le front, s'aventure sur la crête du nez, devient de plus en plus volumineuse, avance de plus en plus vite pour enfin s'élaner dans le vide. Si votre nez est long et bien au centre du visage, elle échoue sur la barre horizontale de votre cadre.

Cette goutte inaugurale a tracé un sillon que ses sœurs empruntent tant que dure l'ascension. Elles sont de plus en plus rapprochées. Pour varier le jeu, on peut éventuellement les faire tomber, tantôt sur le genou gauche, tantôt sur le genou droit.

Quand la voie nasale est dépassée par le flux sudoral, des gouttes s'égarer vers les sourcils qui leur font barrage. Quelques instants seulement. Certaines sautent cette digue naturelle. En chapelets, elles entrent dans l'œil. L'œil endolori vous rend borgne pour quelques coups de pédales. La scène se reproduit à un rythme défini par la température extérieure et le degré de pente. Quant à la sueur du cuir chevelu, elle se rassemble sur le pourtour du casque qui fait office de gouttière. Elles tombent devant votre visage. Pour bien les voir, il faut loucher un peu. Pour mieux se distraire on peut s'exercer à les faire tomber tantôt sur le pied gauche, tantôt sur le pied droit.

LA CASE MOUCHE

En général, elle se situe en haut du col. Là où les alpages ont remplacé la forêt. Une mouche audacieuse et curieuse se met à virevolter autour du nez. Elle l'examine de tous côtés, le compare aux orifices des ruminants. Alors elle appelle ses amies qui viennent discuter avec elle, avant d'appeler, elles aussi, leurs amies. En quelques minutes, elles sont plus de vingt à danser autour de votre visage. D'une main on tente de les chasser. Elles reviennent aussitôt. Cette manœuvre est dangereuse. La répéter trop souvent est risqué de chute car, à vitesse réduite, un vélo n'est pas fait pour un manchot qui gesticule. De plus, la répétition du geste semble les énerver et les rendre agressives. Au lieu de se reposer de temps à autre sur le guidon ou sur vos bras, elles s'enhardissent. Certaines se posent sur le nez. D'autres cherchent de l'ombre dans vos oreilles.

Une rafale de vent peut les écarter de votre visage, ou encore -utopie- le fait de se mettre en danseuse et de dépasser le 15 km/h.

LA CASE POUBELLE

Quand grimper signifie souffrir, on n'est pas fier. On baisse la tête. Et tête baissée, on fixe le bord du chemin. On aperçoit une multitude d'objets. Des bouts de papier, des morceaux de journaux, des papiers aluminium, des canettes écrasées et des paquets de cigarettes. J'en ai compté 5 au kilomètre. La marque Marlboro est la plus fréquente. Est-elle la plus fumée ? Ou bien ceux qui la fument sont-ils les moins écologiques ?

LA CASE PETITE FLEUR

Elle ne se trouve que sur les cols campagnards où la route étroite et sinueuse n'appelle pas un trafic intense. Bref, sur des cols qui semblent n'avoir été tracés que pour des cyclos romantiques. L'asphalte - quand il y en a - est posée entre deux couloirs de verdure. Si, dodelinant la tête, on prend la peine de bien regarder sous sa pédale, on découvre des clochettes blanches ou bleu pâle, des étoiles violettes, de tout petits soleils d'un jaune vif, sans oublier les élégantes pâquerettes. En dessous de 8 km/h. on peut mieux les admirer, mais aussi les compter. Dans le Colletto la Grappa, j'ai ainsi visionné 15 campanules sur 200 mètres.

LA CASE FONTAINE

On y aspire quand la gourde et le bidon n'abreuvent plus. Quand le peu d'eau tiède qu'ils contiennent, écœure plus que désaltère. Quand la langue sèche, cherche à se mouiller aux gouttes de sueur qui tombent du nez.

On l'espère à chaque virage. On guette le moindre bruit d'une eau qui dégouline.

Quand on la découvre, vélos abandonnés, on pousse les bras sous le jet d'eau, on se frictionne le visage, on goûte la fraîcheur et la saveur du liquide, en buvant dans ses mains jointes. On mouille jambes et chaussures. On remplit gourdes et bidons, deux ou trois fois. On tarde à reprendre l'ascension.

LA CASE BAR

On y entre volontiers. Pour peu, on y entrerait sans descendre de son vélo. Le premier arrivé commande une grande bouteille d'eau gazeuse et deux verres. Comme le second arrivé a vidé ses verres aussi vite que le premier, c'est lui qui commande la suivante. Elle est bue aussi vite que la première. Le patron, toujours souriant, vous adresse quelques paroles d'encouragement ou d'étonnement. On repart, rajeuni, pour quelques kilomètres. Parfois le second arrivé n'entre pas dans le bar.

LA CASE BAR BIS

C'est une variante. Il faut ressentir la même soif que pour la case précédente, mais en plus, ne rien avoir mangé depuis au moins deux heures. On entre pour boire mais on s'aperçoit qu'il est aussi possible de grignoter. Si par ailleurs, la serveuse est gentille... On s'assied, on boit lentement et on commande « una Pasta della regione ». Cela prend plus de temps, mais après, on gravit quelques kilomètres qui paraissent n'avoir que 8 hectomètres.

LA CASE ARRIVÉE

Obligatoirement, elle doit exister sur une route ascendante de col. Elle peut aussi se situer à son sommet. Son lieu est envisagé à partir de 17 heures, c'est à dire quand, déjà on a parcouru plus ou moins huit heures de randonnée. Autrement dit, quand on commence à ressentir des contractures et irritations, des mains jusqu'aux orteils. Une fois l'option acceptée, l'impatience d'y arriver accroît la longueur des kilomètres. Quand, dans le lointain, l'auberge devient visible, elle semble reculer, tel un mirage, à chaque tour de roue. Cette impression accroît irritations et contractures qui alors s'étendent des orteils jusqu'aux mains. Heureusement, ce n'est qu'une impression. Toutefois, quand le havre est à portée de guidon, tout n'est pas gagné. Il y a des « alberghi » qui sont fermées et d'autres qui, ouvertes, sont complètes. Le plus souvent, heureusement, elles sont ouvertes avec des chambres libres. C'est alors l'allégresse de savoir que très bientôt la fatigue du jour sera dissoute sous une longue douche ; que très bientôt, attablés, vous taquinerez la pasta della casa avec un brin de vin du pays.

La bonne nouvelle est fêtée par la commande d'une bière, très fraîche, dont la blanche écume bave sur le verre embué.

Alors, on est persuadé qu'on était capable d'aller encore plus avant.

Jacques FRANCK N°4134 de NEUPRE (Belgique)

LÀ OÙ LES COQS PICORENT

Les colchiques fleurissent dans les prés. Et voilà qu'en cette fin de l'été, il me prend la fantaisie de descendre dans les Alpes pour faire le plein de «2000». Or, comme les matinées sont déjà très fraîches en haute montagne, je n'hésite pas à choisir les Alpes du Sud comme destination, en l'occurrence le Parc Régional du Queyras.

Pourquoi ce coin perdu aux confins de la France ? Élémentaire, mon cher Watson !

N'est-ce pas là, dans le mythique col de l'Izoard (2360m), que les forçats de la route ont écrit les plus belles pages du Tour de France ! Antoine Blondin, le célèbre chroniqueur du Tour de France, a immortalisé ce coin perdu de la montagne grâce à sa verve épistolaire. Pour illustrer un tant soit peu cet incomparable prince de l'équivoque et du calembour, excellant par ailleurs dans la contrepèterie, je ne citerai qu'un extrait de son ouvrage «Ironie du Sport».

Voici ce que lui avait inspiré la «Casse Déserte» dans les années cinquante.

« A un moment, on nous apprend que Robinson avait pris de l'avance ! Ce n'est pas le premier Anglais à penser que son avenir est sur le haut et Roule Britannia...L'ennuyeux, là, c'est qu'il n'était pas seul, parce qu'un Robinson sur une « casse déserte », je ne sais si vous voyez d'ici fumer les capuchons de stylos. En fait, ce sont les capots des radiateurs, qui bouillonnaient, de vrais petits geysers giclant vers un ciel peuplé du cri des motards fous, du gémissement des coursiers, du craquement des châssis, car la vérité est qu'on montait, pneu à pneu, mais fermement. Et puis, au débouché d'un bois, la maquerelle, la vache, ce fut la «casse déserte», fumier ! ... »

Mais, il n'y a pas que l'Izoard dans le coin. Un seul col, aussi prestigieux fut-il, ne peut être à l'origine d'un séjour d'une semaine dans un petit village de montagne. D'autres adjuvants sont indispensables. A vrai dire, les circuits décrits dans les guides « TOPO Cyclo muletier » du Club des Cent Cols avaient piqué ma curiosité.

En élisant résidence à Château Ville Vieille (1380m), j'y ai trouvé largement mon compte, quoique, par le passé, je me fusse souvent frotté aux cols queyrassiens ainsi qu'à ceux du Gapençais et du Briançonnais.

En combinant route, chemin muletier et sentier, le randonneur est à même de se forger, au bout d'une semaine, une impression du Queyras qui tiendra la route.

Pour ma part, trois ascensions (parmi une foultitude) se démarquent des autres par «un je ne sais quoi» que je vous laisse le soin d'aller découvrir vous-même.

La première est la longue, la très longue montée vers la frontière italienne au col Agnel (2744m) via une digression muletière au Col Vieux (2806m). Le bouffeur de bitume plane, ici, aux anges. De Château Ville Vieille au sommet, la dénivellation moyenne est de 6,5 % pendant 21 km. De plus, il existe une boucle pastorale alternative à la voie directe qui aboutit à St Véran, un village fleuri de caractère. Les cadrans solaires, les maisons à greniers et les auvents en bois, de la commune la plus haute d'Europe, font la fierté des Queyrassins. Toutefois, pour peu qu'on se donne la peine de s'attarder dans les hameaux, il n'y en a pas un seul qui soit en manque de cachet ! A vos bons cœurs, messieurs dames les tamponné(e)s ! Le versant italien du col Agnel fait figure d'épouvantail avec ses dix derniers kilomètres pentus à +/- 10 % de moyenne.

La seconde ascension est un chemin muletier caillouteux (+/- 9 km) qui, s'écartant d'Arvieux (1545m) - route de l'Izoard - serpente sous les mélèzes qui s'éclipsent peu à peu pour faire place à un monde minéral jusqu'au col de Furfande (2500m). Les derniers kilomètres sont pentus à souhait. Au sommet du col, la découverte du Mont Blanc qui se cache derrière la brèche du col de l'Izoard, à l'horizon, est une récompense royale. Quant au refuge de Furfande, il sert de repère pour la descente dans les gorges du Guil.

En trois, le col de Fromage (2301m) est un monument incontournable pour le vététiste. Le col, bien aéré, se

trouve au carrefour d'un nœud de sentiers de grande randonnée. Fait rare, il est accessible par les quatre points cardinaux. La montagne qui se dévoile, tant au levant qu'au couchant, est magnifique. Dernier point non négligeable : le balisage est parfait.

Le Sommet Bucher (2250m) et sa table d'orientation, les trente lacets du mur des Escoyères (1532m), le chemin de la chapelle de N.D. du Clausis (2390m), l'ascension des chalets de Clapeyto (2221m) et Haut-Risoul (1850m) entre autres, sont autant d'escalades qui font du Queyras une montagne à la hauteur des exigences du cyclo-randonneur.

Malgré le climat d'un air à transparence de cristal, les cols à gogo, l'absence de brouillard, les escalades à la pelle, le ciel bleu azur de la plus haute vallée des Hautes-Alpes, l'avalanche de raidillons, la contrée chargée d'histoire et de coutumes et la flopée de sentiers de randonnée, mon coup de cœur va sans hésitation au gîte «Les Astragales», du patronyme d'une fleur rarissime qui pousse à Château Ville Vieille. Le même gîte d'étape qui aurait dû m'héberger un lustre plus tôt sans une mauvaise chute dans le massif de l'Assietta.

Danielle et Pascal, les propriétaires des céans, se sont coupés en quatre pour rendre mon séjour le plus «cool» possible. En effet, après une longue journée de solitude à plus de 2500m d'altitude et ce, très souvent sur des sentiers à peine tracés, il était légitime que le randonneur aspirât chaque soir à se retrouver comme chez soi. A cet égard, je rends à Pascal ce qui lui appartient. Passionné de sports de montagne, il ne s'est jamais fait prier pour mettre les petits plats dans les grands. Danielle, pour sa part, surveille sans cesse l'assemblée de son regard perçant afin de ne rien laisser au hasard. Tous les commensaux doivent être satisfaits. On ne badine pas avec l'étiquette, aux «Astragales».

Pas de souci de vélo. Il est abrité dans une remise verrouillée. Le repas copieux et convivial, à un prix démocratique, est un des atouts majeurs de l'auberge. Car, il y a aussi des chambres d'hôtes pour les réfractaires au dortoir. Bref, en un mot, ce gîte a été la cerise sur le gâteau de mon séjour. Aussi, à toutes fins utiles, en voici les coordonnées :

Gîte « Les Astragales »
05350 Ville Vieille - Hautes Alpes- France

Quant à moi, je retournerai picorer les étoiles comme les coqs de la légende. Le Queyras me colle maintenant à la peau comme le goudron aux pneus de ma petite reine.

José BRUFFAERTS N°1997
de BRUXELLES (Belgique)

«ITINÉRANCE» ALPINE

De Briançon à la Vallée Etroite, par les cols du Granon et de l'Echelle.

Ce récit est celui d'une "Itinérance" partagée. Trois journées passées à côtoyer les torrents de la Vallée Etroite, de la Clarée et de la Guisane.

Condensé des plaisirs du cyclotourisme en montagne, ce parcours - aux allures bien modestes penseront certains - m'a permis de partager avec ma compagne la vie errante du cyclo-montagnard.

Qu'importe le nombre de cols franchis quand l'émerveillement et la complicité éclairent les journées!

De Briançon au col du Granon la dénivellation est importante et l'on sera bien inspiré de saisir l'opportunité de la fermeture programmée de ce col à la circulation automobile pour choisir le jour de son départ (voir Office du Tourisme de Briançon).

La descente non asphaltée sur le hameau de Granon permet une première découverte des pistes cotées R1 selon le guide Chauvot. Une étape dans la vallée de la Clarée pour savourer l'ascension de ce plus de 2000 m.

De Plampinet au refuge Tre-Alpini dans la Vallée Etroite, la route franchit le col de l'Echelle qui en comparaison du Granon fera figure, pour ma compagne, d'aimable collet.

Elle souffrira pourtant à nouveau lors de l'ascension des premiers kilomètres de la Vallée Etroite. La paroi des Militaires se dévoile enfin et la route s'aplanit.

Le refuge est agréable, la polenta délicieuse et l'accueil est charmant. C'est le temps de prendre son temps et l'après-midi s'écoule paisiblement. Les heures passent qui ramènent vers la vallée les foules diurnes. La nuit sera douce au cœur de ces montagnes.

Pour le troisième et dernier jour, c'est à nouveau le col de l'Echelle et ses lacets du versant est. Une visite à Névache, le temps d'un café savouré au soleil et puis c'est la longue et douce descente vers Briançon au fil de la Clarée...

Vingt-huit cols à ce jour pour celle que j'aime.

Laurent DEMAI N°4307
de Nice (Alpes Maritimes)

LE FADA DE SAINT-THOMAS

Les marcheurs de Thiers Roanne connaissent tous le col de Saint-Thomas avec sa fameuse pancarte «Ici finit la France et le Forez, ici commence l'Auvergne». De nombreux cyclos le connaissent aussi : qu'il s'agisse des Monts de la Madeleine ou des Monts du Forez pour ne citer que deux des plus célèbres, de nombreuses randonnées inscrivent ce col sur leur parcours. Tous, j'en suis convaincu, gardent de ce col le souvenir d'un col difficile, d'une route ingrate à trois chevrons qui oblige à user des petits développements et à piocher dans ses réserves d'énergie pour le franchir. Bref, c'est un col qui se passe quand on est engagé dans une randonnée qui l'a mis à son programme, ce n'est pas forcément un col à faire tous les jours par plaisir.

Et pourtant, un cyclo de mon club l'a franchi à 460 reprises ! Il en connaît tous les accès : les deux versants goudronnés, bien sûr, avec toutes les variantes possibles et imaginables dans l'approche du pied du col, mais aussi les chemins forestiers qui y conduisent. Il fréquentait d'ailleurs les lieux avant que la route ne soit goudronnée, et probablement avant que l'appellation «Col de Saint-Thomas» ne soit officielle, puisqu'il m'a raconté avoir poursuivi l'ascension jusqu'au sommet du Mont Saint-Thomas, au-dessus du col actuel.

Dernièrement il m'a fait part de l'ouverture d'un chemin forestier qui lui a permis de découvrir une nouvelle approche du col de Saint-Thomas.

Ce cyclo, c'est Michel ALMANZOR, Secrétaire de l'Amicale Cyclo-Clermontoise et gestionnaire du Challenge des Cols et Monts d'Auvergne ainsi que de la Clermontane. Michel est membre de la Confrérie des Cent Cols depuis de nombreuses années. Son total de cols peut sembler modeste, car en fait son objectif n'est pas le nombre de cols : quand j'évoque ma centaine de cols annuelle, il me traite de cannibale. Son approche est différente, il agit en dilettante, au sens premier et positif de ce terme, c'est à dire en amateur très éclairé. Il possède une documentation fournie sur tout ce qui touche au cyclotourisme : revues, livres, coupures de presse, compte rendus divers. Il est sensible au côté historique de la randonnée cyclotouriste. Quant à l'issue de ses lectures et de ses méditations, un col lui paraît digne d'intérêt, il le fait sortir du lot. S'ensuit alors une période de maturation, puis il part faire tel ou tel col des Cévennes ou du Jura qui aura retenu son attention. Ce sera l'un des rares cols de sa mise à jour annuelle.

Et entre-temps, il aura grimpé inlassablement les pentes du Col de Saint-Thomas. Michel est Stéphanois d'origine, Clermontois d'adoption, et possède un pied à terre familial sur les hauteurs de Noirétable, à proximité du Col de Saint-Thomas, mais ceci n'explique pas tout. Faisant honneur à l'étymologie de son patronyme - Almanzor est un nom d'origine mauresque qui signifie «le vainqueur» et que s'attribua un calife après avoir vaincu les chrétiens en Gallice au temps de l'Espagne musulmane - Michel a, par une pratique assidue, définitivement vaincu le col de Saint-Thomas. Son mental en a dompté toutes les difficultés, sa mémoire en connaît tous les pièges, et ses jambes lui procurent le plaisir d'une ascension sans cesse renouvelée.

Ici s'illustre un autre trait du caractère de Michel ALMANZOR : la fidélité. Autant attiré par les Monts que par les Cols, Michel est Cinglé du Mont Ventoux, Fêlé du Grand Colombier, Accro de la Journée Vélocio, Vétéran des Monts de la Madeleine. Il est Fada du Saint-Thomas comme Marius l'était de Fanny, c'est-à-dire qu'il aime ce col par-dessus tout, c'est devenu son terrain de prédilection.

Il me reste à lui adresser un message : pour ton 500 ème Saint-Thomas, Michel, fais-nous signe, nous préviendrons quelques bouteilles !

Claude BENISTRAND N°284
de CLERMOND-FERRAND (Puy-de-Dôme)

L'INDIEN DU PAYS DE PEYROL

Connaissez-vous la montée du Pas de Peyrol, sortie dominicale de nombreux cyclos au départ d'Aurillac ?

Après 25 km d'échauffement dans la vallée de la Jordanne avec ses villages caractéristiques, son calme matinal simplement perturbé par les sonnailles de nos belles Salers, les choses sérieuses commencent après Mandailles.

A partir de ce moment là, amis cyclos, laissez vos compteurs et vos montres dans vos poches et profitez pleinement du spectacle qui s'offre à vous, par une belle matinée de juin, lorsque le soleil dépasse à peine la ligne de crête. Des paysages magnifiques, les odeurs de fleurs sauvages, l'écureuil ou le chevreuil au détour d'un virage et tout cela dans un calme absolu.

A mi-pente, après le buron démolé, levez la tête vers Redondet et découvrez, taillé dans le rocher, la silhouette d'un Indien issu d'une B.D., qui semble veiller sur tous les cyclistes qui s'aventurent sur son territoire.

En hommage à Paulo, qui, à côté de «SON INDIEN», c'est sûr, vous accompagnera du regard sur les pentes du Puy Mary.

Alain CLAUX N°3856
de NAUCELLES (Cantal)

COMME L'ALBATROS, LE CYCLISTE...

Baudelaire a composé un poème d'anthologie sur l'Albatros, «vaste oiseau des mers», si beau quand il évolue dans les airs et qui perd toute sa superbe en marchant sur le sol.

Le cycliste est un peu de cet acabit. Que ce soit le rouleur, le randonneur ou le grimpeur : sur son vélo, en plein effort, il est souvent élégant, toujours remarquable.

Puis, parce qu'il le faut bien, le voici qui descend de son destrier pour se désaltérer à une fontaine ou faire une razzia dans une épicerie de village.

Alors, sûrement à cause de ses drôles de chaussures, sa démarche paraît hésitante, gauche, presque ridicule. Désaccouplé de sa machine, il est bancal, il claudique.

La marche sur le plancher des vaches ne lui est pas habituelle, ça se voit, il le sait ; aussi, semble-t-il presque s'en excuser.

Mais dès qu'il remonte sur sa bicyclette et s'élance sur les routes, l'esthétisme est de retour.

Comme l'albatros, le cycliste devient majestueux en reprenant son essor.

Paul BALMENS N°4366
de MARLENS (Haute-Savoie)

CIRCOLVOLUTIONS

Nous avons quitté le Caylar après une nuit réparatrice et pédalions sur le Causse du Larzac par de petites routes étroites, désertes et herbeuses avec seulement en quelques rares endroits, des bâtiments d'âge incertain, plus ou moins délabrés, habités cependant, car s'échappait de leur cheminée un maigre panache blanc dans le ciel délavé de ce doux matin d'été finissant, et aussi frémissait un rideau de fenêtre se soulevant à peine, telle une paupière alanguie.

Cette atmosphère amena sur les lèvres de Bodi, mon compagnon de route, cette remarque : «plus tard dans leurs discussions, ils diront : mais si rappelle-toi, c'est l'année où il est passé deux cyclistes sur la route...»

Soudainement, dans une courbe, apparaît sur le côté gauche, une grande bâtisse, auberge située en un point névralgique, puisqu'un panorama y est signalé. Se découvre devant nous le Cirque de Navacelles. Le site porte admirablement son nom. De gradins en gradins, le sol s'est affaissé et quatre cents mètres plus bas, une large piste circulaire toute verte, en l'occurrence un méandre abandonné de la Vis, tortueuse rivière affluente de l'Hérault, encadre au centre la scène, le petit village de Navacelles, groupé sur un mamelon que domine son église. Le soleil matinal donne un relief saisissant à l'ensemble.

Un coup de pédales, un virage à 180°, et devant nous se tortille un ahurissant chemin caillouteux récemment gravillonné par une DDE attentionnée qui aurait eu vent de notre passage. Nous dégringolons ce toboggan pour nous retrouver au niveau du lit abandonné de la rivière. Un petit café pris sur la terrasse de l'accueillante auberge de la Cascade nous permet de solliciter sans arrière-pensée le sacro-saint tampon BPF du lieu. Notre dégustation effectuée dans le doux bruissement de la cascade cachée dans le feuillage, nous laisse le loisir d'ausculter avec soin les gradins opposés à ceux de notre descente et qui doivent nous permettre de sortir de cet entonnoir géant. De fait, après une longue grimpe, un amoncellement de voitures et de badauds, et une chaussée qui s'abaisse aimablement nous font comprendre que nous sommes à nouveau sur le plateau du Larzac.

Nouveau point de vue. On se fraie un passage dans la masse humaine jusqu'au bord du parapet, et alors c'est l'éblouissement. La même surprise que le point de vue de l'autre côté de tout à l'heure. D'ailleurs on pourrait la toucher du doigt cette muraille verticale d'en face, enfin presque ! Et là-bas, en bas, quatre cents mètres plus bas, serpents gris et argents, la route et la rivière qui y mènent. Comment expliquer cette anomalie fabuleuse de Dame Nature où l'on va devoir plonger avant de déployer une énergie et des forces certaines pour se sortir de là ?

«Quel dommage, dis-je à Bodi, tout y est, la pente, le panorama, tout comme si c'était un col, sauf que ça descend d'abord pour monter ensuite, alors forcément, ça ne peut être un col».

«Mais si, me susurra alors mon copain, c'est un COL en CREUX !».

Gabriel BARILLET N°2959
de REIMS (Marne)

RAID FRANCE - JÉRUSALEM

Avec Henri DUSSEAU et une poignée d'amis, inconnus au départ, j'ai réalisé un rêve fabuleux, gagné un pari insensé : rallier à bicyclette JERUSALEM depuis la France.

Je mentionne le nom d'Henri DUSSEAU, non pas parce que secrétaire général du Club des "Cent-Cols" et ancien vice-président de la F.F.C.T, il était le plus connu de nous tous, mais parce qu'il était à l'origine du projet, qu'il en avait eu l'idée, et qu'il en assura la logistique et sa réalisation dans les moindres détails.

Il voulait entre autres, avant le départ, connaître personnellement tous les participants qu'il avait retenu parmi tous les candidats qui s'étaient portés volontaires.

Pour cela, il avait organisé en novembre 1999, chez lui à Saint Jorioz, un week-end pour savoir quel avait été le parcours de chacun, sa motivation exacte pour ce voyage qui sortait quand même un peu de l'ordinaire : deux mois de cohabitation permanente à vivre dans des conditions qui pouvaient se révéler difficiles, il valait mieux avoir des garanties sérieuses sur les capacités physiques et morales, la mentalité et l'adaptabilité de chacun à la vie de groupe.

Le groupe, selon Henri, devait toujours être privilégié, passer avant l'intérêt personnel car disait-il, c'est le groupe qui va aller à JERUSALEM et non pas onze cyclos distincts ; et de sa cohésion dépendra sa réussite dans cette aventure.

«Profil bas» était son leitmotiv, sa philosophie pour définir l'attitude de chacun envers les autres.

En plus de son aspect cyclotouriste et de sa connotation spirituelle, ce voyage était mythique car il allait se dérouler deux mille ans après la naissance du Christ et devait nous mener sur les lieux mêmes où il avait vécu, été crucifié et enseveli.

Cela nécessitait néanmoins d'effectuer plus de cinq mille kilomètres, de traverser huit pays assez montagneux (surtout la Grèce et la Turquie), de prendre le bateau deux fois et de revenir en avion. Le délai imparti était de deux mois car nous avions prévu, dans la mesure du possible, des étapes journalières d'environ cent kilomètres avec six journées de repos ou de tourisme à ROME pour l'Italie, KAVALA en Grèce, ANTALYA en Turquie, ALEP et DAMAS en Syrie, et AMMAN pour la Jordanie et une petite semaine en Israël pour visiter la vieille ville et les Lieux Saints.

Le retour par TEL-AVIV en avion étant fixé au 5 juin, nous devions partir le 5 avril de DRAGUIGNAN *, point de ralliement et de départ des neuf cyclos prévus, dont trois féminines, plus une camionnette avec un chauffeur pour l'intendance et les bagages, et pouvant le cas échéant, transporter un ou plusieurs cyclos malades ou blessés durant une ou plusieurs étapes. Il avait été également prévu des tentes et du matériel de couchage au cas où, faute d'hôtel ou de gîte d'étape, nous devrions avoir recours au bivouac (nous l'utiliserons une seule fois en Turquie entre ÇAN et BALLYA). L'itinéraire avait été préparé, fixé mais était modifiable si nécessité, et il l'a été à plusieurs reprises. Étaient prévues une étape en France, douze en Italie, neuf en Grèce, dix-huit en Turquie, cinq en Syrie, trois au Liban, une et demie en Jordanie et une demie en Israël.

L'ITALIE serait traversée dans sa plus longue diagonale de VINTIMILLE à BRINDISI pour, d'une part, être reçu par le Pape à ROME et, d'autre part éviter l'ex-Yougoslavie jugée trop risquée actuellement. Le passage en GRECE étant effectué de nuit et par bateau entre les ports de BRINDISI et d'IGOUMENITSA.

Le parcours grec empruntait la route centrale très montagneuse par le site remarquable des «METEORES» après l'escalade du KATARA PASS culminant à 1705 m d'altitude puis par ELASSONA et THESSALONIQUE, remontait vers le nord-est pour atteindre la Mer EGEE, enfin par KAVALA et la côte méditerranéenne et arriver en TURQUIE après FERES.

Pour passer de l'Europe à l'Asie, nous avons préféré le détroit des DARDANNELLES à GELIBOLU plutôt que le Bosphore à Istanbul, le vélo n'ayant plus sa place dans cette mégapole de plus de douze millions d'habitants. Le trajet turc était prévu par le centre du pays plus montagneux certes, mais moins fréquenté que la côte ouest jugée très touristique et surpeuplée. Cet itinéraire par BALIKESIR et DENITZLI nous permettait en outre de visiter la curiosité naturelle unique au monde des bénitiers géants de PAMUKKALE et de la cité antique de HIEROPOLIS qui la jouxte.

Après encore plusieurs cols assez durs, nous arriverions à ANTALYA sur la côte méridionale de la Méditerranée pour la longer jusqu'à ISKEDERUN sur environ sept cents kilomètres soit plus que le trajet Cerbère - Menton !

L'entrée en SYRIE était prévue depuis ANTIOCHE après l'escalade du dernier col turc, ANTIOCHE où pour la première fois, les disciples de Jésus furent appelés chrétiens au II^{ème} siècle.

D'ALEP, ville magnifique de plus d'un million d'habitants dont l'existence est attestée depuis le XX^{ème} siècle avant J.C., notre route virait plein sud à travers le désert pour HAMA et ses célèbres «NORIAS» pour rejoindre à l'ouest le CRAC des CHEVALIERS puis la traversée du LIBAN par TRIPOLI, BEYROUTH et BAALBEK l'antique et célèbrissime cité gréco-romaine.

Un retour en SYRIE par DAMAS, la plus ancienne capitale du monde encore capitale aujourd'hui, puis passage en JORDANIE par AMMAN et PETRA, enfin en ISRAËL par JERUSALEM et TEL-AVIV.

Il y eut des temps forts tout au long du voyage et ce dès la première étape à VILLEFRANCHE-SUR-MER où l'écrivain cycliste Louis NUCERA nous attendait à l'hôtel Patricia. En compagnie de son épouse Suzanne, celui qui devait disparaître dans les conditions tragiques que l'on sait, tint à partager avec nous le repas du soir ; il voulut également nous faire partager sa passion du cyclisme et nous émerveilla toute la soirée par sa connaissance de cette discipline - une véritable encyclopédie - émaillant ses récits d'anecdotes toujours intéressantes et pittoresques.

Son extrême prévenance à notre égard, le respect qu'il portait à notre voyage, épopée suivant son propre terme, sa gentillesse et son humanité, nous touchèrent profondément et nous ressentons d'autant plus aujourd'hui notre tristesse d'avoir perdu un écrivain certes renommé, mais aussi et surtout un homme simple, bon et généreux, toujours soucieux des petites gens qui peuplent tous ses livres.

Lorsqu'il nous quitta vers 22 heures, je ne m'imaginai pas que je ne le verrai plus, lui que je rencontrais chaque année à Saint Etienne pour la Journée du Livre en octobre et avec lequel j'avais décidé de monter enfin, «les Soleils de l'automne» le dimanche matin, de Saint Etienne à la Croix de Chaubouret comme il le faisait chaque année en tête du peloton des cyclo-écrivains depuis sa première édition.

Il y eut aussi la bénédiction du Pape à ROME le mercredi 11 avril sur le parvis de la Basilique Saint Pierre pour laquelle nous avons reçu, par l'intermédiaire de mon frère prêtre en France à Piennes (54), des cartes d'invitation numérotées nous octroyant les meilleures places tout près du Saint Père.

L'hôtel Baron, à ALEP, en Syrie, où nous avons logé et où règne encore le souvenir d'illustres pensionnaires : Laurence d'Arabie qui y séjourna longtemps, Agatha Christie qui écrit son roman «Le crime de l'Orient Express» et le Général de Gaulle en mission dans les années vingt, vingt cinq et dans lequel j'ai oublié un cuissard des Cent-Cols ! Pour marquer inconsciemment peut-être mon modeste passage..

De même à DAMAS, grâce à un père jésuite recommandé par un ami d'origine libanaise, nous avons été hébergés au couvent Saint Paul construit sur les lieux mêmes où l'apôtre eut la révélation du Christ sur ce qu'on appelle «son chemin de Damas».

D'autres lieux comme le château du CRAC des CHEVALIERS construit par les Croisés en Syrie qui l'occu-

pèrent durant cent soixante ans avant que les Ottomans en prennent possession et qui est resté dans un état remarquable, comme s'il venait d'être édifié ; d'autres encore comme tous les vestiges des merveilles grecques ou romaines, très nombreuses en Turquie, Syrie ou Jordanie, sans parler de BAALBEK au Liban.

J'ai pu même, au hasard d'une visite de PAMUKKALE en Turquie, me recueillir sur le tombeau de l'apôtre Philippe martyrisé ici à HERIOPOLIS en l'an 80.

Nous avons aussi rencontré beaucoup de gens intéressants comme ce sculpteur syrien qui nous offrit l'hospitalité de sa maison et le thé de l'amitié servi dans un salon typiquement oriental avec tapis et coussins et où l'on avait dû se déchausser pour entrer : nous y sommes restés plus d'une heure ! Tout comme chez ces bédouins, sous leurs tentes plantées à plus de deux mille mètres d'altitude en haut d'un col entre BEYROUTH et BAALBEK où nous avons bu le thé et le lait fraîchement tiré de leurs brebis. Malgré la barrière de la langue, l'émotion était là, palpable, et nous avons même chanté «Ce n'est qu'un au revoir» après avoir échangé des cadeaux et pris beaucoup de photos.

Au Liban toujours, un chauffeur de bus, après sa tournée, nous a fait visiter BEYROUTH et a dîné avec nous pour quelques francs.

Mais le meilleur accueil de la population, contrairement aux idées reçues, nous a été réservé en Turquie où malgré la grande pauvreté de nombreux habitants, la générosité a toujours été présente ; dans chaque village d'étape ou de repas de midi, on nous offrait des gâteaux et bien souvent, le thé commandé au bar était gratuit ou déjà payé par des consommateurs.

La curiosité des Turcs, surtout celle des enfants, était évidente : ils voulaient toucher nos vélos, lire nos plaques de cadre qui les fascinaient et leur sourire en disant long sur le plaisir qu'ils avaient à nous rencontrer ne fut-ce qu'un instant.

Ce voyage restera à jamais gravé dans nos mémoires tant nous avons vu de choses merveilleuses, de sites remarquables et de gens intéressants comme ce couple de cyclo-campeurs russes venus de Saint Petersburg rencontrés en Turquie en train de réparer une crevaison entre ANALYA et ANAMUR et avec lesquels nous avons trinqué au coca offert par des infirmières turques devant leur clinique !

La ville de JERUSALEM enfin, la vieille ville surtout, ceinturée d'énormes murailles très hautes percées de portes monumentales, comprenant le quartier chrétien avec l'église du Saint Sépulcre, la Via Dolorosa, le Calvaire, le quartier juif avec le Mur des Lamentations, le quartier musulman avec les mosquées d'Omar et d'El-Aqsa et le quartier arménien avec la cathédrale Saint Jacques. Nous avons aussi visité BETHLEHEM, le Jardin des Oliviers où le Christ a passé sa dernière nuit après la Cène et assisté à une messe le jour de l'Ascension dans une petite église, en réalité une mosquée, située à l'endroit même où Il se serait élevé dans les cieux.

Ce voyage de deux mois à onze personnes, ce qui n'est pas une mince affaire avec les difficultés rencontrées, aléas de la météorologie, rudesse du relief, fatigue accumulée tout au long du périple, sans compter la «turista» qui a commencé à frapper la plupart d'entre nous dès le milieu du parcours turc, nous a obligés à le vivre en communauté quasiment autarcique et pour le vivre le plus correctement possible, accepter l'autre avec ses différences. Il nous aura fallu beaucoup d'humilité, de tolérance et surtout d'amitié.

Mais ces trois vertus essentielles ne sont-elles pas les piliers du cyclotourisme ?

Ce voyage en tout cas nous en aura fait prendre conscience...

Philippe DEGRELLE N°3165
de RAPHELE-les-ARLES (Bouches du Rhône)

PLAISIR ET BICYCLETTE

La lecture de quelques déclarations qui ont circulé sur la messagerie des Cent Cols, m'a un peu pré-occupé, sinon inquiété et m'a inspiré ces réflexions :

1ère sorte de déclaration : il faut souffrir, sans quoi grimper un col, n'aurait aucune valeur !

L'on me parle de braquet minimum de 42x26 ; de cols sans valeur, ou très peu, au-dessous de 1000 m ; de cols à plus de 2000 m devant offrir une garantie minimale de difficulté, etc ; et argument supplémentaire, les BCMF en deux jours c'est de la gnognote, une belle preuve de décadence (de la civilisation occidentale sans doute).

Avec mon grand plateau de 42 et mes braquets de 22x32 et 20x28 (suivant la bicyclette), aurais-je dû soumettre mes cols à l'homologation ? Tous mes cols entre 100 et 1000 m qui m'ont donné tant de fil à retordre, car il n'est pas toujours aisé de s'orienter au milieu de la végétation, mais qui m'ont tant appris sur la lecture des cartes : à jeter aux orties ? Tous ces cols à plus de 2000 m qui ne m'ont pas offert une grande résistance tant il est facile de s'orienter à ces altitudes et de rouler sur des prairies accueillantes : douteux ! Et puis, je me souviens de ce BCMF vosgien. J'avais cru trouver là une formule intelligente qui permettait de jouir des paysages dans leur intégralité (ce qui me paraît difficile à 3h du matin par une nuit sans lune) et qui me semblait peut-être mieux adaptée aux cyclos flirtant avec la soixantaine (ou plus). Erreur, ça ne valait pas tripette, car nous n'aurions pas suffisamment souffert !

Moi qui pensais que la chasse aux cols procurait avant tout des occasions de découvrir des endroits, et des êtres surtout, charmants, insolites, étonnants, curieux, incroyables... de réellement connaître un département, une province. Je me reporte 50 ans en arrière lorsque je pointais les contrôles BCN et BPF, je croyais connaître par exemple les départements de l'Isère ou de la Drôme grâce à ces brevets, excellents au demeurant, après la visite d'un à six sites bien choisis. Avec respectivement près de 350 et 600 visites de sites, à l'occasion d'autant d'escalades de cols, voilà deux départements que j'ai toujours l'impression de ne pas très bien connaître et pourtant j'en ai vu des panoramas sublimes, j'en ai arpenté des sentiers merveilleux, j'en ai découvert des hameaux perdus avec de formidables bâtiments, reflets des façons de vivre de nos ancêtres, j'en ai détecté des toponymes intéressants pour alimenter mes recherches personnelles. Tout cela je le dois à la Confrérie des Cents Cols et je l'ai obtenu sans jamais souffrir, grâce à cet outil hors du commun : la bicyclette. Un bel outil, une belle idée, voilà à quoi j'ai cru naïvement. Bien sûr j'ai fait des efforts, évidemment j'ai fait preuve de ténacité, de passion, mais dans le plaisir et la joie. Alors je ne comprends pas que, pour justifier un ostracisme de mauvais aloi, l'on fasse appel à des notions de souffrance, de dureté minimale (sur quels critères grands dieux), et ceux qui ne sont pas physiquement aptes à ces «efforts» que va-t-on en faire ? Où va-t-on les mettre ? Cela commence à me rappeler de fâcheux souvenirs.

2ème genre de déclaration : les plaisanteries, pour ne pas dire le mépris carrément affiché, pour les cols à basse altitude.

Exemple : René Poty annonce qu'il existerait deux cols dans les Landes à 26 et 34 m (nantis de pancartes provenant de la plus ancienne administration française). Aussitôt, haro sur le baudet, quelle est cette plaisanterie ? Des cols dans les ... Landes, ça n'a pas de sens. Alors va-t-on supprimer du Chauvot les quatre cols dont l'altitude est inférieure ? Est-ce cette altitude qui doit être le critère de qualité d'un col ? Si l'on tient vraiment à un critère de ce genre, c'est bien évidemment la dénivelée qui peut présenter un quelconque intérêt. Le paysage associé, le point de vue au sommet, les caractères géologiques, les monuments, etc, me semblent des critères autrement intéressants (évidemment l'on ne peut pas les résumer dans un simple nombre). Et si l'existence de ces cols incitait quelques cyclos à visiter les Landes c'est positif ou ... ridicule ?

Je voudrai, par un exemple, montrer qu'un col à basse et même très basse altitude peut présenter de l'inté-

rêt : le col du Dattier (83-0123)**, une bosse négligeable sur une départementale plutôt fréquentée par les voitures ; évidemment ce n'est pas ici que l'on souffrira (sauf des gaz d'échappement), apparemment un col quasi inexistant, j'en conviens, alors à éliminer ? Oui, sauf ... si arrivant de l'Est l'on prend un petit CV qui permettra de connaître le parcours de l'ancien chemin de fer départemental, une voie en tranchée impressionnante, un long tunnel, une piste R1-2 qui permet de grimper au dit col avec une dénivellée moins ridicule, également un accès aux jardins du Rayol, sauvés par le Conservatoire du Littoral (une extraordinaire visite au printemps), au col l'on peut aussi continuer par des pistes cyclables vers une série de «petits» cols réservant des points de vue inoubliables (bien à l'abri de la circulation). Et je me fais fort de trouver un intérêt appréciable à tous ces cols méprisés, mais pas du tout méprisables.

Voilà un petit aperçu de ce que les Cent Cols m'ont apporté, alors soyons tolérants, larges d'esprit, il y a toujours quelque chose à glaner en grimpant un col ... surtout les muletiers (c'est mon péché mignon), bien sûr chacun est libre de ne pas quitter le goudron ... mais c'est vraiment dommage et évidemment chacun est libre de ses comportements, aucune loi ne réprime le masochisme***, mais il paraît que cela se soigne ... par l'utilisation douce de la bicyclette.

Michel de BREBISSON N°1315
de MEYLAN (Isère)

* Une bicyclette et non un vélo, le fond du problème est peut-être là.

[cf. le texte de Ph. Delerm La bicyclette et le vélo extrait de «La première gorgée de bière et autres plaisirs minuscules».

** Le Chauvot vous fournira une liste d'exactly 100 cols dont l'altitude est égale ou inférieure à 123 m, le col du Dattier est le 100ème de cette liste.

*** Comportement d'une personne qui trouve du plaisir à souffrir, qui recherche la douleur et l'humiliation (opposé à sadisme). [cf. le Petit Robert].

ELLE EST PAS BELLE LA VIE !...

La quatrième étape de «Ma» randonnée alpine sera un pur moment de bonheur. Je ne résiste pas au plaisir de vous la raconter.

Ce matin c'est «grand bleu» traduisez que le ciel est magnifique, sans nuage, bleu intense, l'étape promet d'être chaude.

D'emblée, en guise de petit déjeuner, j'attaque le SPLUGEN PASS, magnifique col suisse qui culmine à 2113 mètres, montée en lacets, pente pas trop sévère, pas de circulation (il est trop tôt). Le genre de col que j'adore. En plus j'ai mes jambes des grands jours, mains en haut du cintre ; c'est super. En prime j'ai droit à un concert de clarines jusqu'au sommet, de belles et grosses vaches paissent tranquillement. J'ai même l'agréable surprise de voir une marmotte qui gambade à quelques mètres de moi. La descente est tout aussi belle mais très dangereuse : virages en lacets, tunnels à souhait et, surprise à la sortie du trou noir, un virage en épingle à cheveux ! Cette quatrième étape sera la plus belle du voyage : le temps, le décor, les cols = du grand art !

Dans la montée du San Berninia, je frôle pratiquement un glacier, quelle vue ! le genre de spectacle qui te laisse rêveur, que c'est beau !

La journée se termine par la montée du Forcola di Livigno, dure, très dure. La fatigue aidant, je suis obligé de mettre pied à terre pendant quelques centaines de mètres, tellement la pente est raide.

Jean-Marc LEFEVRE N°3331

DE LA PERFORMANCE À LA COMPTABILITÉ

L'arrivée à un col élevé est souvent l'occasion de rencontres et de discussions enthousiastes et ce serait mentir que de nier la griserie éprouvée lors du franchissement d'un col de plus de 2000 mètres.

Autant le challenge ainsi réussi est exaltant, autant le passage de certains cols peu marqués, bien que répondant à la définition du mot, ne laisse qu'un vague souvenir.

Et pourtant, chacun des deux types de cols remplit le même rôle de liaison entre deux parties d'un itinéraire, entre un moment d'effort et un tronçon plus facile, entre deux paysages différents, entre deux communes et parfois deux populations dissemblables.

L'émotion de la découverte peut se présenter à chaque franchissement et donner tout son attrait même à un itinéraire jalonné de cols secondaires. D'un aspect purement comptable, il faut avouer que l'approche de l'objectif des 100 cols incite, vers la fin de la saison, à calculer des itinéraires "rentables", reliant un maximum de cols en un minimum de kilomètres, et que la géographie de certaines régions favorise nettement la réussite du challenge.

Mais avant toutes ces bonnes raisons, je vois dans l'accomplissement puis dans la poursuite du challenge ou plutôt de la plus belle des randonnées que représente la poursuite de la collection des cols, une occasion de partages et d'échanges, aussi bien avec des amis qu'avec des personnes rencontrées à diverses occasions.

C'est dans cet état d'esprit et avec une émotion justifiée que je viens de rejoindre la Confrérie des «Cent Cols».

Claude GOUBEAUX N°5198
de La BOISSE (Ain)

EN MONTANT LE COL DU MONT CENIS

Ce matin d'août, les conditions sont idéales pour l'objectif que nous nous sommes fixés : grand soleil, ciel tout bleu et pas trop chaud. Je ne refuse pas de grimper, mais je veux être récompensée de mes efforts, c'est-à-dire profiter pleinement des paysages grandioses de la haute montagne.

Aujourd'hui, nous ne sommes pas les seuls sur la route du col du Mont Cenis. Chaque année le nombre croissant de cyclistes rencontrés sur ces pentes difficiles, nous frappe. Chaque salut échangé nous fait chaud au cœur, car, sur ce terrain, on ne peut tricher. Chacun mesure la valeur de l'effort consenti pour atteindre le bout en tournant les manivelles. Je constate aussi avec plaisir que les femmes, jeunes pour la plupart, sont de plus en plus nombreuses (déjà 20 ans que j'ai monté mon premier col).

Pour nous, un 2000, c'est la récompense de la saison, c'est le but rêvé depuis des mois !

Un cycliste nous rattrape. Il ne transporte aucun accessoire superflu - une fois encore, je maudis mes garde-boue, mes porte-bagages et ma sacoche - . Il est jeune. Il se met à notre rythme, récupère un peu, jette un coup d'œil sur notre maillot des «Cent Cols» et entame la conversation :

- «Vous êtes de la région ?» s'enquiert notre compagnon occasionnel.

- «Nous sommes de la plaine, du Poitou ! Pour venir gravir ce col, nous avons dû parcourir beaucoup de kilomètres chez nous, monter des côtes et nous sommes même partis sous un ciel gris, sachant fort bien que nous allions nous mouiller.»

Nous avons renoncé à un spectacle, car, au matin il fallait se lever tôt pour nous rendre à une randonnée. Même pendant le séjour de nos petits enfants, nous nous sommes réservés du temps pour une sortie vélo, car nous savons que sans un entraînement régulier, il n'est pas possible de côtoyer des gens de la montagne dans de bonnes conditions. Avant d'aborder les Alpes, nous faisons une halte en moyenne montagne et nous enchaînons plusieurs petits cols par sortie. Le vélo fait partie de notre vie et pour accéder aux plaisirs qu'il nous donne, nous devons respecter ses exigences. Même notre régime alimentaire en subit les conséquences : pas de bons plats ni de gâteaux moelleux ! Il nous faut surveiller la balance ! Par contre, une bonne assiettée de pâtes est recommandée la veille d'une rude randonnée ! C'est toute une hygiène de vie, presque une vélosophie selon le terme de Didier Tronchet, qui dicte notre conduite» . Le cycliste nous accompagne de bonne grâce en discutant avec Michel, durant 2 ou 3 km, puis quand la pente devient sévère, il reprend son rythme et nous quitte ; il doit redescendre pour le déjeuner !

Nous sortons maintenant de la limite de la forêt. J'évalue la distance qui nous reste à parcourir. Le braquet choisi me convient parfaitement et je me sens à l'aise dans les lacets ; alors là, je goûte pleinement au plaisir d'accéder à ce domaine enivrant de la haute montagne. Rien ne nous sépare de ces sommets, nous les touchons presque, nous avons l'impression de les apprivoiser. Je sais que Michel ressent le même bonheur que moi.

Les gens qui descendent de voiture et qui, au passage nous ont crié : « bon courage » ne soupçonnent pas que le paysage est cent fois plus beau pour nous que pour eux !

Enfin, l'immense lac émeraude s'offre à nous, entouré de hautes cimes qui se découpent sur le ciel tout bleu. Nous posons les pieds à terre et échangeons, comme à chaque fois, le baiser habituel en haut de chaque 2000, pour savourer le privilège de partager ce moment d'émotion.

Nous longeons lentement le lac pour nous imprégner de ce décor sublime. Il fait moins beau du côté italien. La montagne se cache derrière un voile de nuages. Nous déjeunons à la terrasse d'un café restaurant qui domine le lac en compagnie d'autres cyclistes assis à la table voisine.

Dans la descente, nous marquons un arrêt à la table d'orientation et nous remettons en mémoire les noms des sommets qui se dressent devant nous. Puis, nous glissons dans l'air chaud... Merveilleux souvenir !

Quand l'hiver, nous restons plusieurs semaines sans rouler, le vélo hante régulièrement mes rêves nocturnes ; alors, je pratique la marche, le footing et surtout le ski de fond dans le Jura.

Colette ALLARD N°3691
de CHATELLERAULT (Vienne)

LE PARADIS CYCLABLE...

Dans un petit article niché en page 7 de la revue de l'an dernier, j'avais notamment fait comprendre que, malgré mon grand âge, je trouverais très amusant le jeu des nombres ronds par lequel j'atteindrais un certain jour de l'an 2000 le sommet d'un col de 1000 mètres d'altitude qui serait en fait mon 3000 ème col...

Ayant finalement relevé le gant plus haut que prévu, dans un décor qui, comme le suggère la photo, fut à la hauteur de l'événement, je ne pouvais pas faire moins que d'inciter ceux que cela peut intéresser, d'aller eux aussi faire du pédalage dans ce merveilleux paysage.

Le Liechtenstein est peut-être bien le paradis fiscal dont on l'accuse tant, mais on y trouve aussi la tranquille vie des braves gens qui savent fort bien accueillir les modestes cyclotouristes en quête de nouveaux horizons. La capitale, Vaduz, qui atteint péniblement 5000 habitants est le point de départ d'une route de montagne, somptueuse par les échappées qu'elle offre sur la large vallée du Rhin venant buter à 1600 m d'altitude au pied d'un cirque de montagnes paisibles où se niche le joli village de Malbun.

Sur la gauche s'embranchent un chemin bien cyclable qui passe d'abord sous les câbles d'un petit télésiège avant de s'élever jusqu'aux abords de la crête où le chemin fait un lacet à gauche.

Alors qu'il va s'élever encore un peu pour atteindre visiblement un sympathique restaurant de montagne : le Sareiser Joch, lui, se trouve sur votre droite et vous l'atteindrez par un sentier de crête, le plus souvent cyclable, en une dizaine de minutes, plein sud...

Une étonnante particularité de ce col est qu'il ne se trouve pas matérialisé au point bas de la crête mais un peu plus au Sud, entre un mamelon peu marqué qui s'appelle Sareis, et la montagne du Augstenberg (alt. 2359m).

Une autre particularité de ce point de Paradis qu'est le Lieschtenstein c'est qu'il ne comporte aucun col routier mais que, par contre, la plupart des cols muletiers sont cyclables ou demandent au pire quelques minutes de poussage ou de portage.

C'est ainsi que la carte suisse «montana» au 50ème vous indiquera 3 autres jolis cols qu'on peut faire dans la foulée. En prenant un chemin à droite, à environ 500 mètres en aval de Malbun : la Fürkle (1764m), le Mattafürkle (1840m) et le Matler Joch (1867m), ce dernier agrémenté d'une borne frontière et d'un panneau vénérable marqué österreich.

Et si le coeur vous en dit, il y a évidemment bien d'autres possibilités, alors bonne route !

André VOIRIN N°104
de GERARDMER (Vosges)

PIC ÉPIQUE ET COLS ET... RAME

Le Pic du Midi de Bigorre est mondialement connu et même reconnu pour les capacités uniques d'observation du ciel qu'il présente.

Créé dès 1878, l'observatoire sommital servit de base à la N.A.S.A. pour établir une cartographie détaillée de la lune, indispensable avant d'y poser des hommes. Il fut cependant menacé de fermeture en 1993 pour restriction budgétaire, puis sauvé notamment grâce à la mobilisation de nombreux scientifiques dont l'astrophysicien Hubert Reeves.

Il est, en cette fin de siècle, en cours de réaménagement pour «faire découvrir le ciel aux gens». De ce fait, la route d'accès (partant du sommet du Tourmalet) est actuellement interdite au public (réouverture prévue en 2001)...

En villégiature à Bagnères-de-Bigorre au cours de cet automne 2000, je ne voulais pourtant pas laisser passer l'occasion de me hisser là-haut. Encore fallait-il savoir si cela était possible ; les renseignements recueillis dans la vallée étant contradictoires, le mieux était donc d'aller voir sur place...

Ce sont d'abord les retrouvailles avec ce bon vieux Tourmalet (2115 m) qui me fit tant souffrir sous les pare avalanches de la Mongie, après avoir égrené, au lever du jour, les lacets au revêtement déjà fondant de la Hourquette D'Ancizan et du col d'Aspin au cours d'une mémorable et caniculaire RCP, en 1978...

Rien de comparable aujourd'hui : le modeste kilométrage depuis Bagnères (une trentaine) rend l'ascension aisée et puis la température automnale est idéale pour ce genre d'entreprise qui m'amène au sommet... en souplesse.

Sur la droite, la route du pic est effectivement fermée par une imposante barrière métallique. Néanmoins, le tenancier de la boutique souvenirs du col, me signale que les travaux concernant la route sont achevés et qu'il est possible de l'emprunter à vélo :
«Ils ont laissé la barrière fermée parce que c'est la fin de la saison et ne l'ouvriront qu'à l'été prochain, mais avec votre vélo, pas de problème, passez par-dessus.»
J'obtempère sans trop me poser de questions.

Six kilomètres environ pour atteindre le fameux pic, seul dans cette montagne silencieuse, voire un tintinet inquiétante. Le chemin de terre s'élève progressivement dans un décor lunaire. Un premier tunnel très court, puis un second. Au sortir de ce dernier, une sente sur la gauche semble conduire vers le col de Bonida (2302 m) repéré sur l'I.G.N. Je m'y engage prudemment, mon intuition est bonne ... Je rejoins un peu plus tard la route au niveau du petit lac d'Oncet, juste avant le col des Sencours (2378 m) où la vue est imprenable.

Pause casse-croûte avant d'attaquer les trois dernières bornes, un véritable mur au sol instable parsemé de gros cailloux jonchant de folles rigoles.

Il faut continuellement se frayer un chemin entre les ornières profondes en s'arc-boutant sur le cintre du VTT à la manière du Petit Palémon d'Albert Samain tenant fermement son bouc rebelle par les cornes.

La roue arrière patine à la moindre tentative de «danseuse» : c'est «galère» pour garder l'équilibre sur cette pente sournoise.

Au prix d'un effort total de concentration, j'atteins le col des Laquets (2637m). Un couple de randonneurs pédestres assis sur un rocher contemple la montagne. Nous échangeons nos impressions. Le Pic du Midi est à quelques encablures. Un sentier piétonnier m'y guide (sans le vélo). L'observatoire est fermé mais la

vue périphérique est fantastique. J'oriente la carte routière pour inventorier ce panorama grandiose et complet des Hautes-Pyrénées. Tout est là : le pic de Gourgs Blanc, le Mont Perdu, le Vignemale, le Balaïtous, le pic du Midi d'Ossau et bien d'autres encore.

Je ne m'attarde pas, bien que le coup d'œil en vaille la peine. Malgré le soleil radieux, la fraîcheur très présente rappelle que nous sommes fin septembre... Le VTT m'attend sagement aux Laquets pour entamer une descente qui ne sera pas des plus faciles ; mais quelle belle aventure !

Concluons sur un avis technique : j'aurais sans doute pu réaliser cette excursion avec ma randonneuse classique, mais au risque cependant d'abîmer le matériel. En l'occurrence, je ne regrette pas d'avoir opté pour le VTT : sa robustesse, ses très petits braquets et surtout sa grande maniabilité en font le moyen idéal pour ce genre de rando.

Pierre ETRUIN N°341
de BAVAY (Nord)

DEATH-VALLEY ? UN SOUVENIR BRÛLANT...!

J'ai en mémoire les exclamations angoissées de quelques-uns de nos amis quand nous leur avons annoncé que notre raid comportait la traversée du Désert de la Mort. Selon eux, c'était un défi inhumain, et nous risquions de laisser nos squelettes blanchir sur le bord de la route jusqu'à ce qu'ils retournent en poussière et se mêlent au sel qui tapisse la vallée. Rien que cela !

D'autres l'ont fait avant nous, avais-je répondu, et en sont revenus, réchauffés certes, mais sains et saufs !

Et c'est sans appréhension que nous avons plongé, du sommet du Salsbury Pass (1002 m) , vers Death-Valley et la fournaise annoncée. Selon les Rangers, il fallait prendre toutes les précautions, car la température prévue pour ce 18 août, devait atteindre des sommets, avec 58° Centigrades et peut-être davantage !

Le transfert en voiture depuis Las Vegas et la préparation des vélos ont pris plus de temps qu'il eut été raisonnable, et c'est seulement vers 7 heures et quart que nous passons devant le panneau indiquant qu'il n'y a plus de ravitaillement possible, même en eau, avant Fumace Creek, une oasis située à 60 miles (97 km) d'ici. Heureusement, nos accompagnateurs ont bourré les glacières d'eau, de coca-cola et de glace ainsi que de quelques fruits et sandwiches.

De l'eau pour boire, car le contenu de nos bidons, même largement pourvus de glaçons à chaque remplissage, est bouillant au bout d'un quart d'heure.

De l'eau pour s'arroser aussi souvent que possible, car la déshydratation est intense et vérifiable. L'air est sec, il n'y a pratiquement pas de vent, et nous ne transpirons pas, du moins en apparence, car la sueur est évaporée instantanément dès qu'elle sort des pores de la peau, que nous avons par ailleurs, amplement couverte de crème à haut degré de protection.

L'environnement est impressionnant d'aridité, de dimension aussi. Le ruban de bitume - qui reste curieusement indifférent aux terribles rayons solaires et qui ne fond pas du tout - ondule à perte de vue au milieu d'une étendue de sable ocre ou rose, entre des champs de sel dont la blancheur est éblouissante. De part et d'autre, à peine brumeuses, deux chaînes de montagnes, nues et colorées aussi d'ocre et de rose et dont certains sommets culminent à plus de 3000 mètres, se dessinent à perte de vue.

Ainsi donc, longeons-nous la Sierra Nevada !

Nous frissonnons, pas de froid - mon thermomètre dépasse les 58° C - mais d'émotion et de plaisir. Surtout que voici le panneau qui signale que nous passons sous le niveau de la mer. La côte minimale sera bientôt de moins soixante mètres. Et plus l'altimètre baisse, plus le thermomètre grimpe ! La route aussi, mais soudain, juste derrière un miraculeux bouquet d'arbres ? Fumace Creek, l'oasis annoncée. Le self est envahi et les fontaines à coca manquent de tarir. Il nous faut grignoter un peu, s'asperger encore et, c'est reparti...

Quarante kilomètres d'un spectacle toujours aussi prenant, quelques dunes, et une dernière oasis, puis, c'est le morceau de roi ! On attaque un col (Townes Pass) qui va culminer à 1600 mètres. Vingt-neuf kilomètres d'une grimpe éprouvante, sans une ombre, sans un arbre, sans un arbuste ou buisson. Des rampes qui frisent parfois les 9 à 10 % ! Les moteurs des rares camions et des peu nombreuses voitures chauffent et peinent. Nous, nous chauffons aussi, transformés en grillades sur roulettes ! Beaucoup ont renoncé et ont trouvé refuge dans les voitures. J'ignore combien sont allés au bout, encouragés par les amis, arrosés, ravitaillés en eau glacée, surveillés par le toubib (un cycliste sympa entre tous qui avait préféré ne pas faire l'étape pour se mettre au service des autres) . Dur, très dur certes, mais pas la galère tout de même... Et tellement beau, tellement exceptionnel...et tellement motivés !!!

Dans les dernières rampes - aucune borne, aucun panneau pour permettre de savoir où vraiment nous en sommes - , le vent se met de la partie ; bon signe en général, il est tiède, mais nous semble frais et de face

suis les lacets. Oui, je dis lacets....après toutes les lignes droites interminables !

Marc Bouet nous «immortalise» en pleine lutte et nous lance : «plus que deux kilomètres !» . Sacré Marc, tellement imprégné de son aventure américaine qu'il en a confondu kilomètres et miles. Nous le vouons aux gémonies le temps de nos derniers efforts, mais nous l'embrassons volontiers pour les splendeurs qu'il nous offre au cours de ce voyage.

Passé le col, nous allons plonger vers Panamint Springs, une autre oasis constituée d'un unique et petit motel au confort spartiate. Un Paradis néanmoins, même pour ceux qui coucheront dehors, car, il n'y a pas assez de place pour les 67 membres de l'expédition, même en logeant à cinq par chambre.

Du sommet du col, on peut apercevoir, 1600 m plus bas, une autre vallée, un autre désert de sable et de sel et plus en arrière, encore une autre chaîne de montagnes au pied de Panamint Springs. Le ruban d'asphalte se déroule sur plus de vingt kilomètres en larges courbes, selon une pente très rapide jusqu'au faux-plat de la vallée. Impressionnant et superbe !

Mais jamais je n'avais dévalé un col aussi long avec tant d'angoisse. Au sommet, il fait encore 45° et plus on descend, plus le mercure s'élève ; alors, nous craignons un éventuel éclatement et nous ne touchons pas aux freins. Après avoir frôlé le 90 km/h, je confie à Dieu notre sauvegarde et je ne respire un bon coup que lorsque la pente s'adoucit, et quand je sens Annie pas très loin derrière, dans mon sillage. C'est seulement à ce moment-là que j'ai compris que nous finirions l'étape sains et saufs.

Un groupe de cyclos et accompagnateurs, installés à la terrasse du motel et occupés à siroter l'âpre bière du Mineur, nous applaudissent avec beaucoup de gentillesse. Je suis ému aux larmes et il m'a bien fallu trois « Large Glass » de bière du Mineur pour me remettre d'une pareille journée.

Jacques LACROIX N°1026
de BOURGES (Cher)

NOTRE AMÉRIQUE ? LE COLORADO À VÉLO

L'état du Colorado, rattaché aux Etats-Unis depuis 1876, est grand comme les 2/3 de la France et peuplé de 4 millions d'habitants dont la moitié aux alentours de Denver.

Sur la carte, l'état est tracé comme au carré, au centre ouest du pays. Pour 1/3 de sa surface, l'état est constitué de hautes plaines (1600m) dominées, à l'ouest, par les impressionnantes hauteurs des Montagnes Rocheuses qui culminent (dans le Colorado) au Mont Elbert (4399m).

On y parle l'anglais, on y loge dans de nombreux motels, on y boit beaucoup de Coca mais toujours avec de la glace, on mange de tout avec une préférence pour les mélanges, on roule à droite, on s'habille simplement, on paie en dollars ... C'est pas l'aventure.

Le climat y est de type continental (très froid avec neige abondante l'hiver et très chaud avec averses orageuses en soirée l'été) mais adouci par l'altitude. Nous avons bénéficié d'un excellent temps ensoleillé : une 1/2 journée sous le Kway et trois soirées à l'abri...

La vie économique de l'état s'appuie sur le tourisme (stations de skis...) qui arrive en seconde richesse après l'exploitation de pétrole et de mines (dont les anciennes mines d'or et d'argent) et devant l'industrie, l'agriculture et l'armée (U.S. Air Force)... Les habitants de l'endroit n'avaient pas l'air malheureux : plutôt joviaux, plus souvent hispanisant que 'black', fiers de rouler en gros bacs Chevrolet ou Dodge et souvent en (trop ?) bonne forme.

A PORTÉE DE PÉDALE

A condition de se débrouiller dans la langue, un séjour là-bas n'est pas très dépaysant. Un vrai paradis touristique : sans châteaux ni cathédrales, mais des sites géographiques et de vastes paysages. Le tout étant très facile d'accès ... sauf pour les cyclistes qui doivent escalader de nombreux cols : 150 dans l'état dont 1 seul à moins de 2000. La raréfaction de l'air... ne nous a pas rendu la vie impossible. Même pas malade ! Nous avons mis de 2h 30 à 4h pour les 22km s'élevant de 1020m et atteignant les 4323 m du Mont Evans. On reste presque toujours à plus de 2000 et l'on se retrouve très vite (façon de parler) à plus de 3000m et même aux 4323m du mont Evans accessible par la route la plus haute des Etats-Unis (the highest road of the States) ! Bonjour les globules rouges !

Notre expédition, cycliste, s'est révélée plus attrayante avec l'avantage d'une voiture (Ford, genre Espace, de location) accompagnatrice permettant d'assurer les liaisons cyclistes et de partir pour des visites plus lointaines : 520 km à vélo et 3200 km pour l'auto.

La facilité à réussir s'explique par une bonne préparation. Nous avons été tuyautés par Alain Jo et Raphaëlle Motte, de Wasquehal, auteurs de deux séjours là-bas dans des conditions et motivations proches des nôtres : chasse aux cols et découverte d'un pays. Etabli sur base de leurs informations et d'une carte détaillée, le programme de tourisme cycliste et automobile... fut largement respecté.

Se préparer et s'adapter.

L'organisation fut l'affaire de Pierre Vandewalle qui, via internet et pas mal de débrouillardise, retint les billets d'avion, la voiture de location et les cinq logements désirés. Pour les repas, nous avions sur place. Et nous nous sommes adaptés en comprenant que le bistrot avec terrasse n'existait pas là-bas. Pour les boisons de récupération, on se fournit dans les «Liquors»... En bière, nous avons connu la Coors, la Budweiser, la «Fate Tyre»... Et c'est à tort qu'on croyait qu'il n'y avait pas de vin du Colorado. Inévitable dégustation !

Nos interprètes et chauffeurs furent Pierre Vandewalle et Jean Ulrich tandis que «Domi», la copine de nous tous, conduisait l'auto durant nos pédalées. Cela permit à Christine Vandewalle de franchir son 100 ème

col et de devenir la plus première Audaxette du Club des «100 Cols» ainsi que la plus haute... De mon côté, j'eus le plaisir de célébrer mon 1000 ème différent dont 105 à plus de 2000m.

Le programme cyclo de nos 10 jours au Colorado prévoyait 43 cols dont 16 à plus de 3000 et un sommet à 4323m. Vous comprendrez notre motivation.

André TIGNON N°1583 de KAIN (Belgique)

CHRONIQUE D'UN ÉCHEC EN ALASKA

En ce mois d'août dernier, j'étais en voyage dans ce beau et grand pays qu'est l'Alaska avec des amis peu cyclophiles. Une colite aiguë me terrassa un beau matin. J'avais une matinée de libre et le Thomson-pass était à moins de 25 miles (environ 40 km). Je louai un VTT et me voila parti à l'assaut de mon premier col du continent américain.

Je traverse tout d'abord la petite ville de Valdez. Les autochtones ont beau avoir des gros véhicules 4x4 ou autres, ils n'en demeurent pas moins calmes et cordiaux. Ils roulent lentement, respectent les stops et les feux, s'écartent notablement pour vous doubler. Je ne suis pas habitué, mais c'est très agréable. Je longe maintenant le fond du golfe sur une piste cyclable à quelques dizaines de mètres de la route. Partout autour de moi, se profilent les sommets enneigés avec les glaciers descendant jusque dans la vallée au travers de la forêt pour se jeter parfois dans la mer. Une splendeur.

Je retrouve la route en pénétrant dans la vallée au bout du golfe. La chaussée est large, macadamisée de neuf. Le cycliste se sent bien, malgré une élévation de plus en plus sensible de la route. Le fond de l'air est frais sans être froid et le ciel est bleu. A droite et à gauche, de longues cascades rebondissent sur les rochers et tombent dans la rivière qui coule sur ma droite. C'est le paradis.

Et à ma gauche, dans les petits ruisseaux affluents, c'est l'enfer. En effet, dégageant une odeur acre et tenace, se trouvent de très nombreuses frayères à saumons. Et dans chacune, y grouillent pèle-mêle plusieurs dizaines de mâles et de femelles. Chacun y déverse ses oeufs ou sa semence tout en se battant contre les rivaux ou les rivales. Si le cycle de la vie commence pour les uns, il se termine pour les géniteurs qui, épuisés par le voyage, le combat ou la jouissance finissent par succomber sur place avant de pourrir sur les lieux même de leurs seuls amours. Quant à moi, je suis déjà au purgatoire. Je viens de dépasser une centrale à macadam en pleine activité et je suis maintenant à l'intérieur d'une impressionnante noria de gros camions venant charger ou repartant à plein. Le col est en vue à moins de deux miles, quand je rejoins une file d'autos arrêtée sur le bord de la route par un stop rouge vif, tenu à bout de bras par un employé. Je tente bien d'échapper à cet ordre en ne m'arrêtant pas. Un coup de sifflet strident me fait retrouver le sens des valeurs légales. Et c'est ainsi que je me retrouve installé dans le «pilot-car» en train de rouler vers le col devant la cohorte des autos suiveuses.

J'espère encore à ce moment là, pouvoir homologuer cette ascension en descendant deux miles de l'autre versant, de les remonter en vélo, et d'additionner mentalement les deux versants. Mais malheur à moi, le pilot-car dépasse le col et me relâche un mile plus bas. Ma petite pirouette intellectuelle est impossible. Je reprends donc le prochain pilot-car, traverse le Thomson-Pass pour la seconde fois de la journée en voiture.

Je me suis longtemps autorisé à inscrire cet unique col américain à mon palmarès. Il est maintenant à sa place dans la catégorie des mésaventures comiques.

Bernard GIRAUDEAU N°3872
d'AJACCIO (Corse)

UN COL NORVÉGIEN

A cette heure matinale, Sand sommeillait encore. Au sommet de la colline l'église en bois, toute blanche, semblait veiller sur toutes les maisons, blanches elles aussi. Je n'attendis pas bien longtemps le ferry qui devait m'emmener sur l'autre rive du fjord.

Pour rejoindre Roldal, terme de l'étape que je m'étais fixé, deux routes m'étaient offertes et j'avais repoussé jusqu'au dernier moment l'instant de ma décision : «on verra demain matin, selon la météo!» En fait, le choix était truqué d'avance ; il était évident que je choisirais la petite route de montagne que l'imprécision du tracé sur la carte rendait plus mystérieux. Peut-être pourrais-je même m'offrir un nouveau col ?

Scrutant l'autre rive, je ne vis aucune route. Le guide affirmait pourtant qu'elle devait suivre le fjord sur 30 km. Et tout là-haut, m'apparut enfin la fameuse petite corniche...et les 30 premiers kilomètres ne furent pas le parcours reposant que j'avais envisagé. Quelle importance, après tout ? et puis, cette vue aérienne sur le fjord, quel spectacle !!!

De la ville, m'apparut, au premier abord, une grosse usine de métallurgie qui, vous en conviendrez, me sembla tout à fait incongrue dans ces paysages enchanteurs. J'étais arrivé à Sauda ; ce qui me suscita une envie pressante de me désaltérer. Sans m'attarder davantage, je retrouvai bien vite une campagne verdoyante, calme et paisible.

Comment cette route allait-elle pouvoir se diriger sur la droite comme l'indiquait la carte, alors que la montagne semblait n'offrir aucun passage ? Mais au dernier moment, s'ouvrit une gorge étroite que la rivière avait creusée avec infinie patience, chose dont les hommes avaient habilement profité pour y faire passer une route. Elle s'insinuait parmi d'énormes blocs de rochers dans un décor de cascades. L'eau jaillissait de partout et je ne savais plus où donner du regard. Malgré l'âpreté de la pente, je ne ressentais aucun effort, fasciné par le spectacle. Je finis enfin par déboucher dans une minuscule vallée où se nichait le village de Storli avec ses quelques maisons éparpillées parmi les prés et les bouquets de conifères.

Une barrière (levée) marquait le début de la route interdite au trafic en saison hivernale. Et, comme pour en justifier la présence, la pente se fit brutalement plus rude. Debout sur les pédales, j'accusai le coup, et après deux kilomètres de ce régime, la pause devint inévitable. J'en profitais pour me restaurer, pensant que cette nourriture avalée avec avidité allégerait mes sacoches. Les esprits retors me diront que je procède seulement à une nouvelle répartition des charges et que le poids total restait inchangé. Ont-ils oublié que mon repas va se transformer en énergie, et qu'ainsi, la pente allait me sembler moins dure ?

Enfin, il n'en fut rien ! Et les cinq nouveaux kilomètres restèrent toujours une infernale montée. J'arrivai quand même sur un plateau, fier du trajet accompli. C'était mal connaître les cols norvégiens ! Sous nos latitudes, un col commence en général par une montée et après le franchissement fatidique du sommet, ça redescend, ce qui fait qu'un col est un col. En Norvège, il en va tout autrement ; s'il commence en effet par une montée, la route devient ensuite une succession incessante de petites descentes et d'impitoyables raidillons. La route semble hésiter à parvenir au point ultime, comme pour raviver sans cesse l'appétit de l'imprudent qui s'y hasarde.

Pendant une heure et demie, je louvoyais ainsi dans un univers minéral de rochers et de lacs. Et à force de monter, c'était fatal, j'allais parvenir dans...les nuages !

Je ressentais comme une présence, un quelconque troll facétieux sans doute. Mais, cet épisode restait fugitif et je pus alors admirer pleinement la suite du fascinant spectacle.

Soudain, à la sortie d'un virage, s'offrit à moi, un panorama extraordinaire : à mes pieds, tout au fond d'une profonde vallée, s'étalait le Roldalsvatnet, lac d'un bleu très pur ceint de multiples villages reliés par une

minuscule route qui tranchait sur le vert des rives. Je comprenais maintenant que j'avais franchi le col, mais, où se situait-il exactement ? Avait-il seulement un nom ? Je ne le saurais sans doute jamais.

De longues minutes furent nécessaires pour sortir du rêve, mais, la rapide descente me ramena bien vite à la réalité. Le charme se rompit définitivement quand je débouchai sur cette route vue de là-haut et dont je ne pouvais soupçonner la densité du trafic.

Entre Sand et Roldal, en Norvège, ai-je franchi un col ou était-ce une illusion ? Qu'importe, cette petite route de montagne, que peu de touristes auraient l'idée d'emprunter, restera pour moi l'un des grands moments du périple norvégien et cela, grâce à la magie du voyage à vélo.

Daniel GRANDGIRARD N°4516
d'ARRAS (Pas de Calais)

L'HISTOIRE DE MES COLS...

Curieuse, cette façon de s'appropriier les cols sous prétexte qu'on les a franchis...

J'aimerais disposer d'un peu de temps pour écrire cette histoire mais, même si j'en avais l'aptitude, en aurais-je la mémoire suffisante ? Car, lorsque je parcours la précieuse liste (heureusement qu'elle existe !) qui, modestement, s'allonge un peu plus chaque année, à côté des cols inoubliables qui me sautent aux yeux à chaque relecture et qui constituent des souvenirs aussi indélébiles que des tatouages, parce que ramenés de voyages lointains et insolites, je m'aperçois que j'ai perdu de vue une foule de petits cols j'allais dire du quotidien (même s'ils ne sont pas, littéralement parlant, de chaque jour), glanés au jour le jour, ordinaires par opposition à l'inhabituel ou à l'exceptionnel. Pour moi, plus les campagnes sont brèves et riches en cols, plus grande est ma difficulté à les mémoriser, surtout si je n'ai pas l'initiative de la navigation. En même temps qu'il rend les ambitions plus modestes, l'âge fait des ravages sur la mémoire. Heureusement, souvent, d'un détail à l'autre, comme le point de départ de la balade, les points de passage avant et après le col, les signes particuliers et anecdotes caractéristiques, les difficultés rencontrées ou les compagnons de route du moment, l'image égarée resurgit et au nom du col je peux à nouveau associer sa physionomie ou, inversement, en regardant une diapo, retrouver un nom. Chacun est libre d'exercer sa mémoire comme il l'entend ! Mais quand bien même je la doperais, certains cols (au Pays basque par exemple) n'auront jamais la moindre chance que je retrouve des noms torturés comme celui de Leherra Murkhuillako (lepoa) !

Qu'avaient-ils ces cols qui m'ont tant marquée ? La rareté, la difficulté, le risque, la beauté...

Plus jamais, vraisemblablement, je ne franchirai col plus rare, de par son altitude, que le Taglang(-la), deuxième plus haut col du monde dans la chaîne himalayenne à 5370m, dans le Nord de l'Inde ; guettée par le mal des montagnes, fouettée, comme les drapeaux de prière multicolores, par le vent glacial passant sur les congères, j'étais heureuse d'être arrivée là, même en mauvais état, et d'emporter dans mon appareil photo le précieux cliché du panneau du sommet.

Je n'ai plus jamais autant souffert que sur la piste difficile et éprouvante de l'Engineer Pass dans les Rocheuses du Colorado pour franchir le col à 3895m. Pentes inhumaines, terrain défoncé et comme taillé à même le roc, hautes marches avalées sans effort par la caravane bruyante et polluante des 4x4 des Américains, attirés par la montagne mais partisans du moindre effort, vélo à la main, mille fois j'ai pensé renoncer... sans m'y décider. Une marmotte m'attendait patiemment dans la dernière longue ligne droite à fort pourcentage qui ressemblait à une échelle redressée vers le ciel ; en haut, je savourai le panorama en pivotant lentement sur 360°, fis prendre la pause à mon V.T.T sur fond de paysage parfaitement minéral fauve et rouille et m'appliquai pour prendre la photo avant de me laisser aller dans la descente, sur le même terrain, qui me cassa, me disloqua.

Je n'aurai plus jamais aussi peur ni aussi froid que dans cet autre col indien et himalayen, le Lachulung(-la). Nous remontions une rivière déchaînée et grossie par de violentes pluies ; après le premier gué traversé, dans lequel nous nous immergeâmes jusqu'à la taille, agrippés les uns aux autres pour ne pas être entraînés, des éboulements de terrain avaient, par endroits, emporté la piste jusqu'au bas d'un ravin vertigineux et insondable, dans lequel gisaient déjà un camion et ses deux occupants ; il fallut, à flanc, passer à pied jusqu'à retrouver la voie normale et plate. Quelques kilomètres avant le sommet éclata un sérieux orage ; je crus ma dernière heure arrivée et je pris conscience du risque, tétanisée à la fois par la peur et par le froid dans lequel me plongeaient le vent et la pluie battante ; je mis dans la fin de l'ascension toutes les forces qui me restaient et parvins à 5064m. Il fit tout d'un coup très sombre ce qui ne facilita pas la descente de cinq kilomètres, sur une piste transformée en ruisseau de boue et de cailloux. En bas, le parcours du combattant se terminait par un autre large gué, dans lequel je m'engageai et pataugeai mollement ; je sentis que ma résistance était épuisée, je jetai mon vélo et je me réfugiai sous une des grandes tentes de cantonniers où mes coéquipiers me frictionnèrent. J'ai grelotté une bonne partie de la nuit, j'ai fini par sombrer

dans un demi-sommeil et j'ai le souvenir confus de chapatis (galettes d'orge) et de boisson à base de rhum offerts par nos hôtes bénis.

Mais, en matière de beauté, nombreux sont les cols qui rivalisent ; petits, grands, proches ou lointains, muletiers ou routiers, difficile de définir une préférence. Bien sûr, parmi les nombreux nominés, le Namika-(la) perché à 3728m en direction de Leh, capitale du Laddakh, somptueux décor ocre et sable, intégralement minéral, au relief parfait subtilement souligné par une lumière rasante d'une fin de journée éclatante, est forcément dans le peloton de tête et restera toujours mythique. Mais la Forcella di Toblin (Dolomites 2405m), face aux Tre Cime di Lavaredo côté pile, au milieu d'une sorte de chaos rocheux, peut supporter la comparaison, comme notre majestueux et respectable Port d'Aula pyrénéen (2260m), porte ouverte sur l'Espagne qui restera, aussi longtemps que mes jambes pourront propulser mon V.T.T, un lieu de pèlerinage annuel. Il me fait peiner un peu plus chaque fois mais mon bonheur, à contempler ses lacets impeccablement tricotés et empilés, est toujours intact. Je l'ai vu dans tous ses états, sous la pluie, recouvert de neige, dans le brouillard, ou sous un soleil magnifique et là, dominé par l'imperturbable mont Valier, vraiment il est somptueux.

Alors, que dire des autres cols ? On pourrait les croire éteints et souffrant de la comparaison avec les cols «stars». Mais non, ils m'ont tous procuré quelques émotions, d'intenses moments d'efforts, une foule de souvenirs pittoresques et surtout le plaisir de découvrir des coins nouveaux où, sans eux, je ne serais certainement jamais allée.

D'ailleurs, après de nombreuses années de randonnées sur route, et parce que le V.T.T permet d'aller plus loin, dans la nature, chercher des cols insoupçonnés, je n'aime plus vraiment les cols routiers, je veux dire les grands cols. Oh ! Bien sûr, au cours de nos voyages, je ne boude pas ceux qui ne se retrouveront pas de sitôt sous ma roue ; je leur reconnais volontiers leur beauté et leur valeur et je ne dédaigne pas d'enrichir mon modeste palmarès de leurs noms prestigieux. Mais trop de monde y passe, ils sont galvaudés, banalisés et prévisibles parce que faciles d'accès et ce passage qu'ils offrent, ce qui a pu coûter tant d'efforts, de travail, de risques, devient une voie évidente, comme si elle avait toujours existé.

Je déteste la compagnie des voitures ou autres véhicules qui me rasant, me stressent, polluent mon atmosphère, le paysage, le silence ou la musique de la nature. Je ne voudrais faire que des cols reculés au bout de petites routes oubliées, ou des muletiers, au bout de quelque piste ou sentier... quelquefois eux-mêmes disparus sous une végétation qui a repris ses droits.

Aller chercher un col devient un jeu ; le maître qui m'accompagne et me guide ne tolère aucune incertitude, aucune approximation. Cette quête rigoureuse et méthodique donne lieu parfois à des situations cocasses ou mémorables, surtout si le col résiste et donne du fil à retordre. D'ailleurs, lorsque la recherche est hasardeuse, nous écoutons les conseils des autochtones amusés qui, immanquablement, nous gratifient d'un "mais, pourquoi voulez-vous aller au col, il n'y a rien à voir et puis ce n'est pas cyclable..." Comment expliquer à ces gens de bon sens les règles de notre club ? Déjà, deux étrangers à V.T.T ne passent pas inaperçus dans les petits hameaux et, derrière les fenêtres, quelques paires d'yeux curieux et inquiets nous surveillent ; alors, quand nous leur parlons du but de notre balade ils sont tout surpris que quelqu'un d'autre qu'eux connaisse le nom d'un col quasi inaccessible fréquenté des seuls chasseurs et gens du coin et que nous voulions y aller.

Renoncer à un col programmé n'est envisageable que dans des cas extrêmes. Ainsi, au Canada, nous avons fait demi-tour, car, sur la piste que nous avons prise, redescendaient trois marcheurs qui nous mirent en garde contre le Grizzly aperçu quelques heures auparavant dans le secteur. Tout d'un coup, il nous a semblé moins urgent et moins exaltant d'aller franchir ce dernier col du voyage : il n'aurait pas fallu que ce soit le dernier tout court !

Le risque de nous faire surprendre par la nuit ou une météo devenue soudain alarmante ou dangereuse (surtout en haute montagne) sont de nature à nous faire rebrousser chemin. Quoique ... L'entêtement

n'est pas le moindre de nos défauts et je me souviens de cette saucée mémorable que nous avons prise en Espagne, sur le GR1, pour aller chercher le Coll de Toralloles (675m), non loin de Castellfullit de la Roca, dans la région de la Garrotxa. Il eût été tellement plus simple de rentrer prudemment lorsqu'il fut clair, à l'insistance de l'averse qui s'aggravait, qu'il n'y aurait pas d'éclaircie !

La prudence, nous l'oublions généralement, lorsque nous nous aventurons sur des terrains scabreux, vélo sur le dos, pour faire un circuit plutôt que des aller et retour. D'ailleurs ce principe des boucles nous a parfois laissé des souvenirs cuisants sur les jambes lorsque, hors sentier, nous voulons à tout prix rejoindre un point donné, à travers ronces et buissons agressifs qui déchirent mon bronzage en égratignures inesthétiques.

La règle d'or incontournable est de ne proclamer le but atteint que lorsque l'altimètre, la topographie du terrain et les signes particuliers sont en accord avec la carte au 25000 ème (pour la France, car ailleurs c'est plus hasardeux) et le compteur kilométrique. Et si, emportés par notre élan, nous l'avons loupé à une bifurcation, même s'il est proche de l'endroit où nous sommes passés, qu'à cela ne tienne, nous faisons demi-tour pour aller fouler l'endroit précis où se situe le col (n'est-ce pas, Martine, nous l'avons vu et bien vu le col des Moussans). Alors, ce souci de la précision, ce purisme peuvent faire sourire, mais, lorsqu'il y a doute, ils sont les garants de la définition de l'exacte localisation.

Ainsi, je me souviens du col de Simourère ; il fallait trouver la borne frontière n°371 sur les 602 qui jalonnent la frontière espagnole. Ce ne fut pas simple, le lieu où nous étions arrivés avait bien l'allure d'un col mais la végétation haute et abondante dissimulait jalousement cette preuve irréfutable et nous tournâmes en rond un bon moment avant qu'Alain-Saint-Thomas pousse le cri de satisfaction et moi ... un soupir de soulagement !

Sur la frontière italo-autrichienne, c'est l'épais brouillard qui compliqua notre recherche. Vélo sur le dos, nous montions sur le sentier de randonnée que nous devons laisser pour aller au col Wechsljoch (2176m, quelques mètres au-dessus) qui resta silencieux (le traître) lorsque nous le dépassâmes sans le voir. Alain stoppa un peu plus loin, vérifia l'orientation, nous redépliâmes la carte, il revint un peu sur ses pas et il confirma «c'est là». Oui, mais où ? L'agacement m'avait gagnée car j'avais très froid. Eole, tout d'un coup bien inspiré, déchira fugitivement le rideau du brouillard et... il était là, effectivement, à 50m ... et au soleil !

Coéquipière généralement docile et enthousiaste, il m'arrive parfois, la fatigue aidant, de devenir ronchon, comme ce jour radieux, dans les Pyrénées, où nous sommes allés chercher le col du Pin, au bout d'un sentier à flanc de montagne, interminable et inconfortable. Alain, évasif sur la distance, me montrait la dépression à atteindre, si proche à vol d'oiseau depuis la Hourquette d'Humène, au-dessus de la pittoresque cabane d'Ilhet. De méandre en méandre pour contourner tous les mamelons, je finis par atteindre le col et constatai... qu'il n'y avait même pas le pin en question, mais que le col surplombait les superbes granges de Jézeau m'offrant un panorama qui fit instantanément tomber ma mauvaise humeur naissante.

Il en est toujours ainsi ; au bout du compte, et de l'effort volontaire, c'est le plaisir simple et complet qui l'emporte. Je ne suis jamais lassée de ces randonnées découvertes et ce sont tous ces souvenirs que j'aimerais rassembler et raviver. Ils ponctuent joliment les années qui passent et chaque épisode a son histoire propre. Comme j'aimerais que s'allonge indéfiniment cette histoire à épisodes !

Chantal SALA N°3674
de MURET (Haute-Garonne)

L'ASCENSION DU MONT EVANS

Echolake Summit 3232 m ... Août 2000, après 4 jours, je devrais être adapté, en théorie...

L'altitude de nos logements s'est élevée graduellement : 2 jours à 2250m à Estes Park dans un chalet au nom symbolique de Columbine Cove (l'Ancolie est l'emblème de l'Etat du Colorado), ensuite 2 jours à Winter Park à 3036 m, dans un confortable motel de la chaîne Super 8. Nous nous sommes retrouvés au-dessus de 3000m seulement hier en parcourant la Trail Ridge Road dans le Parc National des Rocky Mountains. Le col le plus élevé était le bien nommé Iceberg Pass à 3596 m. Un mont pelé caillouteux balayé par un vent glacial. Cela devrait donc aller. Depuis des mois je crains cette journée. A 4000 m , plus d'une personne sur 4 est malade et nous sommes 5. Je n'ai pas oublié mes comprimés d'Adalat et de Diamox à prendre en cas de gros malaise (nausées, maux de tête, vertiges...)

En plus, il faut payer pour le grimper ce «foutu Mont Evans»: une garde du Forest Service bien à l'aise dans son aubette en rondins de pin, me demande 5\$US pour le passage. Son sourire en dit long sur la galère qui va suivre.

La route s'élève doucement dans une belle forêt de pins sur les pentes du Goliath Peak (12216 ft). Le dépliant publicitaire sur le Mont Evans indique que plusieurs pins de cette forêt ont plus de 1600 ans ! Mes jambes sont encore lourdes des efforts d'hier. Sur un thermomètre j'ai vu 25°, tout en haut il y a 14°, m'a-t-elle dit. Quand même, nous avons de la chance car les changements de temps sont habituels dans la toundra alpine. Au-dessus de la ligne des arbres, il peut neiger n'importe quel jour de l'année.

Encore 20 km. Dire qu'à cette altitude, il y a seulement 40 % de l'oxygène présent au niveau de la mer ! En y pensant mon cœur bat encore plus vite.

Mon cardiofréquencemètre indique 140 pulsations à la minute, je dois ralentir car je risque de «passer dans le rouge». Mon seuil est certainement plus bas qu'en Belgique (155/min), déjà qu'au repos, je suis à 90/min. Je décide de faire la montée autour de 130-135 puls/min. So l'll be secured.

Christine, mon épouse, André Tignon et Jean Ulrich sont déjà loin devant moi. Je les croiserai sans doute d'ici 2h30. Je pense faire l'ascension en 3 heures.

Le paysage est grandiose, tout est grand aux States, c'est vrai. C'est toujours ce qu'on dit en revenant. La route est bonne, quelques rares voitures et cycloportifs me dépassent. Les américains sont «cool» en voiture et très corrects vis-à-vis des cyclo. Les Montagnes Rocheuses présentent un large panorama de type alpin. Les flancs des montagnes sont recouverts de grandes forêts de pins jusqu'à 3500 m environ. Au-dessus de la ligne des arbres, il n'y a plus que de la caillasse. Impressionnant. La route est encore large, à 2 voies de circulation avec de confortables bas-côtés. Sur un rocher au bord de la route, une marmotte m'observe. Arrivé à sa hauteur, je stoppe et la regarde à mon tour. Confiante elle reste assise à peine à 2 mètres de moi. Je prends mon appareil photo. Elle s'enfuira effrayée seulement par le flash !

Dans les parcs nationaux, les animaux ne craignent pas l'homme. J'en avais fait l'expérience le 1er jour lorsqu'une meute d'élans se nourrissait dans le jardin du voisin de notre chalet. De même, j'ai rencontré, après un tournant, un mouflon adulte et 2 petits se baladant sur la route ! J'ai pu les approcher à 20 mètres.

A 4000m, il fait un peu plus frais. J'enfile un coupe-vent, encore un souvenir de voyage (1998 le Beaujolais). Cela me fait penser qu'il faudra bien trouver une dégustation de vin du Colorado dans les jours qui suivent (ce sera chose faite à Colorado Springs).

Avant les dernières rampes, je longe un lac de montagne, l'eau est très froide. Le lac est alimenté par la fonte des neiges dont il reste quelques plaques sur les pentes environnantes.

Alors que le pourcentage avait été raisonnable jusque-là, je peine sur les derniers 350m d'élévation. Cela commence par une longue ligne droite qui me rappelle la première rampe du Galibier après Plan Lachat. Ensuite se succèdent plusieurs lacets interminables.

Je ne vois toujours pas le sommet. Par contre, je croise mes 3 compagnons à 3 km du but.

Arrivé au sommet, je peux contempler le spectaculaire panorama du Continental Divide (ligne de partage des eaux entre les océans Atlantique et Pacifique) que nous avons croisé plusieurs fois au cours de notre inoubliable périple.

Le Mont Evans est parmi les plus hautes montagnes des Etats-Unis : 4438m. J'ai du mal à me rendre compte de ce que cela représente. J'ai dégusté cette ascension comme un grand cru.

Mais cette journée mémorable ne sera pas vraiment comme les autres : il nous reste 5 cols entre 3360m et 2415m dont le Squaw Pass où André Tignon fêtera son 1000 èmecol, Christine aura atteint les 100 cols qui lui permettent de s'inscrire au club du même nom.

Nous aurons à notre palmarès une quarantaine de cols au cours de ce voyage, après lequel il me reste 21 cols pour arriver à mon objectif de l'an 2000 : dépasser les 100 cols en un an.

Pierre VANDEWALLE N°4720
de TOURNAI (Belgique)

TENDANCE

Midi impératif, avait dit sa femme Pénélope. Les Monteux viennent déjeuner vers 13 h, mais avant, il faut donner un coup de main. De toutes façons, jusqu'à 12h30, elle ne dira rien.

Albert se dirige donc vers la montée du col de Marocaz (987 mètres), pour lui un inédit. Un message de Reine Typo (la nouvelle René Poty) lui avait rappelé la veille, que c'était le col le plus près de sa demeure «qui lui manquait». Reine était entrée depuis peu comme permanente au CCC après 15 ans à l'IGNE, où elle travaillait dans le service de Cyber-informatique sur la nouvelle génération de cartes 3D, les SuperTopo 12,5. Une sacrée mordue ; elle se libérait aussi vite que possible pour aller grimper et faire valider la première, tous les nouveaux cols détectés par le satellite Coloscope. Elle pouvait se vanter d'avoir été parmi ceux qui avaient travaillé dur pour que la liste atteigne et dépasse les 20000 cols.

Albert passe le dernier feu rouge autorégulé du quartier Cruet de Montmélian et aperçoit les quelques vignes qui ont résisté à la poussée de l'immobilier dans la vallée (le nouveau procédé industriel breveté pour la fabrication du blanc de Savoie avait éradiqué la plupart des vignes) et il démarre la montée. Il est très heureux de tester enfin son nouveau vélo équipé du super Compucycle aux concepts les plus innovants de suivis de santé du cycliste et du vélo, de communication et d'optimisation.

Dès sa mise en route, le Compucycle avait immédiatement démarré les tests de santé d'usage (pouls, tension, glycémie, poids et autres), et la petite voix lui avait dit que tout était OK, et qu'il passait au contrôle du matériel (chaîne, freins, capteurs, gonflage et état pneus : ce dernier était mesuré avec la petite caméra qui servait aussi à évaluer la rugosité du sol ou à prendre des photos). Ouf ! Tout allait bien. Il se souvenait d'Arnaud qui, un jour, avait dû renoncer à une sortie à cause d'une panne de l'un des capteurs du vélo (l'inclinomètre). C'avait été vraiment rageant au possible.

Premier kilomètre de montée en 5'45, c'est à dire 3 secondes de moins que prévu. Pas de problème, le Compucycle, qui fait une surveillance globale de son état, à partir notamment de son rythme cardiaque, du traitement du signal de son pédalage, de la pente et de la rugosité de la route, est OK. En général Albert est sérieux, il boit régulièrement un mélange recommandé par son nutritionniste et s'alimente assez fréquemment de pastilles BOLOS XK, qui ont le mérite d'agir immédiatement et d'être très modulaires, une pastille correspondant à 4 km à 10 % ou 16 à 5 %. Au kilomètre 4, la lampe communication s'allume : une histoire au bureau à traiter en urgence. Heureusement, il peut continuer à rouler, mais les 12 secondes d'avance qu'il avait sur son tableau de marche, sont devenues 55 secondes de retard au kilomètre suivant.

Tans pis ! Il ne fait pas la course. Il prend une pastille de BOLOS XK. Ouf ! Il était temps, car la lampe 'défaut alimentation' s'allume quelques secondes plus tard. Aucun problème car dans ce cas, l'effet du BOLOS XK est quasi immédiat et la lampe s'éteint quelques secondes après. Kilomètre 6, encore le téléphone : Pénélope demande quel temps pour le gigot ? Compte tenu de ce que la recette s'applique à une pièce de 2 kg et que le sien n'en fait que 1,750 kg, il estime rapidement que l'on doit réduire le temps de cuisson de 2'35. Il espère être enfin tranquille sur le dernier kilomètre, mais il aperçoit sur l'écran un autre cycliste, et de surcroît un Cent Cols, qui fonce sur lui et va le dépasser. Vexé, il accélère. Sur son écran, il découvre quelques renseignements complémentaires sur ce cycliste : Pierre Alain de Toulouse, CCC numéro 23456, et moins de cols que lui ! Quelle humiliation ! Mais rien à faire : le cyclo passe devant lui en lui faisant un petit geste et continue sur sa lancée. Lui au contraire souffle sérieusement et il panique un peu lorsqu'il voit une lampe rouge qu'il ne connaissait pas encore, se mettre à clignoter. Il faudra relire l'aide en ligne sur son cyber-ordinateur à fibres cellulaires.

Heureusement l'arrivée au col est imminente et il entend la petite voix du Compucycle qui lui adresse ses félicitations pour son 617 èmecol. Quand il arrive enfin, Pierre s'élance sur le chemin boueux qui part vers le Lindar. 11h15. Il ne faut pas traîner, car sinon Pénélope ne va pas aimer. Au moment où il enfle sa cape

suprathermique pour la descente, il a froid dans le dos : il vient de voir un cycliste sans ordinateur, sans casque, sans protections (épaules, coudes, genoux), bref, un gars qui a eu une sacrée chance de ne pas avoir été détecté par une caméra du bord de route, car alors il risquait gros. Mais il a peu de chance d'y couper à la descente.

Encore le téléphone : le vendeur du Compucycle veut savoir... Il s'excuse en lui disant de rappeler plus tard. Il commence la descente et sourit en pensant au système sophistiqué de rechargement du Compucycle en descente. Après le déjeuner, il pourra analyser tranquillement toutes les données déjà transmises par la boucle radio sur son cyber (pente, rugosité, vitesse du vent, hygrométrie, glycémie, prothrombine...), ce qui lui permettra forcément de s'améliorer.

Jacques HERENSTEIN N°3681
de GRENOBLE (Isère)

ESCARGOTS VÉLO-STOPPEURS

Nous sommes déjà au 20 ème jour du Tour de France cyclo et, sous la pluie, nous abordons le col de la Madeleine lorsque....

Au détour d'un virage, deux escargots de Bourgogne - ceux-là habitent c'est sûr, la Savoie - toutes cornes haut levées, semblent me faire signe (trois cyclos, devant moi, les ont évités !).

Je ne réfléchis point...! M'arrête.... Les dépose sur ma sacoche, et me voilà reparti pour 24 kilomètres de montée.

Je réfléchis...! Sûr qu'ils ont échappé à une mort certaine. Mais maintenant, ne sont-ils pas des émigrés ? N'ont-ils pas passé le col et ne les ai-je pas libérés de l'autre côté, deux kilomètres avant St Jean-de-Maurienne ?

Savez-vous qu'ils n'ont même pas eu le temps de faire un tour de sacoche, moi qui en suis au 20 ème jour du Tour Cyclo !

Et ce malgré une lente montée, une heure d'arrêt au sommet pour me restaurer, une descente prudente et le temps de leur rendre la liberté dans la plaine. C'est vrai aussi qu'à près de 2000 m (1993 exactement) et par 4° centigrades, ils étaient quasiment rentrés dans leur coquille et leurs cornes ne sont guère réapparues qu'en traversant La Chambre.

Entre nous... ne croyez-vous pas qu'ils m'ont aidé à trouver la montée de la Madeleine un peu moins dure, malgré des conditions atmosphériques désastreuses ?

Claude BARDOT N°4961
de JOIGNY (Yonne)

ARMÉNIE (MONTAGNE DU CAUCASE)

L'Arménie est un tout petit pays, la plus petite des ex Républiques fédérées de l'ex Union Soviétique, grande comme la Belgique, le soit disant «plat pays», du lointain Caucase, aux confins de l'Europe et de l'Asie, au carrefour de l'Orient et de l'Occident. Un enchevêtrement de montagnes de plus de 3000 mètres d'altitude, tour à tour austères ou luxuriantes et entaillées de vallées profondes, au patrimoine architectural d'une richesse insoupçonnée. L'Arménie n'a certes rien d'un paradis touristique et reste une destination insolite, hors des sentiers battus du tourisme de masse, mais telle que peut l'aimer le cyclo-montagnard. Quant aux routes, elles sont sinueuses et chaotiques et ce n'est pas le terrible séisme meurtrier de 1988 qui a arrangé les choses. Alors, le VTT est recommandé ! Question hébergement, comme pour toutes les ex URSS, se loger constitue l'un des problèmes majeurs. Hors la capitale, les infrastructures hôtelières sont infimes ou d'une vétusté décourageante, sauf peut-être pour le cyclo qui sait s'adapter à beaucoup de conditions particulières.

Après 4h 30 de vol, nous atterrissons à Erevan (altitude 1000 m) la capitale. En ce début d'été, la température à 22h 30 dépasse les 27°, de quoi être prévenu pour les journées futures ! Les formalités douanières expédiées comme lettre en Poste, nous rejoignons notre hôtel de construction typiquement Russe (500 chambres) c'est-à-dire, colossal.

Au programme, une dizaine d'étapes et treize cols recensés, dont onze plus de 2000 mètres. La première semaine se déroulera en Arménie centrale et dans le nord en totale autonomie. Nous quittons Erevan, car l'air y est malsain ; trafic intense, chaleur et pollution en sont la cause.

La première étape nous sert de mise en jambes et d'acclimatation. La seconde sera plus corsée avec 127 km et deux cols. La chaussée s'élève progressivement sur un haut plateau agricole assez verdoyant. Le coup d'œil est séduisant ! Après le col de Spitak (2378 m) nous changeons de cap et de décor en suivant une vallée sur une route qui a terriblement souffert du tremblement de terre. Le col de Jalur (1952 m) est vite escaladé grâce à Eole qui nous pousse jusqu'au terminus de l'étape Gumri (250000 habitants) la seconde ville du pays.

Pour la nuit, un minuscule motel fera l'affaire et pour 32 francs chacun, nous aurons droit à la chambre de luxe. Les jours suivants se suivent et se ressemblent sous un ciel qui invariablement se fixe au bleu azur et par des températures élevées, malgré l'altitude de la délicieuse brochette de cols à plus de 2000. En Géorgie, après le passage du Karakhach (2272 m) et de l'Amasija (2214 m), nous sommes conduits manu militari au poste pour interrogatoire, car ici, le tourisme, en plein cœur de l'épicentre du séisme, relève dans l'état actuel de la situation, de voyeurisme indécent. Cela s'arrangera bien vite et nous ressortirons libres de toute circulation. Ici, des chaussées, il y en a pour tous les goûts ; des revêtues, des caillouteuses, des défoncées, des exécrables et même des...excellentes, en tout cas, la remontée vers le nord nous servira de test pour la solidité de nos montures. Après quelques détours par le col de Bazum (2559 m), de Margaovit (2628 m) et de Pouchkine (2037 m), un vrai mini-Stelvio, le résultat du test sera concluant : pas de casse !

La région nord, surnommée la Suisse Arménienne avec ses forêts de sapins et de pins à perte de vue, ses plantes aromatiques, nous la quittons après le col de Sevan (2114 m) sur la route du lac du même nom et pompeusement baptisé «Perle d'Arménie» et nous rejoindrons Erevan par la seule autoroute du pays qui n'est, ni plus ni moins, qu'une nationale de chez nous avec un trafic irrégulier. Le lendemain, retour au lac Sevan où débute l'ascension des cols de Karmir (2176 m) et de Zod (2366 m) jouxtant la frontière de l'Azerbaïdjan.

L'étape suivante se conclura à la station thermale de Djermouk (un petit Vichy à 2100 m) où nous serons reçus avec tous les honneurs par le Directeur de cet établissement de cure. Les jours suivants, nous empocherons, en direction de la République du Nakhitchévan, le col d'Agchad (1999 m !) et le col de Vorotan (2344 m) où nous aurons tout juste le temps de nous mettre à l'abri dans une roulotte aménagée en bu-

vette et dortoir, alors que l'orage éclatait. Puis, nous jouerons à saute mouton en direction de l'Iran, par une belle route qui borde des monts enneigés avec en bouquet final, le franchissement du plus haut col routier : le Débaklu Pass (2535 m). Le voyage touche à sa fin et, c'est en... voiture que nous effectuons la traversée de tout le pays pour rentrer à Erevan avec un ultime tableau : le mont Ararat (5165 m), majestueux et cerné par son éternelle couronne enneigée.

Quelle heureuse conclusion pour ce voyage effectué en compagnie de Miss Barbara Léonard des USA !!!

Charles WINTER N°1835
de LEVALLOIS-PERRET (Hauts-de-Seine)

LE KARAKORAM

**«Cyclo-Randonneur de 56 ans recherche coéquipier(e) pour gravir les plus hauts cols de la planète, situés dans la chaîne Himalayenne : Inde, Pakistan, Chine. Voyage en autonomie complète. Nécessité impérative de participer à l'organisation préalable. Il ne s'agit pas d'un voyage organisé !»
Telle est l'annonce que vous avez pu lire dans la revue «Cyclotourisme» de décembre 1998.**

Une semaine fut nécessaire pour me décider à adhérer à ce projet.

C'est donc trois randonneurs expérimentés qui se sont retrouvés, sans se connaître, au départ de cette aventure : un Isérois, un Bordelais, un Champenois.

Tout était défi dans ce périple : le physique pour cycliser quatre mois durant aux plus hautes altitudes, dans la chaleur et le froid, parmi la foule ou dans le désert, en mangeant et buvant ce que...l'on trouvait, le relationnel pour vivre ensemble aussi longtemps sans avoir au préalable roulé de concert.

Nous avons donc eu plus d'un an pour monter ce parcours tout en sachant qu'il y aurait de l'inconnu. L'organisation a été préparée d'un commun accord et, dans les grandes lignes, a été....respectée.

Rien ne nous a été épargné : dénivelé, kilométrage, routes défoncées, chaleur, froid, mal d'altitude, ennuis gastriques dus à la difficulté de s'alimenter correctement, blessures physiques, ennuis mécaniques.

Et, moralement, il fallait tenir le coup pour surmonter tous ces aléas !

Notre parcours commence à Delhi (où le thermomètre affiche 45°) pour remonter vers le nord (Himachal Pradesh) en passant par les vallées du Lahaul, du Kinnaur et du Spiti où nous rencontrons beaucoup de routes coupées par des coulées de boue ou obstruées par de la roche.

L'arrivée au Ladak est effective après avoir franchi des cols à plus de 4000 mètres (dont un à 5065 m) souvent sur des pistes caillouteuses (où seul le VTT pouvait passer ; nous, nous n'avions que des randonneuses !) envahies par des camions civils et militaires qui envoient des gaz d'échappement et des fumées nauséabondes et noires issus de moteurs hoquetants et fatigués. Pistes qui ne sont ouvertes que quatre à cinq mois par an.

A partir de Leh, agréable capitale du Ladak, nous prenons d'assaut les cols les plus hauts du monde : le Kardung La (5602 m), le Chang La (5599 m) non sans avoir essuyé de mémorables «coups de barre» . Puis, nous redescendons vers le sud (Kargil) par la piste qui longe la frontière Indo-Pakistanaise et sujette à des incursions de chaque côté. Nous entrons alors au Zanskar où, à partir de Padum, la capitale, nous effectuons un trek de 9 jours pour rejoindre Darsha. Nous à pied, les vélos à cheval ; c'est d'ailleurs d'être transportés ainsi qu'ils ont le plus souffert !

Du trek, nous en rapportons le souvenir d'une vie fruste à plus de 3500 mètres, loin de toute civilisation et dans des conditions proches des indigènes.

Après avoir rejoint le Pakistan (vélo, train, bus), nous utilisons l'avion pour atterrir à Urumqi, dans le Xinjiang en Chine, afin de prendre à revers la Karakoram Highway (KKH) ; c'est-à-dire, direction nord sud.

Après bien des péripéties, nous remontons sur nos vélos à Kashgar pour rejoindre Islamabad avec un détour par le Baltistan. C'est un voyage fabuleux qui nous conduit des hauts plateaux chinois au Kunjerab Pass (4602 m) pour regagner, par une route mythique et impressionnante le Pakistan.

Nous avons ainsi traversé, le plus souvent, des zones minérales et désolées ; mais quelle grandeur !

Que retenir ? Avoir côtoyé les monts du Pamir ou les glaciers accessibles du Karakul sous un ciel bleu

intense ? Avoir traversé la chaîne du Karakoram au pied de montagnes géantes telle le Nanga-Parbat (la montagne tueuse à 8126 m) ou le joli Rakaposhi ? Avoir longé l'Indus ?

Tous ces souvenirs s'entrechoquent dans nos mémoires. Heureusement, les photos nous permettent de retracer notre parcours et de nous dire : oui, nous avons vu tout cela , ces paysages, ces habitants.

Nous n'oublierons pas non plus l'accueil qui fut partout chaleureux, que ce soit en Inde, en Chine ou au Pakistan. Jamais nous ne nous sommes sentis en insécurité, sauf peut-être au Kohistan où les enfants ont la mauvaise manie de jeter des pierres sur les touristes de passage. Nous avons été respectés, comme nous avons respecté les us et coutumes des autochtones : leur habillement, leurs croyances, leurs rites.

Nous rentrons chez nous, en France après avoir révisé certaines idées reçues et tous les à-priori.

Fiers d'avoir vécu, ensemble, une belle aventure dans laquelle le vélo est un très appréciable élément de rencontre avec d'autres peuples. Peut-être, aussi, avons-nous eu la chance d'être partout bien reçus à cause de notre âge et de nos cheveux blancs (moyenne d'âge 60 ans) ?

Tentez l'expérience. Allez voir sur place ; cela vaut le déplacement !!!

Robert DERVAUX N°2303
de ROMILLY (Aube)

DROGUÉ

Je suis un cyclo camé
Je me shoote à chaque sommet.
Aux «Cent Cols» et à l'air pur,
Toujours en manque de cols durs.

Marie - Juana : malsaine !
Je préfère la Madeleine.
Aussi mon champ de pavots,
C'est le col de Boucharo.

Se griser dans les descentes,
Ou s'éclater sur les pentes,
Sniffer l'air de la montagne,
Ca, c'est la vie de cocagne !

Me désintoxiquer ? Non !
Gravir les monts, c'est trop bon,
Et si je meurs d'over - dose,
Qu'un grand col en soit la cause.

Rudy PLOMB N°3303
de MONS (Belgique)

SIERRA MARENDA

Vous aimez les randonnées amicales et conviviales, organisées par des Cent Cols, pour des Cent Cols, dans une région souriante avec des hauts et des bas (météo et bien sûr des cols), alors ce récit catalan est pour vous.

SAMEDI 8 MAI 99 : BANYULS/MER - MAÇANET DE CABRENS (ESPAGNE). (94 KM DONT 17 NON GOUDRONNÉS).

Il est 8 h quand plusieurs petits groupes de cyclos se rassemblent devant «le Marena», lieu de départ de cette randonnée franco-espagnole. Le nombre restreint de participants : (40), hébergement oblige, est aussi une particularité de celle-ci. Après la photo de famille, c'est dans une ambiance au fort accent méridional que Reine Llacer (3989) donne le premier coup de pédale. Ils sont venus d'un peu partout, de Nîmes, d'Alès, de l'Aveyron, de l'Aude, de Pau et nous de Paris. Qu'ils soient en randonneuses 700 ou 650B, VTT ou Tandems, les participants quittent le port, alors que le soleil perce la brume maritime. Déjà c'est le col du Père Carnère (69m) et le long ruban des cyclos s'étire dans la montée. Au col de Las Portas (77m), nous quittons le parcours pour nous en aller quérir les cols del Mig et de Perdigue (105 et 125m). Pour le moment, c'est aisé. C'est jour de marché sur les quais de Port-Vendres que nous atteignons bons derniers.

A Collioure, pause photo devant le fort et le célèbre phare. Puis c'est par les routes calmes et ensoleillées des Albères que nous traversons Sorède, Montesquieu et Maureillas où nous rattrapons les attardés. Reine ferme désormais la marche, nous rejoignons aussi J. Dejean (1043). C'est à Céret, autour du pique-nique, que tout le monde se retrouve. On nous présente H.Bosc (110) et son acolyte J.Barrié (308). Avec E.Soulier (1613) et A.Guy (3791) du G.M. Cévenol, cela fait un bon nombre de Cent Cols. Nous repartons et commençons notre digestion par le col de Bousseils (265m) et le Collet (320m).

Dans la descente, une chute sans gravité ralentit le groupe. C'est à la sortie d'Amélie-les-Bains, que l'on rentre dans le vif du sujet. La route remonte les gorges encaissées du Mondony. La circulation y est quasiment nulle, et pour cause, au bout de 8 km le goudron laisse la place à la RF de l'Ours d'Albert (3791). Il y aurait croisé un ours !!! Vrai ou faux ? En tout cas, la réalité, c'est ce qui nous arrive sur le crâne. En effet, de lourds nuages noirs emplissent les Cieux. Maître Canigou a convié l'orage à la fête des deux roues. Les premières gouttes tombent alors que je suis seul à la sortie des gorges. Je rejoins finalement des provençaux qui enfilent leur poncho. Là haut sur la crête, un point blanc se détache sur l'obscurité du ciel. C'est la voiture de J. Llacer (3990), qui ouvre le parcours. La grêle vient alors nous mitrailler les bras et la tête, juste protégés par l'épaisseur de la cape. Pendant une heure, la montée des cols de Noël (918m) et de la Nantille (1025m) se fera dans un paysage apocalyptique. Je me retrouve de nouveau seul, alors que la piste se gorge d'eau, la moindre flaque d'eau est couverte de glaçons qui en cachent la profondeur. Les pieds sont trempés. Je m'arrête pour voir si je suis suivi, mais rien dans ce décor zébré d'éclairs. Je franchis le col de la Pierre Droite (1013m) et entame la descente au ralenti vers Coustouges.

Il ne pleut plus lorsque j'arrive au col de la Retirada. Ce dernier est immortalisé par une plaque à la mémoire des Espagnols fuyant la dictature de Franco. Mais il n'est toujours pas homologué (photo dans la revue 26, page 29). Le temps de me restaurer et d'enfiler un blouson, et voilà que sortent de la brume montante Henri, Jean, Emile, Sylvie, Reine et d'autres cyclos. A regarder la propreté des vélos, je constate que certains ont coupé en passant par St Laurent de Cerdans. Beaucoup ont déjà rejoint Maçanet. Nous filons dans la descente en engrangeant au passage les coll Roig (739m) et de la Casille (768m). L'orage gronde de nouveau sur le Roc de France lorsque nous arrivons à l'hôtel pour une nuit réparatrice.

DIMANCHE 9 MAI 99 : MAÇANET - BANYULS (70 KM DONT 27 NON GOU-DRONNÉS).

6h, le groupe s'est scindé en deux. Le premier rejoindra Banyuls par la côte. C'est le plus nombreux. Nous sommes 9 dont 3 femmes à choisir l'itinéraire muletier qui longe la frontière. La RF de la Salinas nous fait franchir le col des Trailles (589m) alors que nous montons vers le Roc de France. Le soleil darde ses rayons sur les collines espagnoles. La piste qui redescend vers le Castel de la Cabrera est très caillouteuse. Au coll de la Biga (834m) le panorama est grandiose, on pourrait y voir la mer, s'il n'y avait pas cette brume. Le parcours empierré favorise ici les VTT.

H.Bosc qui se remet d'une fracture du poignet n'est pas à son aise. Il se rassure au contact du bitume où la Guardia Civile nous accueille. Mais il a rajouté au passage le coll de Lly (834m) et le collet de la Closa (650m). Nous attaquons tambour battant la descente sur un «billard» où l'avantage revient à nos randonneuses. Nous laissons derrière nous Agullana, Capmany puis Rabos ou nous retrouvons la piste terreuse. Un ravitaillement en eau est le bienvenu car les fontaines sont rares ici. Il fait chaud lorsque nous arrivons au couvent de St Quirze, le décor est magnifique avec ses ruines au milieu des forsythias. Midi, nous savons que nous serons en retard pour la promenade en mer qui clôt cette randonnée. Mais, pour en finir, il faut escalader le coll de la Plaja (392,42m).

En moins de 2 km il faut franchir des pentes de 10 à 15 % sur une piste ravinée, sans un pouce d'ombre. Jacky abandonne alors que doucement, Jean, Henri, Gilbert et Sylvie passent au sommet. Le franchissement d'un gué rafraîchira l'atmosphère. Les cols du Berger Mort et de Banyuls (357m) seront moins éprouvants. La Tour Madeloc veille là-haut sur la Côte Vermeille. C'est enfin la descente sur la route bétonnée aux forts pourcentages pour rejoindre Banyuls et les autres participants qui ont souffert du vent sur la côte. Tout le monde se retrouve autour de la sangria et de la paëlla, en échangeant leurs avis sur cet itinéraire. Alors, si le cœur vous en dit pour les années futures, sur de nouveaux parcours, réservez d'avance cette date.

Didier REMOND N°1202
d'AULNAY sous BOIS (Seine-St-Denis)

LE STELVIO RÉSERVÉ AUX CYCLOS

Inscrits au Club depuis août 99, nous ne totalisons début juin que 11 cols de plus de 2000 mètres ; afin d'étoffer ce palmarès, il fut décidé de passer trois semaines dans les Alpes : direction la Suisse.

La première semaine se passe idéalement sous le soleil et les cols s'enchaînent aisément : Susten le premier jour, au milieu de motards déchaînés, Simplon très fréquenté, Saint-Gothard et son étonnante section pavée. Nous escaladons ensuite la Furka, puis l'Oberalp très facile, le Nufenen coriace ; Grimsel, Splügen, San Bernardino sont négociés sans problème. Tout va bien, trop bien peut-être.

Le jour suivant, Julierpass et Albulapass sont au menu : hélas il pleut à torrents, il vente et un épais brouillard couvre les sommets. Il est décidé de s'accorder une journée de repos et de se diriger vers le Stelvio en espérant une amélioration climatique. Le voyage est pénible en raison de la pluie, de la brume et de nombreux travaux : notre camping-car n'est pas très à l'aise sur ces routes étroites (le chauffeur non plus) !

Nous arrivons enfin à Prato allo Stelvio, fatigués mais pleins d'espoir car le soleil est de retour ; notre optimisme sera de courte durée, car à l'entrée du village, un panneau rouge nous informe que le col est fermé (geschlossen). Nous nous installons néanmoins au camping et là, divine surprise, notre hôtesse nous apprend que si le col est fermé aux voitures, les vélos peuvent passer. La fermeture n'est pas due à un enneigement tardif mais à un effondrement de la chaussée : les photos affichées au Syndicat d'initiative sont assez impressionnantes, mais l'on devine une étroite langue de route qui devrait permettre le passage de nos montures.

C'est donc gonflés à bloc que nous démarrons à sept heures sous le soleil. L'ascension débute tranquillement dans la fraîcheur sur une route très calme jusqu'au village de Trafoi ; un panneau nous rappelle que la route est fermée en amont mais, forts de nos renseignements, nous l'ignorons superbement. Puis nous franchissons la zone où a eu lieu l'affaissement de terrain : rien de bien terrible à vrai dire, ça passe facile, trop facile peut-être. Cent mètres plus loin un engin de chantier genre foreuse obstrue totalement la route : impossible de continuer. Plusieurs cyclos italiens arrivent peu après nous : expectative, conciliabule. Il est décidé d'escalader le talus et de contourner l'obstacle en passant dans un bois de mélèzes qui surplombe la route ; plus facile à dire qu'à faire avec les vélos sur un sol humide et en dévers. Nous sommes encouragés dans notre entreprise par des traces de pas qui ébauchent une sente ; d'autres cyclos nous ont précédés. L'obstacle contourné, il faut redescendre sur la route et là ça coince, car nous sommes environ trois mètres au-dessus du goudron : pas question de sauter ou de balancer les vélos : nous aidons un cyclo italien à descendre puis il récupère nos engins. Tout le monde est indemne hormis mon cuissard qui gardera de l'expédition une cicatrice postérieure indélébile.

Nos efforts seront récompensés, car commence alors une ascension de 10 km sans voitures, sans moto, en silence ; nous grimpons de front avec deux collègues italiens : la route est à nous, la montagne est à nous. C'est le pied ! Le Stelvio rien que pour nous. La barrière de la langue et la pente nous empêchent de parler mais, dans ces moments, pas besoin de mots pour communier dans l'effort. Au sommet retour brutal à la réalité : flot de voitures et de motos venant de Bormio, odeur de saucisses, marchands de souvenirs etc... Nous échangeons quelques mots avec des cyclos qui font Thonon Trieste et descente glaciale sur l'Umbrail (il a neigé durant la nuit). Une autre surprise nous attend dans la descente entre l'Umbrail et le village de Santa-Maria : environ 4 km de route non goudronnée. Nous ne sentons plus nos mains à force de freiner. Néanmoins cette route est magnifique, serpentant dans des bois de mélèzes. Nous regagnons Prato le cœur plein de joie après une journée inoubliable. Ah, si tous les cols pouvaient être fermés !

Chantal (n°4922) et François Péroz (n°4911)

HIVERNALE AU COL SAN FRANCISCO

C'est l'histoire d'un col pas commode, le plus solitaire de toutes les traversées des Andes. Historique passage naturel au long cours entre les plus hauts volcans du continent réunis au milieu de rien. Désertique ascension que nous (Céline Morin et Gérard Teissier) explorons en juillet 2000 au cours d'une chasse hivernale éperdue aux cols andins du coin à plus de 4000.

Au début du 15^{ème} siècle, cette région argentine d'Atacama vivait sous entière domination Inca. En 1470, Tupac Yupanqui ordonna la conquête du Chili. Les guerriers de l'empire, partis du Cuzco, et enrôlant 50 000 soldats en chemin, traversèrent les Andes par le Col San Francisco. En 1535, une colonne espagnole dirigée par Diego de Almagro suivit le même chemin dans le même but. Les récits d'alors content les déboires de soldats ibères parvenus à Copiapo, côté chilien, avec de fortes gelures aux pieds et aux mains.

Au 19^{ème} siècle, l'ingénieur anglais Guillermo Wheelwright étudia la faisabilité d'une voie ferrée reliant la pampa argentine à Copiapo (initiative encore en réflexion quand se construisit le train transandin qui connecte Mendoza à Santiago du Chili, plus au sud).

Le San Francisco avait l'avantage de proposer des pentes très douces et d'épargner le recours à crémaillères ou tunnels. Son grand inconvénient était l'immense solitude à vaincre pour... ne passer que d'un vaste désert à l'autre. Cheminant à travers steppes et pré-cordillères argentines de Catamarca, les rails arrivèrent à Tinogasta en 1911, au pied des Andes, et en restèrent là, jusqu'à leur abandon pur et simple en 1975.

Entre-temps, le 30 décembre 1930, entrèrent dans Tinogasta trois voitures chiliennes, parties trois jours plus tôt de Copiapo (à 534 km de là), concrétisant la première traversée en véhicule à moteur du San Francisco.

Au début du 21^{ème} siècle, la mode est venue des cols avec le Chili. Chaque province andine d'Argentine investit massivement dans le sien. Survivront ceux qui le pourront. Catamarca a quasiment fini d'asphalter celui de San Francisco. Bémol de taille : le Chili n'en fait rien de son côté, et programme de le goudronner vers... 2005.

Début juillet 2000. La plus forte tempête de neige depuis vingt ans fige le Nord-Ouest argentin. Le San Francisco est fermé pendant une semaine. Plus au nord, accrochés aux flancs de l'Abra Blanca (Col Blanc, 4080 m) puis de l'Abra del Gallo (Col du Coq 4700 m), nous aussi subissons la furie du vent blanc (blizzard).

Fin juillet, mille bornes plus tard, nous entrons dans Tinogasta au moment où un Concorde s'écrase au pays. Depuis peu et la gare en ruines du hameau de Copacabana, nous longeons des rails à la dérive, témoins errants (aux traverses disparues...) d'un temps enfui. Caniculaire heure de la sieste en cette aimable bourgade-oasis assoupie au pied de la cordillère.

Départ le lendemain pour l'ascension de 255 kilomètres jusqu'au San Francisco, ponctuée d'un seul village, Fiambalá (au km 50), puis de deux points habités (douanes de Cortaderas et de Las Cuevas). Col marathon au profil atypique : pente moyenne de 0,52 % avec maxima (calculés sur la base de nos 70 relevés d'altitude) de 6 %.

Notre remontée du désert s'étire au milieu de pierriers infinis, franchit le gué boueux du Rio Troya, frôle les ruines pré-incas de Batungasta. Pause à Fiambalá. Derrière nous, de gigantesques dunes de sable qui atteignent 800 mètres de hauteur. Devant nous, un plan incliné empierré qui se redresse puis s'encanyonne. Bivouac dans l'abri inhabité d'Algarrobal.

Au deuxième jour, spectaculaires gorges rouges de Las Angosturas, jalonnées d'autres ruines, dévalées par un torrent boueux. Et de rares véhicules, au rythme de trois à sept par jour, comme d'habitude depuis des semaines.

A 3000 mètres s'ouvre l'ample vallée suspendue de Chaschuil. Il faudra maintenant cent dix bornes pour grignoter quatre cents mètres de dénivellée. Décontençant décor désertique, immuable sauf tempête. On nous a avertis : «Si le vent blanc se lève là-bas, si les rafales de graviers et de grésil vous assaillent en cette rase montagne, votre seul salut consiste à... vous enterrer.»

Ainsi, ignorante de la consigne, une vache congelée, statufiée en pleine course, gît-elle près de la cabane de bergers de Cazadero Grande où nous nous protégerons des -20° nocturnes sous les étoiles.

A partir de 3500 mètres d'altitude pousse le «pasto puna», pâturage d'herbes rêches et jaunies, d'ichus andins, où s'enfuient d'élégantes vigognes, vers l'Est et Las Peladas, chaîne sculpturale de volcans éteints parcourus d'éboulis multicolores.

La bise venue du Pacifique se faufile désormais entre les crêtes-frontières à l'ouest et chahute notre ascension de fourmis. Peu à peu pointent les plus hauts volcans d'Amérique du Sud : le Pissis (6882 m, n°3 des sommets du continent), l'Ojos del Salado (6930 m, n°2 derrière l'Aconcagua), le Nacimiento (6658 m, n°11), l'Incahuasi (6638 m, n°12) et le San Francisco (6016 m, n°47) flanqué de son cratère latéral mauve, bientôt si proche.

Au crépuscule à Las Cuevas, l'accueil des gendarmes vaut le déplacement. Le chef, tout puissant, infirmier et saoul en sus, nous assigne à résidence pour la nuit chez eux, dans une chambre à température ambiante (la fenêtre est brisée) où l'eau des gourdes gèlera autant que sous la tente depuis un mois.

Ce soir, notre interview hebdomadaire par téléphone-satellite avec des journalistes de Buenos Aires conte la grandeur de paysages bibliques, le bonheur d'aventuriers émerveillés. Avant le silence d'une nuit serene, sauf les hurlements des chiens pour éloigner des ânes sauvages ou un puma rôdeur.

Au quatrième jour, à 4020 mètres d'altitude, après 234 km de grimpée, commence... l'ascension finale de 21 km. Simple question d'élévation, mètre après mètre, sur les S directs (virages en pleine pente) de la chaussée qui vient de succéder aux Z poussifs (lacets serrés) du chemin d'antan.

Tout récemment, une voiture emballée a fait un tonneau en ces parages. Les deux passagers, «Fangios» prisonniers dans leur véhicule par une température de -18° à 18 heures, ne se sauvèrent que grâce au retour tardif de touristes argentins montés découvrir le col en auto, comme cela se fait depuis que la chaussée est asphaltée. L'une des deux victimes étant le maire de Fiambalá, une polémique est née sur le dangereux isolement de ces lieux...

Notre face à face solitaire (aucun véhicule ce matin) avec des rafales glaciales consume nos dernières énergies là où les ultimes ichus ont disparu. Jusqu'à des rampes rectilignes, entre rochers noirs et névés éblouissants, qui finissent par s'aplanir sous un ciel bleu intense en plein désert minéral.

Paso San Francisco. Altitude 4765 mètres. Température voisine de -25° (l'équivalent, en plein vent soufflant à environ 40 km/h, de la température sous abri mesurée à -5°). Midi idéal et lumineux au milieu de rien, rien sauf l'époustouflante solitude des cimes andines, rien qu'un instant de rêve dans la chronique d'un col pas comme les autres.

Gérard TEISSIER N°745
de CHATILLON (Hauts-de-Seine)

JE N'AI PAS DORMI CHEZ LA DAME DE HAUTE SAVOIE

En ce matin tardivement frileux de juillet 2000, la tête du Parmelan se refuse à chasser son bandeau vapoureux... Y aura-t-il enfin un été ? Quand pourra-t-on aller voir là-haut si les beignets de «Chez Constance» ont su garder leur douce saveur ?

Là-haut, le Plateau des Glières... Il faut se décider, c'est le jour... Eric, le savoyard de Groisy... Dany, la Commingeoise et moi... moi l'Agenais, près d'Astaffort... près de Francis Cabrel qui un jour de déprime créative, peut-être lassé d'un «métier où tu marches ou tu crèves» souhaita se retirer «dans ce chalet de bois». Je vais donc moi aussi aller voir la «Dame de Haute-Savoie».

C'est donc, sans pessimisme aucun, que la mise en route nous conduit près d'Evires, que le verdoyant Col des Fleuries fleure bon le foin enfin séché, que Thorens-Glières isolé de l'axe franco-suisse nous accueille au petit café, là où les géraniums semblent chez eux, là où chacun devise au rythme lent des sonorités locales... en face, tout là-haut la Montagne des Frêtes, la Montagne des Auges, souvenir qui ne peut s'effacer d'une époque où il a fallu savoir résister, d'une époque qui m'a vu naître... et je suis là, nous sommes là, heureux d'aborder en douceur une pente qui ne se décide pas. Usillon, Nant, encore aisance et conversations mais bientôt la réalité du moment nous prouve qu'un lieu espéré se mérite. Eric, de Groisy, a le temps de nous montrer du doigt la vallée de la Fillière, là, sur la droite, profonde... il paraît même que quelques abeilles travaillent pour lui en ces lieux... passion... passion... nous n'en saurons pas plus. Dany, comme souvent ne dit mot, bien qu'elle ait des choses à dire, ce sera pour plus tard, tout là-haut quand le souffle régulier reviendra.

La montée est belle, momentanément interrompue par les méfaits de la dernière tempête hivernale et puis, les virages succèdent aux virages, enfin une ouverture... la lumière est là, la montée est terminée. Sur la droite, comme une flèche d'espoir vers le ciel, un mémorial, un monument pour ne pas oublier, isolé, reculé, loin du passant parfois aveugle et trop désintéressé. Et puis, un chemin rude où nos roues tressautent et au fond «le chalet de bois» : nous y sommes bientôt. Constance n'est plus là, elle est partie depuis peu, nous ne la verrons plus mais Francis continuera à la chanter... sans doute. Sa famille a su perpétuer son savoir faire... il n'y a plus «les guirlandes qui pendent du toit», les tables sont en bois rude, la chaleur des gens de là-haut saura toujours nous accueillir, les beignets de pommes de terre suffiront à nos besoins avant de reprendre «le chemin de traverse», le chemin du retour.

La plongée vers la vallée, vers le plus bas, sera une simple formalité nécessaire et qui sait ! Peut-être qu'un jour «quand j'aurai tout donné, tout écrit, quand je n'aurai plus ma place, je prendrai mon vélo avec moi... et j'irai dormir chez la dame de Haute Savoie».

Michel SAVARIN N°2739
de CASTELMAUROU (Haute-Garonne)

QUATRE PATTES ET DEUX VTT

Sur le calendrier mural de ma cuisine, au dimanche 6 septembre 99, est inscrit en lettres capitales et en rouge : Rendez-vous Martial. Il s'agit de Martial Garcia, le «cent-coliste» perpignanais, cyclo randonneur et cyclo campeur, épris de grands espaces et dont la tête fourmille de mille projets. Il m'a convié en ce jour, sous bénéfice d'inventaire en fin de journée, à glaner trois nouveaux cols à plus de 2000m, situés sur les hauteurs pyrénéennes dominant la station catalane de Formiguères.

Cette balade VTT, riche en découverte de sites à l'incomparable beauté, blottis tels de précieux bijoux au creux de dépressions dominées par de fiers sommets, le fut également en rencontres inattendues.

Le top du départ est donné à 7h 30 et s'il pleut une partie de la journée sur la plaine roussillonnaise, là-bas tout en haut, ce sera encore l'été. Nous avons eu le nez creux ! Un beau soleil vendémiaire diffusera une atmosphère douce, propice à la randonnée de montagne et les nuages lointains feront pâle figuration, comme pour mieux souligner encore une fois notre chance insolente.

Dès le début de notre ascension asphaltée qui conduit en hiver les surfeurs et les skieurs jusqu'au parking d'altitude, d'où ils embarquent sur les télésièges, avec promesse de descentes vertigineuses et poudreuses, ponctuées parfois de cabrioles spectaculaires, voilà qu'un labrador rétrévrier, belle bête d'environ 70 kg, robe noire à poil épais et queue relativement courte, se joint à nous sans y être invité. Ce chien solidement bâti, planté sur de robustes pattes, ne nous quittera plus de la journée et collera à notre duo tout au long des 40 bornes du périple. Il nous démontrera en l'occurrence une résistance hors normes. Plus tard, la lecture de l'encyclopédie des chiens m'apprendra que, pour cette race, l'exercice et les promenades de longue durée sont de première nécessité. Il fut servi, le camarade !!!

Flanqués du cabot qui nous marque à la culotte, tel un défenseur surveillant le moindre fait et geste de l'attaquant adverse, nous progressons sur un large et carrossable chemin muletier, entre la Serra Mauri et la Solana de Vall Galba jusqu'après la Collada (1995m) , pour atteindre par un final plus difficile, la cote 2300. Le toutou s'incrute et du coup, notre duo s'est transformé en trio...

Au même titre que le cyclo qui accentue le rythme respiratoire en grim pant, le halètement du chien devient de plus en plus saccadé et extrêmement bruyant. De plus, le chien se singularise en tirant une langue qui pend de sa gueule comme un jour sans fin.

Nous atteignons une barrière interdisant aux véhicules à moteur de s'aventurer plus loin, et sur laquelle est accroché un panneau précisant « Veuillez tenir les chiens en laisse à cause des troupeaux ». La chaîne qui orne le cou de notre compagnon ne porte pas de médaillon d'identité, et comme je suppose qu'il ne sait pas lire, faisant fi de l'interdiction, il continue au-delà de la limite permise.

Encore un souci de plus ! Et comment faire croire à un berger que ce chien, si proche de nous, ne nous appartient pas ? Comme je précède Martial, le clebs calque son allure sur la mienne tout en s'abstenant de dépasser ma roue avant. Il progresse, posté sur mon flanc droit ou gauche au gré de mes trajectoires choisies pour rechercher le meilleur rendement et éviter le caillou piègeur. Sa promiscuité permanente, embarrassante et oppressante finit par m'excéder à la longue et je suis obligé de pousser à son intention des « hue ! dia ! ouste ! » pour tenter de l'éloigner, mais en pure perte.

Lorsque la raideur accentuée de la pente occupe toute ma pensée, j'intériorise mes sensations avec pour seule ambition de m'arracher au plus vite vers le sommet tout en négociant au mieux les passages les plus difficiles. J'ai besoin de calme et je me réfugie mentalement dans une bulle de solitude. Hélas, aujourd'hui, je ne trouve pas la quiétude tant espérée, car le halètement du labrador s'accroît et m'agresse sans répit, comme pour affirmer la dureté de ma tâche et accentuer ma propre difficulté à progresser.

Qu'il aille donc au diable, ce Lucifer à quatre pattes aussi noir que démon !!!

Martial, depuis l'arrière nous observe et s'amuse de notre manège. Il refuse obstinément de se porter en tête pour ne pas subir à son tour les affres de ce concubinage canin improvisé.

Ouf ! Le sommet est atteint et j'oublie le labrador tant la vision qui s'offre à nous est féerique ; au fond d'un immense vallon en forme d'auge tapissée de vert, se lovent au centre d'une forêt de pins à crochets, les deux estanys (lacs d'origine glacière) d'El Mig et de Glao, aux eaux tranquilles aux reflets turquoise et émeraude. L'austère et sauvage barrière rocheuse qui les entoure, agrémentée des majestueux Puig de Peric (2810 m), Puig de la Portella Grande (2765 m), Puig de Morter de l'Homme Mort (2668 m) et le Pic du Mortier (2605 m), se mire dans ces immenses miroirs lumineux.

Nous rejoignons par une descente pierreuse et vertigineuse les bords des lacs où est implanté le refuge de Camporels cerné de multiples tentes multicolores, simples abris nocturnes des pêcheurs de truites. Ici, c'est le rêve ! Nous avons l'impression de pénétrer dans un coin réservé, comme si l'on nous proposait de nous installer dans un espace non fumeur.

Un groupe important de marcheurs fait la queue pour remplir ses bidons à un tuyau captant en amont l'eau d'un ruisseau. Notre pressé labrador, s'insinue entre leurs jambes et se désaltère goulûment à ce biberon sans attendre son tour. Nous nous sentons obligés de nous excuser pour son sans-gêne et son manque d'éducation. «Ce malappris qui nous suit depuis Formiguères et n'est pas tenu en laisse, ne nous appartient pas», déclarons-nous ! Cependant, notre histoire est toutefois appréciée par les marcheurs dont bon nombre trouvent notre accompagnateur sympathique et beau.

Intérieurement, nous nous sentons fiers d'avoir été choisis par lui...!

Nous pédalons maintenant dans les herbages, enjambons des filets d'eau, poussons dans les passages pierreux et épinglons sans difficultés les cols de la Muntaneyta (2312 m) et Forat de la Caixa (2335 m), d'où le GR du tour du Capcir se calque sur le torrent d'El Galba, pour rejoindre le hameau d'Espollesa. Là, nous repartons en sens inverse, direction plein ouest, suivant la trace superbement façonnée par des marcheurs. Dominés par l'imposant Puig de Peric et son cadet le Petit Peric, nous contournons un troisième lac d'altitude confidentiel. Le labrador est en liesse ; il gambade, il se jette avec frénésie et sans retenue dans les trous d'eau, il s'ébroue, il lape à satiété un liquide abondant et clair, pour reprendre aussitôt sa place à côté de Martial, lequel assure avec maestria la conduite du trio.

Nous quittons une partie arborée pour traverser une vaste zone d'herbage exposée aux morsures des vents de l'hiver, sillonnée par une sente étroite et plus ou moins profonde, rendant aléatoire notre pilotage. En hiver, ça doit peler vachement par ici !!!

Notre progression rapide en file indienne (hormis l'animal) nous rapproche vite du refuge de la Balmeta, où nous rencontrons les premiers bovidés, paissant avec quiétude une herbe bien grasse. A leur vue, le chien se détourne du droit chemin et se met à les courser avec hargne, bien décidé à leur faire subir un sort. Il aura droit à quelque circonstance atténuante, car, depuis ce matin, il jeûne ; aussi, peut-être rêve-t-il d'une gîte bien saignante. Nous le rappelons vertement, hurlons à son encontre ; autant pour tranquilliser ces braves vaches que par crainte de remontrances du berger ulcéré et qui doit observer la scène.

Nous sommes en infraction, car promener en ces lieux protégés, un chien en totale liberté, est illicite. Nous plaidons non coupables Monsieur le Juge ! Oui, les apparences sont contre nous, mais en vérité, c'est le labrador qui nous a adoptés et élus arbitrairement comme ses maîtres et non le contraire. Le verdict implacable de la Cour nous condamnera pour l'exemple à pratiquer le VTT à perpétuité, tenus en laisse par un labrador.

Heureusement, le brave toutou ne voulait simplement que jouer avec ces dames, et pour nous éviter des poursuites judiciaires il rejoint dare-dare notre duo enfin rassuré. Nous louvoyons un bon quart d'heure pour localiser le col de Balmette (2118 m) dans un environnement où l'eau dispute l'espace à la terre. Un

torrent, très actif, continue inexorablement sa route pour aller alimenter le réputé lac des Bouillouses. Sur notre gauche, vers le pierrier de la Balmetta, un troupeau de chevaux paisibles et puissants s'est regroupé à l'écart d'une plate-forme géographique où se croisent de nombreuses traces ; empreintes laissées par de nombreux randonneurs.

Assis sur un rocher affleurant le sol, nous attaquons notre frugal déjeuner. Le chien lui, s'installe sur... mes pieds et avec la fixité de son regard noir et brillant et de façon déterminée, me fait comprendre que je dois partager ma tranche de jambon de pays et mon morceau de gruyère avec lui. Au final, nos portions finiront par s'avérer plutôt congrues !

Le refuge de la Balmeta marque le point de retour vers Formiguères. Le chemin est plutôt large et plat ; ça roule bon train, mais petit à petit, le passage se rétrécit et s'estompe en buttant sur le haut d'un verrou rocheux que domine un énorme chaos. Les vélos hissés sur l'épaule, le pas hésitant tout en privilégiant la recherche de l'équilibre pour passer d'un rocher à un autre, nous amorçons la descente au ralenti. Cet exercice qui convient mieux au puissant Martial, s'avère malaisé et périlleux, et est encore rendu plus difficile avec cette forte chaleur emmagasinée sur ce flanc sud de la combe. Par contre, notre chien est très à l'aise sur ce terrain plus favorable à sa morphologie. Il se faufile entre les pierres, il bondit avec grâce de caillou en caillou, et il nous attend en pensant peut-être : «alors, les sacs à puces, vous avancez oui !!!»

Après plusieurs minutes d'efforts et de tensions, nous accédons au pied de l'éboulis où se terre l'estany de la Balmeta , bijou liquide serti dans la pierre, à l'abri du Roc de Peborn. Ce lac virginal d'une eau bleue, ourlé de roseaux et de sapins symbolise la pureté terrestre. Ça sent le Paradis, une flagrante douceur envahit l'espace, l'ombre des arbres décline à la surface de l'eau immobile une palette de couleurs qui part du vert clair pour se terminer en prune le plus foncé. Le temps est suspendu, comme si les cerises se cueillaient en hiver ! Seul, notre chien en pataugeant, ride la surface. Nous retenons notre souffle et glissons silencieux, telles des ombres, pour ne pas rompre cet enchantement paradisiaque.

La descente se précise, s'accroît et sur les hauteurs des Angles le goudron succède à la caillasse. Nous modérons notre allure pour ne pas semer notre ami qui commence à donner de la bande et halète de plus en plus vite. Cependant, la pente est trop belle et dans une ligne droite, nous décidons de nous «lâcher» . Notre toutou s'accroche, il tente d'accélérer, mais, rapidement il est largué et nous perd de vue. Nous l'attendons un peu plus bas, près d'une fontaine à l'eau très fraîche recueillie dans une grande vasque et dans laquelle, tel un hydravion, il amerrit, les pattes en feu. Il ne pète plus le feu et sa course devient de plus en plus lourde. Nous lui accorderons un quart d'heure de récupération à la prochaine terrasse de bistrot, le temps de nous jeter un demi derrière la cravate.

Nous voici dans la dernière ligne droite vers Formiguères, longue de 4 à 5 km et en légère pente. Nos VTT s'emballent, mais, notre suiveur ne... suit plus et se trouve irrémédiablement distancé. Il est bel et bien cuit ! Je ne peux me résigner à l'abandonner si près du but ; je m'arrête et fais demi-tour. Enfin, sa masse noire se dessine au loin, sa langue pendouille telle une guimauve rose, son arrière train est complètement désaxé et il maîtrise difficilement sa motricité ; bref, il part en couille !

Je lui offre mon bidon, je le caresse, et je l'encourage... lorsqu'un rutilant 4x4 aux chromes éblouissants, stoppe à notre hauteur. Le conducteur et son passager, personnes bien avancées en âge, me remercient de prendre soin de mon chien et me proposent de me prêter un récipient pour qu'il puisse mieux se désaltérer. Ils me font part de leur amour pour les animaux et en particulier les chiens et m'indiquent que le leur est resté sagement dans le jardin, à Formiguères.

Je relate alors, ma rencontre et ma randonnée avec mon compagnon, son extraordinaire résistance jusqu'à épuisement et formule une requête auprès du vieux monsieur : «pourriez-vous le ramener jusqu'à Formiguères ?»

Surpris et dans un premier temps, circonspect (pensant sans doute à sa voiture neuve), il accepte, emporté par son bon cœur. Le chien qui a tout compris, s'apprête déjà à monter dans l'arche de ce Noé des temps modernes, et le voilà vite coincé entre le dos de la banquette arrière et le hayon.

Je n'ai pas osé demander au monsieur de lui céder le volant !!!

Et je repars à fond la caisse et croise Martial qui ne me voyant pas arriver, avait fait demi-tour. Le 4x4 nous rattrape et le chien, en nous apercevant, se met à aboyer furieusement comme pour nous faire la fête. Il saute et s'installe sur le siège arrière tout en bavant sur la pauvre grand-mère qui finit par l'excuser, car elle comprend tout son bonheur d'apercevoir ses «maîtres».

Arrivés au terme de la randonnée, nous invitons nos sympathiques convoyeurs à partager un rafraîchissement pour les remercier. La grand-mère sort alors d'une poche en plastique des peaux de canards rôties qu'elle offre à notre toutou ; elles étaient, en fait, destinées à leur chien.

Le labrador nous suit jusqu'à mon véhicule et tente de monter pour rester en notre compagnie. Hélas, il faut nous séparer ! Le cœur plus que gros et chagrinés, nous apercevons une boule noire s'amenuiser de plus en plus dans le rétroviseur, puis, disparaître...

Cette rencontre inoubliable restera gravée à jamais dans nos souvenirs de randonneurs et témoignera de la simplicité, de la sincérité des rapports qui permettent d'établir en toute circonstance des contacts plus qu'affectueux.

Le labrador rétrievier est un chien très prisé comme guide de non voyant, et sur ce sujet, il avait peut-être perçu que nous avions un point commun.

De plus, je reste intimement persuadé qu'il savait également parler !

Jean Pierre RATABOUIL N°2521
de CASTELNAU le LEZ (Hérault)

GRAVILLONS !

En été, c'est une pancarte qui fait un tabac sur le bord des routes hexagonales. La France est en effet l'un des derniers pays d'Europe Occidentale à répandre des graviers roulants sur ses routes, non seulement pour boucher un trou sur une surface limitée : les fameuses «rustines», mais aussi pour renouveler le revêtement d'usure sur toute la largeur de la chaussée.

La plupart des autres pays ont depuis longtemps adopté la mise en place d'une couche d'enrobé, bien lisse, sécurisant, silencieux et confortable, pour remédier aux dégradations des chaussées. En France, non ! Vous n'aurez souvent droit qu'à une horrible graviasse, dangereuse, accidentogène comme on dit maintenant, inégale et inconfortable, au calibrage plus ou moins important en fonction de l'humeur de la D.D.E. du coin, pour prolonger l'existence du revêtement précédent. A la première canicule, le goudron repassera par-dessus et tout sera à refaire, mais ce n'est pas grave !

Si vous exprimez votre surprise ou votre désappointement auprès des technocrates du bitume ou des responsables départementaux de la voirie, ceux-ci vous répondront que les budgets des routes sont votés en dernier lieu lors des sessions budgétaires du Conseil Général, et qu'ils doivent bien faire avec ce qu'on leur donne. Les budgets sociaux, version française du tonneau des Danaïdes, qui comme chacun le sait était sans fond, absorbent voracement la plus grande partie des impôts locaux, et ne laissent que la portion congrue pour l'entretien des routes du département.

Alors, que cyclistes et automobilistes doivent se contenter d'un revêtement qui fait regretter de ne pas habiter n'importe où ailleurs en Europe, passe encore. Mais qu'en plus, ces gravillons soient roulants, cela dépasse les bornes ! Toujours pour des raisons d'économie de bouts de chandelles, les entreprises de travaux publics se contentent de répandre une épaisse couche de gravier sur une couche de goudron, et le tour est joué. Pas besoin de compactage ou de balayage de l'excédent, c'est l'automobiliste qui fera le boulot avec sa voiture, et tant pis pour lui s'il dérape sur la caillasse, il n'avait qu'à faire attention. Et tant pis pour les cyclistes qui s'aventureraient dans ce no man's land pédalant, bravant les pancartes annonciatrices de ce désagrément, ils n'ont qu'à passer ailleurs, quitte à se rallonger d'une dizaine de kilomètres. Inutile d'aller réclamer ou quémander à la D.D.E. locale si vous avez pris une gamelle, plié votre vélo ou raclé les graviers avec votre épiderme, ils n'en ont rien à cirer ! Fallait faire attention et ne pas se trouver au mauvais endroit au mauvais moment. Et si vous insistez, vous comprendrez rapidement la vanité des efforts du citoyen contribuable, mais néanmoins électeur, réclamant des comptes à l'administration toute puissante.

Si l'Équipement arrose certaines routes empruntées par les coureurs du Tour de France pour éviter qu'ils n'aient trop chaud, le pédaleur de base, lui, doit se contenter d'évoluer sur ce qu'on veut bien lui donner. Et même si les descentes de col de votre cyclomontagnarde favorite ont été abondamment gravillonnées la semaine précédant la randonnée, ne protestez pas, le Ministère de l'Équipement a ses raisons que la Raison ignore, et de toutes façons, il fait ce qu'il veut.

En résumé, pédalez, payez vos impôts, évitez les secteurs gravillonnés, et taisez-vous !

Jean-Louis ROUGIER N°2236
d'ANGERS (Maine-et-Loire)

12 SEPTEMBRE :

Il est six heures du matin, Bourg d'Oisans, point de départ idéal, selon ma philosophie, pour tenter l'ascension du Col de Jandri. Cela me permettra d'effleurer le glacier du Mont de Lans. Cela constituera aussi un record d'altitude.

J'ai choisi la mi-septembre, pour cette tentative, afin d'éviter l'affluence des randonneurs pédestres. Cela m'est toujours désagréable de piétiner leurs plates-bandes à vélo.

Circulation nulle jusqu'à la Rampe des Commères à cause de travaux dans le secteur. La route de nuit est sympa dans ces conditions. Au lieu dit «la Rivoire», je bifurque à droite sur une voie très étroite mais parfaitement revêtue. Quand le jour se lève, je passe le 10000^{ème} kilomètre de la saison. Après le hameau des Fourches, la D 220 franchit une falaise, c'est vertigineux, très étroit, mais plat. On trouve comme cela plusieurs routes aériennes dans la combe de Bourg d'Oisans. Des feux tricolores régulent la circulation dans le passage. En saison, cet itinéraire doit être infernal. C'est un raccourci intéressant pour rejoindre les Deux-Alpes.

A Bons, je retrouve la grande route vers les Alpes Plurielles. Virage 4, 3, 2, 1. Me voilà à la station. Sur la gauche, je découvre la suite de l'itinéraire. Cela semble monter pas mal ! Je m'y attendais un peu. Ce qui me surprend, c'est la fréquentation automobile : de nombreux 4x4 empruntent la piste en soulevant un énorme nuage de poussière (il n'a pas plu depuis longtemps). Je ne savais pas que mon fan-club était aussi dynamique. Je suis inquiet cependant : je crains les débordements possibles des «tifosi» en délire.

Un coup d'oeil sur la «Top 25» me permet de dénicher un raccourci. Mais la route s'arrête bêtement au beau milieu des locaux du Club Med. Par un tunnel et quelques marches d'escalier, je viens à bout du problème. Ce sera le seul portage de la journée.

La fin de la partie goudronnée est très pentue. Je suis à 1800 mètres d'altitude. C'est du chemin, maintenant. La piste est confortable sous les roues : une épaisse couche de poudre de terre amortit les chocs ; un centimètre de poussière, peut-être. Mon passage, pourtant à vitesse réduite, soulève un petit nuage ! Rien de comparable cependant avec les voitures. Certains pilotes sont sympas et ralentissent quand ils me dépassent. D'autres par contre !!!

Je débouche au premier seuil : la Sea. Des câbles de remontées mécaniques partent dans toutes les directions. En face dans le Sud-Est, une combe en contre-jour. Des nuages de poussière, illuminés de la lumière matinale, me renseignent sur la suite du parcours. Je trouverais ce paysage presque beau si je ne devais y passer dans quelques instants. Je pressens le mauvais coup, le traquenard. «Kyber Pass». Voilà ce qui me vient à l'esprit. Et les brigands ne sont pas enturbannés. Ici ils ont un volant dans les doigts.

Quand je le peux, je m'éloigne au vent de la piste pour éviter d'avaloir la poussière soulevée par les véhicules. Sur une largeur de 10 mètres de part et d'autre du chemin, tout est blanc. Premier lac. Dans un souci de rentabilité, la piste coupe un lacet. Dans le souci de ménager mes forces, je suis l'ancien tracé. Je progresse maintenant dans la combe poussiéreuse. C'est un immense chantier d'altitude. Des bulldozers, des pelles mécaniques modèlent la montagne pour le confort des skieurs.

De nouveau, la piste coupe les épingles. Mais là je n'ai pas le choix : je dois suivre la voie directe. C'est trop pentu. Je cale ! En dessus de moi, les bulldozers provoquent des avalanches de pierres. Dantesque ! Je ne m'attendais pas à ça ! Un chemin provisoire, en terre, m'éloigne un peu du chantier. Cela semble bien instable, ces tas de terre posés sur la roche. Un bon orage et tout dégringole.

Par un tunnel, j'accède à la plate-forme technique du chantier : des engins de terrassement, des silos à béton, des algecos, un parking 4x4. Au milieu de tout cela subsiste le «Chalet Hôtel des skieurs» couvert de poussière.

Un peu plus loin une petite citerne, dérisoire, attend un tracteur pour aller arroser la piste. Je cherche ma voie dans ce paysage démentiel et inattendu.

Je suis à 2700 mètres d'altitude. Tout est ocre ; roche et poussière, cycliste et vélo. Quand un 4x4 me dépasse je dois m'arrêter et retenir ma respiration. Pendant quelques instants, c'est l'éruption volcanique. Un nuage épais masque tout.

Je dépasse un engin lunaire à chenilles. La piste est terriblement pentue. Le 26x28 me semble un braquet énorme. Bref, j'en chie ! Après une petite descente, j'arrive au lac de Serre Palas. Je suis enfin au dessus du chantier. Finie la poussière. Il est dix heures. Je dois être à 2900 mètres. Je décrète une pause casse-croûte. Le ciel est d'un bleu intense, sans nuage. Il n'y a pas de vent. Quelque chose, dans l'air, me dit que cela ne va pas durer. Profitons-en.

Dans le Sud, les sommets de l'Oisans, émergent du plateau sur lequel j'ai abouti. J'ai la flemme de chercher leur nom sur la carte. Leur présence anonyme me suffit.

Je me régale de deux pamplemousses. Un peu lourd comme aliment du cycliste, mais c'est très juteux. Bizarrement, il n'y a pas de torrent dans ce coin de montagne. L'eau du lac a un aspect peu engageant. Mes bidons sont bientôt vides. Alors, chouette idée, les pamplemousses.

Dans le Nord-Est, pylônes et câbles du Jandri Express conduisent mon regard et mon esprit vers le but.

Je repars doucement, très doucement. La pente est irrégulière. Elle varie de très pentue à hyper raide (souvent plus de 20 %). Je mets fréquemment pied à terre. «Y'a pas», le Jandri sera quelque chose de grand ! Un problème topographique se pose : au-dessus de moi, il y a deux échancrures dans la montagne. Je n'arrive pas à savoir avec la carte, laquelle est le col du Jandri. J'opte pour le point le plus haut. Ce choix me permettra en outre d'arriver sur la rive du glacier du Mont de Lans.

Dans les dernières longueurs, je dois emprunter une piste de ski fraîchement terrassée. Le sol y est encore meuble. Les roues s'enfoncent. Je termine l'ascension au pas lent du randonneur pédestre. Le col ! Le Mont Blanc ferme le panorama au Nord. Juste devant, tout en bas, le plateau d'Emparis paraît tout petit. Les alpages ont déjà la couleur de l'automne. Au Nord-Ouest, les Grandes Rousses, le Col de Sarennes, l'Alpe d'Huez, Belledonne. Fabuleux ! Vers l'Ouest : le Vercors, le Veymont, le Mont Aiguille puis l'Obiou.

J'abandonne mon vélo pour aller jusqu'au glacier. Je savoure l'instant. Puis en roulant, je monte jusqu'à une station de remontées mécaniques. De là, je surplombe «l'autre col». Je décide d'y aller, à tout hasard. La descente directe, par une piste de ski, me paraît un peu raide. Je fais le tour d'un petit sommet pour rejoindre l'itinéraire un peu plus bas. Je roule sur un immense champ de roches délitées. L'ambiance est à l'ocre et au bleu.

Me voilà au «col». Je m'installe à l'abri du vent, dans les cailloux et je tire le casse croûte de la sacoche. Il est onze heures et demie et j'ai du temps devant moi. Silence, chaleur, vide.

Je me réveille à 12h30 . C'est un peu tôt pour parler d'une sieste, mais quel «pied». J'entame la descente, les muscles raides et l'esprit embrumé. Prudemment, je négocie quelques passages délicats, à pied. Après le lac de Serre Palas, la couche de poussière rend la piste très confortable et amusante à descendre.

J'avais mis au programme du jour le Col d'Entre les Têtes mais la fatigue et surtout l'obligation de devoir traverser encore un chantier apocalyptique, me font renoncer aux deux cents mètres de dénivellation. Je me contenterais du facile mais peu agréable Col des Gourses.

Je plonge, à fond les manettes, sur la station des Deux Alpes. Un col s'y cache. Sans doute l'ai-je franchi au moment où la route s'est mise à redescendre. Difficile à deviner dans cet urbanisme effréné.

J'avais envisagé de descendre sur Venosc et rejoindre Bourg d'Oisans par la vallée du Vénéon. Mais l'itinéraire est interdit aux VTT. Je renonce à cette descente infernale, plus à cause du ciel qui se couvre que par respect du règlement. Mais de l'extérieur l'honneur est sauf. Retour à Bourg d'Oisans par la grande route.

André PEYRON N°317 de CHABEUIL (Drôme)

COL SURPRISE ET CULTUREL

Notre cyclo habite Mulhouse. Chaque jour, son horizon est barré à l'Ouest par les Vosges et à l'Est par la Forêt Noire allemande, région du Bade Wurtemberg.

Aujourd'hui, un ciel bleu lance une invitation à la sortie hebdomadaire. Notre cyclo décide d'aller faire une incursion en pays badois, avec si possible quelques montées.

Après une traversée rapide de la plaine du Rhin et le franchissement du pont de Chalampé, point frontière, notre cyclo prend la direction de Kandern par une piste cyclable valant largement une départementale française.

A Kandern, il veut rejoindre Steinen. Sur la carte Michelin, notre pédaleur repère qu'il va falloir franchir une crête. Et en effet, la route monte, monte, en lacets, dans un bois. Après cinq kilomètres de montée, le sommet est bien là, au croisement de deux routes. Notre cyclo pose pied à terre et s'enfonce légèrement dans le sous-bois pour satisfaire une petite envie. Il remarque alors une petite stèle sur laquelle est gravée une épitaphe. Un mot lui saute aux yeux : «Pass» qui en allemand veut dire col. Il s'avère que cette stèle explique les faits suivants : durant la révolution de 1848/1849, des révolutionnaires de différentes régions du pays de Bade veulent renverser le commandement de Karlsruhe. Au pont de Hundstall, cinq colonnes de révolutionnaires dirigées par Friedrich Hecker sont stoppées. Ne répondant pas à l'ultimatum du Général Von Gagerns, ils décident de se rendre à Kandern par le «SCHEIDECK PASS». En ce lieu, suite à un échange de tirs, deux soldats et onze révolutionnaires tombent.

Notre cyclo, soudain, a un sourire béat. Il est au sommet d'un col... inattendu, mais ayant une existence prouvée par un écrit, tel que demandé dans le règlement de la Confrérie des «Cent Cols».

Alors pour notre cyclo, le ciel devient encore plus bleu et le soleil encore plus chaud.

Bernard VIEILLARD N°1355
de MULHOUSE (Haut-Rhin)

PÉDALER POUR LES AUTRES

En février 1999, Yves, mon ami cycliste, dévoreur de kilomètres, chasseur de cols, totalement dépendant du vélo au point que s'il reste plus de trois jours sans rouler, il devient soit déprimé, soit irritable, me propose de rejoindre cette année deux confréries: «les cinglés du Colombier» et «les fêlés du Ventoux».

Quelques mois plus tard, c'est chose faite et nous voilà intronisés.

Deux expériences merveilleuses où l'amitié prend toute sa valeur dans l'effort et où, inévitablement, lorsque l'on habite une région montagnaise et merveilleuse comme la nôtre, la vallée de l'Ubaye, fermée par sept cols, l'idée d'une confrérie chez nous, germe...

Et si nos performances sportives pouvaient devenir utiles ?

Pourquoi ne pas pédaler pour ceux qui ne peuvent le faire, car la vie les a affublés d'un handicap ? Pourquoi nos efforts physiques ne serviraient-ils pas une noble cause ? En plus, la fille de Gil souffre de la mucoviscidose ! Voilà, c'est trouvé, cette confrérie apportera, au travers d'une épreuve sportive demandant endurance et ténacité, un soutien moral aux enfants atteints de la mucoviscidose, et grâce aux frais d'inscriptions, une participation financière à la lutte contre cette maladie.

Encore fallait-il, pour pouvoir l'ouvrir, qu'il y ait des cyclistes pour accomplir le parcours.

«Yves ! Cette tentative on se la fait le 16 juin, parce que c'est un des jours les plus longs et qu'en plus c'est la pleine lune. On pourra partir tôt pour en faire un maximum à la fraîche».

Et voilà comment nous roulons à 2h du matin, en direction du Col de Pontis où Bernard, doublement assermenté par ses fonctions, valide notre passage 1h30 après. Ensuite la montée du col Saint-Jean nous permettra d'apprécier les reflets de la lune sur le lac de Serre Ponçon...

Dans nos préparatifs nous avons convenu que chacun articulerait sa nutrition en fonction de ses habitudes et de ses besoins.

Nous arrivons au village des Thuiles où Hélène, l'épouse de Didier, nous rejoint. Nous quittons nos vestes à l'amorce du premier gros morceau : le col d'Allos.

Nous avons prévu de rouler groupés durant les 90 premiers kilomètres, puis après, chacun son rythme. Il n'est pas possible de faire autrement dans une telle aventure. Je démarre donc car je me suis fixé quinze heures de selle, plus longtemps, je ne sais pas si je tiendrai le coup... Un circaète Jean le blanc croise au dessus de ma tête, dans les premiers rayons du soleil. Les oiseaux chantent, moi encore un peu, mais peut être plus pour longtemps. Le souffle se fait court. Mais voilà le col. Je tends ma carte de route en échange d'une boisson chaude, et je replonge dans la descente.

J'arrive à Uvernet où m'attendent Michèle, mon épouse et Cécile ma fille. Nous aurons à présent deux voitures suiveuses, comme programmé. Il est en effet prévu qu'aucun de nous ne se trouve plus de vingt minutes seul pour palier tout incident et pour disposer de ravitaillement. J'en prends un peu dans mes poches et un petit bisou me reconforte avant la prochaine côte.

Les magnifiques gorges du Bachelard sont la porte des quelques trente kilomètres de la montée de la Cayolle où un troupeau de moutons montant à l'alpage bloque quelques instants mon ascension. Le faux plat de Bayasse me permet de souffler avant d'attaquer les huit derniers kilomètres, les plus durs. Déjà sept heures de route et je commence à avoir sérieusement mal aux fesses. Les marmottes qui me regardent passer égayent un peu ma solitude de leurs sifflets stridents (je suis seul depuis le pied du col).

L'arrivée se profile avec le passage devant le refuge. Il y a un peu de monde qui s'extasie devant la beauté sauvage de ce point de passage entre les Alpes de Haute Provence et les Alpes Maritimes. A 9h45 Dominique, autre pointeur assermenté m'attend. C'est un collègue de travail, il a pris un peu de son temps pour venir certifier notre passage. «Merci Dominique. A plus tard. - Tu repars déjà ?- Oui, il en reste quatre et le temps passe».

Je replonge et après avoir croisé Didier puis Robert et Yves plus bas, je retrouve Michèle à Bayasse. J'avale quelques barres en descendant sur Barcelonnette et finis le reste de ma gourde en roulant vers Jausiers. Pourvu qu'une voiture suiveuse arrive rapidement !

Sur le panneau à la sortie du village : col de la Bonnette, 24 km. Le plus gros morceau, mais la confrérie sera ouverte au sommet, si j'y arrive.

Je passe le hameau de Lans où je rencontre Sonia, la fille d'Yves, qui sera suiveuse entre 12 et 14 h pendant que ma famille va se restaurer. Je fais le plein d'eau. La chaleur augmente, il est plus de midi et au-dessus de l'auberge «Halte 2000», j'ai un coup de fringale. Es-ce le panneau ? Non, je suis resté un peu en deçà de mes prévisions alimentaires car les 20 mm prévues seul se sont transformées en plus d'une heure trente. Je sais que cela va être dur, mais il faut que je m'arrête. Il me reste un oeuf que j'avale péniblement, l'estomac s'est noué. Enfin Hélène arrive, elle me donne une orange qui passe beaucoup mieux.

Je repars à l'assaut de la plus haute route d'Europe. Au loin apparaît la cime de la Bonette et le long faux plat qui la précède regonfle toujours le moral.

11h 36 de route depuis le départ. La confrérie est ouverte, je domine la Tinée, je savoure les larmes aux yeux après avoir arraché les derniers 500m à 16 %.

N'oublions pas pourquoi nous sommes ici : la lutte contre la mucoviscidose.

Du plus haut de cette montagne je me sens une âme de guerrier. Luttons pour ces enfants malades !

Arrête de rêver, me dit ma conscience ! Je replonge vers l'Ubaye.

A la fontaine de la Chalanette, j'en profite pour récupérer mon ravitaillement que Michèle a confié à Sonia. Je bois, mais je sais qu'il est trop tard pour manger, je suis resté trop longtemps sans le faire. J'essaie en terminant la descente, mais j'ai beau mastiquer et remastiquer encore ; ça ne passe pas. Il faut que je noie chaque bouchée pour la rendre liquide...

Les Gleisolles, j'attaque l'avant dernier col. Il fait beau et le moral est bon, mais je suis toujours seul. L'image de la petite fille m'aide, mais j'aimerais avoir mon épouse auprès de moi. Le passage dans le tunnel de la Reissolle est toujours problématique. On n'y voit rien et on est à la merci d'un trou. Mais Saint Paul est au bout et les premières pentes sérieuses de Vars se profilent. La rampe du Mélézet me rappelle à la triste réalité précédente : défaut dans l'alimentation.

Je m'arrête, l'eau a mauvais goût. Il n'y a plus de poudre dedans. Enfin, après deux heures de solitude, Hélène arrive. Je lui demande à manger, mais seule une tomate, aliment assez liquide, arrive à passer. Elle m'aide à enclencher mes pédales automatiques en pleine montée et c'est avec le vent de face que j'en termine avec ce sixième col.

Il faut maintenant redescendre pour la phase finale. Il y en a qui croient toujours que la descente est une partie de plaisir. Pas sur ce revêtement. Crispé sur le guidon pour qu'il ne glisse pas avec la multitude de bosses et de trous qui secouent la machine. A nouveau le tunnel, mais en sens inverse. Le revêtement est meilleur, je laisse filer pour me reposer. Douce somnolence... Coup de guidon brutal pour éviter la rambarde du pont. Je me suis assoupi. La fatigue ? La faim ? J'aurais pu sauter par dessus. Le réveil aurait été brutal et glacial. Il vaut mieux faire un petit arrêt avant d'attaquer le dernier col. Je m'allonge les pieds en l'air au bord de la route. Quelques minutes après, Bernard, Michèle et Cécile arrivent. A entendre leurs commentaires, je ne dois pas avoir bonne mine. Quel coup de pompe !

Quelques bonnes rasades de liquide nutritif, aliment pour les malades, me requinque. J'ai retrouvé mes esprits et mon dictaphone. «Que pensez-vous du fondu ? La réponse sort instantanément de la bouche de mon épouse, à la fois sèche et très inquiète : «je pense qu'il est complètement malade!». « T'es complètement givré» dit Bernard. «Il te manque une case» renchérit Michel. Bien évidemment ils venaient juste de me demander d'arrêter et j'avais dit non. A-t-on le droit de s'arrêter sur un coup de fatigue ? Est ce que les enfants qui toussent, crachent parce qu'ils ont les poumons encombrés, arrêtent de respirer pour autant ? Ne suis-je pas là pour les aider dans leur lutte quotidienne? Il est hors de question d'abandonner. J'irai jusqu'au bout. Je redémarre sur le 32x21 pour la montée de Larche, je monte à ma main encadré par quatre voitures, j'aurais préféré qu'il y en ait qu'une.

Didier me rejoint dans la traversée du village de Larche et nous finissons les derniers kilomètres ensemble. La frontière Italienne est en vue et c'est main dans la main que nous la passerons en laissant éclater notre joie : et de sept !

La descente dans la vallée sera une formalité et l'arrivée se fera dans le jardin à grand coup de klaxon après une escapade de 17h30 et 320 kilomètres.

Nous espérons maintenant que tous les «cencolistes» qui liront cet article viendront rejoindre les Fondus de l'Ubaye afin d'aider à lutter contre cette terrible maladie. Nous pensons que quatre cols en vingt quatre heures sont à la portée d'un maximum d'entre vous. N'hésitez pas à vous faire un peu mal, vous ne souffrirez jamais autant que ces enfants. Et même si vous avez peur de ne pas réussir, votre don servira à financer la recherche.

Alors, je parie que tous les «Cencolistes» seront un jour «fondus de l'Ubaye» ?

Claude VERAN N°5201
de BARCELONNETTE (Alpes de Haute Provence)

MONTAGNES

Sur de superbes route ou d'infimes sentiers,
Gravissant sans relâche ces cols tant aimés,
Le nez parfois au vent, parfois dans le guidon,
N'as-tu pas contemplé au gré des ascensions,
Cyrano pédaleur vaillant et minuscule,
Tous ces pics, tous ces rocs, tous ces gros monticules
La montagne en un mot qui dans tous ses états
Te passionne, te fascine et te remplit de joie.
Ventoux, Grand Colombier ou Mont du Chat perché,
Canigou qui ronronne et la Meige enneigée,
Mont-Blanc, Mont-Noir, Mont-Rose et de toutes couleurs
Jalonnent le chemin sacré du randonneur,
Semblant toucher parfois à la voûte céleste.
Jusqu'au plus petit mont d'altitude modeste,
Ils réjouissent l'oeil entre fatigue et plaisir
Et viennent alimenter la boîte à souvenirs.
Rêveries cyclotiques, impressions obsédantes,
Des images se bousculent légères ou délirantes :
Parmi les vieux volcans se regardent hilares,
La Roche Tuillière et la Roche Sanadoire.
La-bas, telle l'éternelle égérie de Cézanne,
Resplendit imposante, Sainte-Victoire la Montagne
Dominant le vieux Coq, isolée se dégage,
Par-dessus Crolles, la Dent couronnée de nuages.
Aux basques de l'océan et sa blancheur d'écume
Brûlent à l'horizon les rochers de la Rhune.
Comme des banderilles au coeur de Corsica
Percent l'azur, les dures aiguilles de Bavella.
Héraldique vestige de pèlerins oubliés,
Se dresse intemporelle la Roche de Solutré.
Loin des forêts vosgiennes et de leurs verts Ballons,
Une gerbe jaillirait-elle du Mont Gerbier de Jonc ?
Cyclo de 2001, odysée de l'espace,
Le temps s'est arrêté dans la Déserte Casse
tandis que tu survoles la cîme de la Bonette
Et te perds dans l'abîme, gracile silhouette.
A l'infini résonnent les cloches d'un troupeau,
Salut de la montagne au «Cent Cols» à vélo.

Maurice OCCELLI N°3975
de GRENOBLE (Isère)

MES 2000 POUR L'AN 2000

Depuis les années 70, le cyclotourisme dans les régions montagneuses a toujours été ma passion. Après quelques périple dans les Rocheuses canadiennes (pas beaucoup de cols ou de côtes dignes de ce nom dans l'Est du pays, où j'ai toujours vécu !), je me suis dirigé vers les Alpes, les Pyrénées et la Sierra Nevada. En 1992, j'avais grimpé environ 95 % de tous les cols goudronnés en Europe.

En 1993, bien avant que soit né le 'bogue' de l'an 2000, je me suis promis de re-grimper tous ces cols goudronnés de plus de 2000 mètres, plus ceux que je n'avais pas encore escaladés, en trajet continu en 2000, pour célébrer le nouveau millénaire. À cause des distances 'stériles' - sans cols de plus de 2000 mètres - entre les grandes chaînes montagneuses, et parce que je ne voulais utiliser que mes pédales une fois arrivé sur le continent, je me suis limité aux Alpes. Ceci veut donc dire 71 cols reconnus, plus 4 autres marginaux, dans quatre pays : la France, l'Italie, la Suisse et l'Autriche.

Pour choisir la liste, j'ai suivi les critères personnels suivants :

- L'altitude au sommet doit être de 2000 mètres ou plus, selon un panneau ou une carte reconnue. Si une des altitudes est de 2000 mètres ou plus, et une autre à moins de 2000 mètres, le col est sur la liste (exemple : Col de la Madeleine)
- L'endroit doit être appelé «Col» (ou Pas, Passo, Pass, Colle, Forcola, Sattel, Tor, Joch, ou tout autre nom semblable en français, italien, allemand ou autre dialecte alpin). Donc pas de sommets ou de boucles (le col de la Bonette, oui, le pied de la Cîme de la Bonette, non).
- Le col doit être 100 % goudronné sur au moins un des deux versants.
- Les maximas locaux ne sont pas comptés dans la liste ; par exemple, le Col de Raspailon, sur la route de la Bonette, n'est pas compté.

Mon vélo, rien de très avancé - étant un informaticien de carrière, j'ai une âme minimaliste et conservatrice : un vélo Myata 215, vieux de 13 ans, 18 vitesses, dont un braquet 28x32 grimpeur de murs.

Complètement autonome, je porte tout sur le vélo, dans deux sacoches avant et deux arrières, plus une petite sur le guidon. Le poids est environ 12 kg pour le vélo et aussi 12 kg pour le bagage, plus deux bidons d'eau de 75 cl et nourriture. Une grande partie du poids est l'appareil photo, les outils et de nombreuses pièces de rechange. Pour éliminer du poids, j'ai décidé de ne pas camper et de passer ma nuit dans des gîtes, chambres d'hôtes ou petits hôtels.

Mon itinéraire a suivi, grosso modo, la crête des Alpes, débutant à Nice et continuant vers le Nord, puis le nord-est et enfin l'est avant de se terminer au Tirol en Autriche. Mon souvenir est celui d'une progression et d'une succession de régions très différentes l'une de l'autre : Flore, histoire, coutumes, langues, et bien sûr la personnalité unique de chaque col. Mais il y avait aussi des thèmes communs, comme bien sûr les marmottes !

Après m'être assuré que la liste de cols était complète (tâche à laquelle plusieurs centcolistes m'ont aidé), je me suis donc retrouvé, le 20 juin dernier, à l'aéroport de Nice, soulagé de voir mon vélo sortir intact de la soute à bagages (l'avion, pour un vélo, c'est comme la naissance pour un être humain : l'épreuve la plus difficile de sa vie !).

Deux jours plus tard, avec le col des Champs, le voyage avait officiellement débuté. Ce premier groupe de 7 cols (Champs, Cayolle, Allos, Vars, Bonette, Moutière, Lombarde) m'a gâté avec son ciel bleu, son soleil éclatant et son charme très méridional. J'ai été très encouragé de voir que des associations historiques locales rénovent le fort de Tournoux et les casernes de Restefond, qui tombaient en ruines. C'est au milieu de ces cols que j'ai rencontré Wout deWreede, un néerlandais qui, lui aussi, faisait un grand nombre de cols, mais sur un vélo couché.

Par la Lombarde, ma première entrée en Italie ; à la fin du voyage, j'aurai franchi la frontière italienne 15 fois (Tous les cols goudronnés limitrophes de plus de 2000 mètres dans les Alpes, sont limitrophes avec l'Italie). Les quatre prochains cols (Morti, Esischie, Sampeyre, Agnello), sont situés dans la province de Cuneo, et, à la fin juin, portaient les cicatrices d'orages violents survenus au début du mois : trous profonds, voies effondrées, garde-fous emportés dans les ravins. Le Colle dei Morti (précédé sans descente du Colle Valcavera) m'a laissé un souvenir d'un des cols les plus magnifiques, sauvages et isolés du voyage.

De retour en France par la descente vertigineuse du col Agnel suivie du «pèlerinage» de l'Izoard, il était temps de prendre mon premier jour de repos à Briançon. Le lendemain, c'est la foudre, faute de cannonades, qui m'a accueilli au col des Gondrans, officiellement interdit aux non-militaires. Avec le Granon, puis le Sestriere en Italie, suivis du Lautaret et du Galibier, j'ai finalement, avec un peu de tristesse, quitté les Alpes méridionales pour attaquer l'Isère et la Savoie.

Dans le dernier groupe de cols en France (Sarenne + Poutran, Sabot, Croix-de-Fer, Madeleine, Mont-Cenis, Iseran, Petit-St.Bernard) la végétation était nettement plus touffue et verte ; moi aussi, j'étais devenu plus touffu - avec mes vêtements de pluie, les chaussettes de laine, etc... Au col de l'Iseran, le plus haut des Alpes, la neige avait débuté, et allait continuer toute la journée et toute la nuit. Le lendemain le col était fermé, mais j'y étais passé sans encombre la veille. Mon dernier souvenir d'un 2000+ français, le Petit St.Bernard, c'est celui d'un paysage de Noël, au soleil levant, un paysage féérique qui est d'autant plus surprenant le 11 juillet !

Le Colle del Nivolet, à la frontière du Valle d'Aosta et de la province de Torino en Italie, est très isolé du reste de l'itinéraire, malgré qu'il soit à peine à 10 km de l'Iseran à vol d'oiseau. Depuis Aosta, c'est un détour de 160 km jusqu'au col, et 160 km pour retourner. Mais le détour en valait la peine : le Nivolet, avec ses vues sur les glaciers de la Levanna est à mon avis le col le plus majestueux du voyage - impression aidée par le fait que ma première ascension en 1997 était dans le brouillard et la pluie. Après le Nivolet, un petit retour en France par le Grand-St.Bernard (sous la neige) et la Forclaz, pour rencontrer Henri Dusseau au col des Aravis au moment du passage du Tour de France. Puis, ce fut le départ final de France, le premier pays à être rayé de ma liste des quatre pays «cols».

Les trois premiers cols suisses - Sanetsch, Moosalp et Simplon - débutent dans le climat ensoleillé de la vallée du Rhône dans le Valais ; le Sanetsch compte le pire tunnel de tout le voyage : 800 mètres, courbe, plancher boueux, plafond qui pisse sans arrêt, une voie unique, et bien sûr sans aucun éclairage.

Les six cols de Suisse centrale sont situés autour du massif du St.Gothard (Nufenen, St.Gothard, Furka, Grimsel, Susten et Oberalp). Des quatre premiers je n'ai qu'un souvenir assez flou : brouillard et pluie. Le long de la route de la Furka, le petit train à vapeur du DFB, assure depuis l'été 2000 la liaison touristique complète Andermatt-Gletsch sur l'ancienne voie ferrée abandonnée par le FO en 1982 lors de l'ouverture du Furka Basistunnel. Par contre, le Susten est sans doute l'un des plus grandioses de Suisse, avec ses séries de tunnels, ses glaciers et la hardiesse du tracé de sa route - et le soleil !

Par le col de l'Oberalp, j'ai pénétré dans les Grisons, le canton suisse le mieux pourvu en cols goudronnés de plus de 2000 mètres. Dans un premier temps, ce sont ceux du San Bernardino, Splügen, Julier, Albula, Flüela et Ofen. Le San Bernardino (dont j'avais grimpé le versant nord, court et facile en 1984 et 1994), est très long et sans intérêt du côté sud ; mais c'était un point important pour moi : j'avais plus de la moitié des cols goudronnés de plus de 2000 mètres dans les Alpes.

Le versant sud (italien) du col de Splügen emporte la palme pour la route la plus truffée d'ouvrages d'art : entre Pianazzo et Campodolcino, la route s'enchevêtre sur elle-même, va de ponts en tunnels, et comporte d'innombrables lacets, y compris un lacet à l'intérieur d'un tunnel. - une descente magnifique en vélo, surtout après avoir doublé l'énorme camping car belge qui s'y était aventuré. De retour dans les Grisons après une nuit en Italie, la pluie m'a rattrapé, et les trois cols suivants, dans l'Engadine, ont été les plus mouillés du voyage, surtout le Flüela. Il est intéressant de noter que la Suisse essaie, depuis peu, de promouvoir le

cyclotourisme de montagne ; de nombreux itinéraires nommés et fléchés (route et VTT), appuyés sur des cartes et guides spécialisés, sont très visibles dans toutes les régions suisses où je suis passé ; il y a trois ans, il n'y en avait aucun. Et la publicité semble fonctionner à merveille : j'ai vu plus de cyclos avec bagages dans les Grisons que partout ailleurs.

Après l'Ofenpass, mon troisième «jour de congés», le 1er août, à Landeck, en Autriche. Dans une librairie locale j'ai découvert deux autres cols goudronnés de plus de 2000 mètres, qui n'étaient pas sur l'itinéraire malgré mes recherches : Le Passo di Oclini en Italie (1989 m. ou 2000 m. selon les sources) et l'Arbiskopfjoch en Autriche (2018 m.), qui sera le dernier 2000 du voyage.

Le lendemain, sous un soleil radieux, c'était le premier col d'Autriche, Bielerhöhe, avec ses vues grandioses sur le massif frontalier austro-suisse du Silvretta. Avant la rentrée en Italie, un petite pointe sur le Kühtai Sattel, avec son sommet très commercialisé.

Le 3 août l'automne, puis l'hiver sont réapparus. Le premier col à l'ordre du jour, c'était le Timmelsjoch (Passo Rombo) qui fait passer d'Autriche en Italie par l'Oetztal. C'était ma première montée depuis le nord, et c'est avec une certaine appréhension que j'ai atteint le col - car en 1986 et en 1990 le versant italien comptait de nombreux panneaux 'interdit aux vélos'. Mais, grâce à Schengen ou à Maastricht le poste frontière avait disparu, et de toute façon un brouillard très épais s'était mis de la partie ; en fait je n'ai pas vu un seul de ces panneaux d'interdiction durant la descente, même quand le brouillard a fait place à une pluie drue et froide, qui n'a pas cessé pendant quatre jours.

En août les Italiens sont en vacances... Et les Alpes sont sans doute une de leurs destinations favorites. Sous une pluie continue, j'ai dépassé un bouchon de véhicules de 14 km, créé par l'unique feu dans le village de Naturno dans le Haut-Adige. Le 5 août, la température était suffisamment basse et il neigeait à 1200 mètres sur la route du Stelvio. J'ai pris refuge à l'hôtel de Franzenshöhe, 2189 m. C'était le jour où le Stelvio célébrait officiellement son 175^{ème} anniversaire. À Franzenshöhe, on donnait un banquet où étaient invités les dignitaires politiques et militaires italiens et autrichiens. En fin d'après-midi, un cycliste de Sirmione, sans aucune protection contre les éléments, est arrivé du Stelvio complètement frigorifié - ses mains étaient si gelées qu'il ne pouvait pas enlever ses gants ou son casque lui-même ; après plusieurs chocolats chauds, sa femme est venue le chercher en voiture... Vraiment pas un temps pour faire le Stelvio. Le lendemain matin, j'étais prisonnier à Franzenshöhe. La neige était tombée toute la nuit, la route était fermée et le chasse-neige n'était pas encore passé. Mon moral était au plus bas, si près du Stelvio, mais sans pouvoir y accéder.

Le 7 août, le soleil était de retour, et allait briller presque sans interruption pour trois semaines. Le lendemain et 7 cols plus tard (Stelvio, Umbrail, Gavia, Foscagno, Eira, Livigno, Bernina), le deuxième pays «cols», la Suisse, était rayé de la liste. Il faudra trois jours et 400 km. pour faire le prochain col, Dosso dei Galli, et revenir vers le nord. Situé dans la province de Brescia, c'est le point goudronné le plus haut sur la route de crête des «Tre Valli», dans un cadre magnifique et presque sans circulation automobile.

La saison des vacances battant son plein, il devenait de plus en plus difficile de trouver où s'héberger ; les routes étaient encombrées, polluées et résonnantes du tintamarre des milliers de motos, surtout allemandes, faisant et refaisant les mêmes cols 5 ou 10 fois dans la même journée... Les bouchons se multipliaient, chaque village ayant le sien, et même les sommets des cols devenaient de gigantesques parkings. C'est dans ces conditions que j'ai attaqué les Dolomites, la dernière grande concentration de cols en Italie. Heureusement, les paysages grandioses et dramatiques de cette chaîne ont pu pallier à la cohue sur les routes.

15 cols étaient à l'agenda pour les Dolomites, la plupart situés dans la province de Bolzano, germanophone, et ses voisines, celles de Trento et Belluno. Dans l'ordre chronologique : Monte Giovo, Pennes, Oclini, Manghen, Valles, Fedaiia, Giaù, Longeres (Rifugio Auronzo), Falzarego, Valparola, Pordoi, Sella, Gardena, Erbe et Stalle. Ce dernier, et la rentrée en Autriche, mettaient fin au chapitre le plus important du voyage : l'Italie, qui compte 35 des 71 cols goudronnés de plus de 2000 mètres dans les Alpes.

Les deux cols suivants, Schiestelscharte et Eisental, forment la limite Est des cols de + de 2000 et sont situés en Carinthie (Kärnten) dans le parc naturel de Nockalm. À la frontière Carinthie-Salzburg se trouve Hochtor, point le plus haut de la célèbre route du Grossglockner.

Et finalement, le 27 août à 15h 35 sous une petite bruine, j'étais au sommet d'Arbiskopfjoch, dans le Zillertal. Le but était atteint, 60 jours, 6 heures et 20 minutes après mon arrivée au Col des Champs. C'était un moment d'émotion indescriptible, la joie d'avoir atteint mon but mais aussi la tristesse qui accompagne la fin d'un rêve de longue date.

800 kilomètres plus tard, après avoir visité des amis en Allemagne, j'étais à l'aéroport de Munich pour le retour au Canada. Au total, 5793 kilomètres, plus de 107 000 mètres d'ascension et 1700 photos ! Et miraculeusement, aucune crevaison...

Pour ceux qui sont intéressés, mon itinéraire résumé est sur le Web, à <http://www.cyclotouring.org/misc/passbagger>

- et un site photo suivra dès que j'aurai le temps de le mettre en place.

Mario LABELLE N°4889
d'OAKVILLE (Canada)

AN 2000 : 4 MILLIONS DE MÈTRES D'ALTITUDE

Avril est un beau mois pour parcourir les routes ensoleillées de la Catalogne espagnole.

Avec un groupe de cyclos varois de Draguignan, nous autres, randonneurs sans frontières de Montauban, nous organisons chaque année à cette période, pour nos écoles de cyclotourisme, un voyage d'une dizaine de jours à la découverte d'une région.

Cette année l'Espagne est au programme. C'est l'occasion de découvrir quelques nouveaux cols dans cette région de moyenne montagne où on peut réaliser de belles ascensions, dont certaines obligent nos jeunes à poser pied à terre ! Après une étape à Gardona, petite ville médiévale proche de la «Montagne de Sel», une colline de sel gemme dont les flancs sont percés de galeries d'exploitations, remontant la rivière Solsona vers la ville du même nom, ce n'est qu'une simple formalité pour atteindre le col Clara - 880 mètres d'altitude, belvédère sur la Sierra de Cadi dont le Mont Cristal culmine à 2647 m, un vrai paradis pour le chasseur de cols muletiers, seule chasse d'ailleurs, qui y est tolérée, le site étant Réserve Nationale. J'ai fait mes comptes, ici je franchis mon quatre millionième mètre d'altitude, tous les cols confondus. Aussi, j'apprécie encore plus la belle descente vers la vallée de la Sègre, qui le lendemain nous amènera vers les sommets andorrans. Mais ceci est une autre histoire !

Louis ROMAND N°90
de MONTAUBAN (Tarn-et-Garonne)

SOURIRE EN VERCORS

«Valence, deux minutes d'arrêt !» ou plutôt trois jours de pause dans le temps, loin des grandes cités, de la pluie, des horaires... et de toi.

Pourtant, je suis heureux de vivre une nouvelle et formidable aventure. Cette année, nous sommes 34 cyclos à avoir répondu à l'appel lancé par Claude et Françoise.

L'élite se retrouve, les membres des Cent Cols se concentrent, les souvenirs communs resurgissent. C'est beau la Vie ! Et je baigne dans cet environnement, et la bouche grande ouverte, je regarde autour de moi, béat d'admiration comme un gosse, observant des visages familiers, ne perdant rien de la conversation. Des cyclos chevronnés, mais si simples, et si sympas... La Vie est belle !

Et elle peut commencer ! Notre terrain de jeu : le Vercors. Massif montagneux tout vert qui nous accueille le sourire aux lèvres. Et je vois le tien pour la première fois.

La dure réalité me réveille en sursaut. Si tu veux braver la montagne, p'tit gars, n'oublie jamais de t'entraîner auparavant, sinon tu risques d'avoir des surprises. Et tu souffres, et tu sues toute l'eau de ton corps qui se tortille sur cette machine abominable. Mais ton sourire m'encourage et je franchis le sommet. Que c'est dur la Vie !

Alors, je me précipite dans la descente, comme un fou. Et je sens ma machine absorber la route, la dépasser, s'envoler même lorsque je vois ton sourire.

En bas, je ris. De la vitesse que j'ai atteinte, de la joie qui est en moi. Le groupe se reforme et la route continue. Elle s'étire, sinueuse et caillouteuse vers les cols inaccessibles. Toujours plus dur, toujours plus beau. Mais ton sourire reste avec moi.

Le muletier, c'est bien. Car, au sommet, seuls les véritables cyclos se retrouvent. Une sorte de sélection naturelle s'est opérée. A partir de là, il n'est plus besoin de paroles, l'esprit de Vélocio nous habite et nous rapproche. Nous ne sommes plus qu'une seule et même force... et je vois ton sourire.

Le soir, à l'hôtel, je suis joyeux. Les efforts de la journée sont oubliés et je me moque des difficultés du lendemain. Je veux rire et je veux vivre. Tout de même, c'est beau la Vie ! Au petit matin, notre petite troupe se retrouve et s'élève vers le soleil au milieu des sapins verts. Je me sens bien, j'ai envie de pédaler. Mes jambes aussi. Et mes yeux ne voient que ton sourire. La route est longue, et sinueuse jusqu'au sommet. La Vie aussi.

Le paysage est grandiose et je remplis ma mémoire de toutes ces images. Cette après-midi, second rendez-vous avec le muletier et même le cyclo pédestre. C'est très dur, parfois. Mais, je ne suis pas seul, et tu me souris.

La vue sur la vallée est imprenable. Combien de vélos sont montés jusque là avant moi ? Je ne sais pas, et ça m'est égal. La Vie est belle.

La Bataille est gagnée, retour vers la Chapelle dans la douce atmosphère du soir qui s'installe, doucement. Je glisse sur la route et me retrouve dans mon rêve et je vois ton sourire, éclatant.

L'ambiance du dîner est sympa. J'aime écouter les conversations qui le suivent. Il y a tellement de choses à apprendre !

Nous sommes trois pour le muletier qui ouvre la journée. Ca ne fait rien ! Mes compagnons sont formidables. Mais, je me concentre sur le sentier en essayant de glisser mes roues sur les parties les moins acci-

dentées. Dans la descente, nous rencontrons Gérard et sa compagne d'origine québécoise. Lui sillonne le monde depuis pas mal d'années. Elle l'accompagne dans ses aventures. Encore quelques semaines et ils seront partis pour deux ans et demi à la découverte de l'Amérique du Sud. Rencontre extraordinaire sur un chemin tout à fait ordinaire, où personne ne vient jamais. Plus tard, je raconterai cela à mes petits-enfants, au coin du feu, au crépuscule de ma vie.

Je me souviendrai aussi de notre arrivée sur les lieux du pique-nique, au sommet d'un col, de la joie de mes compagnons, le sentiment de la tâche accomplie. Et peut-être ma mémoire se souviendra t-elle de ce sourire que j'ai devant les yeux ? Peut-être...

Jacques SCHULTHEISS N°1694 de STRASBOURG (Bas-Rhin)

VÉLOS SANS VENISE

Chemins de fer et bicyclettes. C'est un mauvais mariage. Jamais je n'ai vu vélos aussi rouges de colère que dans ce wagon qui nous conduit de Mestre à Milan.

On aurait pu croire que, puisqu'ils étaient autorisés à rester sur la plate-forme de notre wagon, à deux pas de nous, ils se seraient gentiment contentés de papoter sur les menus détails de leur dernière épopée. De leurs nuits montagnardes, de leurs passages en tunnel, de leur plaisir dans la calme nature. Ils auraient pu se taquiner sur leurs crevaisons et autres avatars. Non. Rien de cela. Des vociférations, parfois méchantes contre nous. Des cris démentiels, pas toujours compréhensibles. Des injures de bas niveau, en wallon ou patois de Varèse. Nous étions honteux. Nous aurions aimé proclamer que nous n'avions rien à voir avec eux, mais dans le compartiment, nous n'étions que deux à avoir une allure de cycliste.

Nous n'avions pas la conscience tranquille. Dans les pires ascensions, quand ils refusaient de dépasser le 6 km/h, alors que notre belle musculature était capable de doubler cette vitesse, nous leur avons promis plaines et merveilles vénitienes. Des petites routes sans une seule voiture. Ils y seraient entourés de pigeons roucoulant. Nous les aurions lavés et graissés pour la photo souvenir sur la Place Saint Marc. Ils allaient faire le tour du Grand Canal, en roue libre, sur une gondole silencieuse. Ils y seraient admirés par des milliers de touristes qui parleraient toutes les langues du monde. Nous les porterions sur le pont du Rialto, pour qu'ils puissent admirer orfèvreries, masques de carnaval et les ballets nautiques des vaporette. Ils auraient droit à nous accompagner sur une terrasse au bord de l'eau. Ils pourraient y entendre clapotis et chants de bateliers. On les laisserait goûter à nos queues de langoustes et à notre Pinot Grigio. Mais, plus Venise était proche, plus nous réalisions combien il serait difficile d'arriver en vélo, sur la digue encombrée qui mène à la Piazza di Roma, combien il serait désagréable de les mener dans le dédale des ruelles encombrées qui mènent à la Piazza San Marco. Nous nous sommes arrêtés dans la gare de Mestre. Nous avons négocié avec le chef de gare pour leur trouver le plus bel endroit de la consigne. Sans le leur dire, nous avons pris le premier train pour Venise. Dans Venise, nous avons erré dans le dédale des ruelles, nous avons flâné sur la Piazza San Marco, nous nous sommes attardés sur une terrasse, au bord du grand Canal. Nous n'avons partagé ni langouste ni Pinot avec personne. Finalement, nous étions tout juste à temps pour le train de Mestre-Milano. Pas le temps de les choyer. Rapidement, nous les tirons de la quiétude de la consigne pour les pousser dans la cohue des quais. Comble de malheur, le chef de train s'en empare. Il constate que leur compteur kilométrique est arrêté sur 69,69 km. Il en déduit une image morbide, les attache tête bêche au poteau central de la plate-forme. Ce qui explique, que, furieux, vexés, déçus, ils doivent s'époumoner pour se faire comprendre. Ce faisant, ils dérangent tout le compartiment et nous rendent honteux. Nous éprouvons de l'angoisse. A Milan, accepteront-ils de nous transférer, de nuit, de la Gare Centrale à celle de Garibaldi ?

Jacques FRANCK N°4134
de NEUPRE (Belgique)

TRAUBLIK

C'était il y a longtemps - Daniel Beaujoin n'avait même pas franchi 3000 cols ! Nous avons quitté Arzou au petit matin et nous montions tranquillement avec un ami, une petite route qui devait nous élever de 600 mètres en une dizaine de kilomètres. Bien sûr, nous étions là aussi pour étoffer nos col-lections respectives.

La route est déserte : seuls nous ont dépassés un car antédiluvien et un camion chargés bien au-delà du raisonnable. Poussifs dans la montée, ils n'allaient guère plus vite que nous et nous avons profité longtemps de leurs émanations. Et voici les cèdres : en effet, nous sommes au Maroc, escaladant au Moyen Atlas, la deuxième marche de l'escalier qui doit nous conduire au Sahara. Un œil inattentif aurait pu n'y voir que des sapins, mais nous les attendions et la forme de certains spécimens ne laisse aucun doute. Plus haut, la forêt a disparu ; ce ne sont plus que des prés d'altitude.

Entre deux éminences, la route cesse de monter. La carte le confirme ; ça descend derrière.

Un col quoi. La carte est muette, pas de pancarte. Cependant, à gauche un bâtiment porte des inscriptions P.K 80, nous à 80 km de Fès. Puis en caractères arabes et latins : Jbel Habri, brigade de déneigement, altitude 1945 m. Le voilà le nom du col ?

Eh bien, non. Le Jbel Habri c'est la montagne (un col, c'est fej en arabe et tizi en berbère) ; le règlement est formel : pas de mont ! Mais, peut-être, comme au Mont Cenis, la montagne étend-elle son nom jusqu'au col voisin. Derrière le chasse neige, apparaît un autochtone, un vrai, en djellaba et bonnet de laine. Peut-être pourra-t-il nous renseigner. Je le salue bien poliment : As salâm aleïk ou aleïkoum's salam, répond-il en écho et en arabe.

Je tente ma chance : Tatakallam bel fransaoui ? il hoche la tête de gauche à droite ; il ne parle pas le français, mais sans doute a-t-il compris que nous l'étions. L'affaire se corse, j'ai presque épuisé mon vocabulaire. J'essaie encore : « Houma (ici) fej, tizi ? » Il hoche la tête, de haut en bas, cette fois. Je m'enhardis : « Ma smihi (quel est son nom - du col - bien sûr ? » Il répond « Najmène » puis il ajoute : « Traoublik » Est-ce Najmène, Traoublik ou pourquoi pas Najmène-Traoublik ? Il faut en avoir le cœur net.

Je prends un papier et j'écris en arabe : Jbel Habri (ce n'est pas difficile, j'ai le modèle) puis =, puis fej et lui tends papier et crayon, qu'il refuse. J'écris quelque chose qui pourrait se lire Najmène, puis Traoublik et un point d'interrogation. Il ne sait pas lire ! Il répète Najmène, Traoublik. Mais pourquoi montre-t-il en même temps le chasse neige et cet engin de...

Malheur et consternation ! je comprends ! Il vient de nous expliquer, en français, qu'ici on fait du déneigement et des travaux publics !

Faute de mieux, nous allons tenter de le faire homologuer comme col du Jbel Habri. L'accepteront-ils au Club des « Cent Cols » ? Inch Allah (Dieu le veuille !)

J.C. BERTHOMIER N°1201
d'ORLEANS (Loiret)

CHASSER : OUI ! BRACONNER : NON !

Ah ! Je m'en souviendrai longtemps de ce 31 Juillet 2000. Ce devait être jour de fête. J'allais retrouver tous mes copains cyclos de Reims que je n'avais plus vus depuis que je m'étais exilé en Savoie. A l'occasion de la «Beaujolaise», nous allions pouvoir effectuer une récolte de cols impressionnante puisque les organisateurs nous en avaient promis pas moins de 24 sur le parcours.

J'avais, comme à mon habitude avant chaque randonnée, pris le soin de recenser consciencieusement sur ma carte Michelin tous les cols supplémentaires à attraper au prix de quelques détours. Bilan de mes recherches : c'est une quarantaine de cols que je pouvais envisager. Un record !

Au départ de la randonnée, mes compagnons de route sont tout de suite mis au parfum : «Les gars, aujourd'hui, ça va cartonner !»

Au début, pas de difficulté. Un petit crochet qui ne rallonge pas notre parcours nous permet de franchir déjà trois cols de plus. Et hop : + 3 !

Tout va bien. Les copains me suivent encore... Jusqu'au prochain col, où je les abandonne pour une deuxième escapade : «Je vous rattraperai...». Un petit col en cul de sac m'attend, pour un aller-retour d'environ 4 kilomètres. Et hop : + 4 !

A ce moment, mon regard se porte sur ma carte. Un peu plus au sud : 1, 2,... 3 cols me tendent les bras ! Mieux : il y en a même un qui est un BPF. C'est parti ! Y a pas à réfléchir : je fonce.

Me voilà au col des Sauvages, mission accomplie. Je pointe mon BPF : Et hop : + 7 !

Mais c'est plus fort que moi, je regarde ma carte et que vois-je ? Un autre col tout près d'ici ? Je ne peux pas le laisser m'échapper ! Et hop : + 8 !

Voilà, je suis fier de moi. Il est grand temps de rejoindre la parcours officiel et de continuer la moisson. Seulement, je réalise maintenant que je me suis drôlement éloigné. Et que l'heure a tourné. Premiers doutes...

Mais, de toute façon, il n'est pas encore temps de me poser trop de questions. Il me faut remonter au nord et rattraper le parcours «officiel». Et au passage, ce sont encore 3 cols de plus que je vais franchir... Et hop : + 11 ! Qui dit mieux ? P

Personne, oui mais il est 13 heures ! Me revoilà certes sur le parcours mais je suis seul. Le contrôle ravitaillement a fermé depuis belle lurette !

Là, je retombe enfin sur terre et réalise mon erreur. Quel imbécile ! Me voilà sans rien à manger ni à boire. Je commence à battre de l'aile. Les copains sont loin et je me demande comment je vais pouvoir les retrouver. Car c'est devenu maintenant mon tout nouvel objectif. J'ai déjà renoncé à ma moisson de cols.

Je dois me rendre à l'évidence : il me faut raccourcir le parcours. J'étudie la carte. Le verdict fait mal. Ce raccourci va me faire rater 8 des cols prévus sur cette randonnée. Et un BPF aussi. Je me maudis. Mais le mal est fait... Et hop : $+11-8=+3$! C'est très réussi !

J'ai bien retrouvé l'itinéraire et vais enfin pouvoir me ravitailler. Mais où sont les copains ? Derrière ? Devant ? Personne en vue : je vais continuer tout seul. Quel abruti !...

Bon, au point où j'en suis, je vais aller chercher le BPF de Vaux-en-Beaujolaie.

Il est temps que j'en termine. Je suis harassé. J'ai roulé les trois quarts du temps tout seul. J'ai pas vu les copains. Ou presque pas. Quelle andouille !

Enfin, je vais pouvoir terminer sur une bonne note. Car les copains vont me rattraper. On va finir ensemble dans la joie et la bonne humeur. En finissant dans les tout derniers, nous aurons même le privilège de déguster un plateau repas gratos, arrosé copieusement de Beaujolais.
Me voilà consolé.

Les copains font le bilan de la journée. En restant ensemble et en suivant gentiment le parcours, ils ont pu franchir plus de cols que moi...

Là, j'ai pris une bonne leçon. Une leçon d'humilité. Je suis chasseur de cols. Je le revendique. Mais aujourd'hui, j'ai voulu braconner. J'ai été sanctionné. Je ne recommencerai plus, c'est promis.

Et hop !

Fabien SAVOUROUX N°4367
de CHAMBERY (Savoie)

DES COLS SUR LES AUTOROUTES

Il est des cols placés sur des voies ferrées, comme le col de Lagarde (810m), en Aveyron, dont la pancarte est installée sur le ballast. Pour y arriver, il suffit de rouler au train... et de suivre la bonne voie (il est facilement accessible par la D2).

C'est plus difficile pour accéder aux cols situés sur les autoroutes ou sur les voies rapides, interdites aux vélos, quelle que soit la section des roues.

Généralement le col est mentionné deux fois, sur l'autoroute elle-même, avec une grande pancarte lisible à 130 km/h, et sur une route ou un chemin à proximité.

C'est l'exemple du col de la Fageolle (1104m), sur l'A75, dans le Cantal, qu'on peut franchir par la N9. Mais ce n'est pas toujours le cas, et il faut alors essayer de trouver une solution pour y parvenir quand même avec nos machines.

C'est ce que nous avons fait, avec l'ami Jean Barrié, pour le col de la Fagette (882m), en Lozère, positionné uniquement, semble-t-il, sur l'autoroute A75 : nous avons pu y accéder par un petit chemin caillouteux longeant la clôture de l'autoroute.

On peut aussi citer le Pas de l'Escalette (616m), dans l'Hérault, qu'on peut approcher par la D155 (Saint Félix de Héras).

Il serait sans doute intéressant de répertorier tous les cols autoroutiers en précisant, le cas échéant, leur accessibilité à bicyclette, afin d'enrichir nos COLlections.

Henri BOSCH N°110
d'ONET le CHATEAU (Aveyron)

NDLR ! Excellente idée de notre ami Henri Bosch ; il existe aussi le col de Ceignes sur l'A40 entre Nantua et Poncin, un col sur l'A7 entre Vienne et Tournon, le col de Rossatière sur l'A48 entre la Tour du Pin et Voreppe, un col sur l'A6 entre Beaune et Auxerre, et certainement beaucoup d'autres...

Pouvez-vous nous aider à faire ce recensement complet en nous indiquant ceux que vous connaissez : noms, situation, accessibilité, altitude, etc,... Merci.

LE BOUT DU TUNNEL

Nous roulons depuis plus de 10 heures. Cependant, pour être honnête, je crois qu'il serait préférable de substituer au verbe «rouler» celui de «se déplacer». Le soleil décline lentement vers un ouest glorieux et, du creux des vallées dominées, s'élèvent de grâciles vapeurs s'agençant sournoisement en d'envahissantes volutes qui s'acharnent à combler le vide entre la Cima di Becco et la Testa Ciaudon.

Inquiétante, une structure métallique jaillit soudain du brouillard et dresse ses longs membres de fer au travers du chemin, comme pour tenter de nous retenir. Connaissant le topo presque par cœur, l'ami Pierre, avec un certain soulagement, annonce la proximité du col de Tende. Froide et hostile, la nuit étend progressivement ses grandes ailes noires et éteint la blafarde blancheur d'une brume de plus en plus dense. Mais où donc se situe l'amorce des sinueux lacets susceptibles de nous mener côté France ?

Rien à faire, toutes les issues rencontrées sur notre gauche s'achèvent en impressionnantes coulées de pierres, alors que le chemin désormais carrossable, plonge irrémédiablement vers l'Italie.

Deux phares trouent la nuit. Intrigué par notre insolite présence, le conducteur du véhicule s'arrête et nous demande s'il peut nous aider. Le brave homme ignore tout de la route censée descendre sur la vallée de la Roya mais propose de nous éclairer dans la descente en direction de Limone Piemonte où nous pourrions, plus sereinement, tenter de trouver une solution. Sans hésitation, nous acceptons et, devançant notre Saint-Bernard, nous nous offrons une folle partie de manivelles, histoire de ne pas trop le retarder.

Rapidement, nous atteignons la route n° 20, déserte à cette heure, et tentons de prendre congé de notre guide. Ce dernier semble se faire beaucoup de souci pour nous et tient à nous accompagner jusqu'à l'entrée du tunnel. Ensemble, nous ralentissons en vue du poste de police. Des carabiniers sortent alors du bâtiment et s'opposent à notre passage. Il nous est expliqué que des accumulations de gaz toxiques, dues à une ventilation insuffisante, auraient vite fait de nous conduire directement chez l'auguste patron de mon coéquipier.

Que faire ? Notre accompagnateur ne s'embarrasse pas de préjugés. Il fait descendre femme, fille, chien et une conséquente cargaison hétéroclite, replie les sièges arrières du break, nous demande d'y loger les vélos et nous invite à nous serrer tous les trois sur la banquette avant.

Rapidement et sans dommage, nous traversons le dangereux ouvrage. Là seulement, nous nous séparons définitivement du très obligeant automobiliste qui s'en retourne retrouver les siens. Le poste français est désert... pas un gendarme... pas un douanier ... pas un représentant de la police des frontières. Seul, sans explication, un banal panneau d'interdiction en tient lieu. Il y a tout lieu de penser que, s'il en avait été de même sur le côté italien, nos noms sur le tableau des membres de la Confrérie s'orneraient désormais d'une inquiétante petite croix noire.

René CODANI N°1882
de LARDY (Essonne)

LES CORMETS DU BEAUFORTAIN

Ayant prévu d'aller passer mes vacances aux Arcs, je me suis vite demandé quels cols j'allais pouvoir ajouter à ma liste. J'ai donc lu attentivement l'article d'André Torremoneil («Ta gu... la marmotte !») dans la revue de l'an 2000 : il avait gravi le Cormet de Roselend avant de descendre sur Arèches, puis il était passé au Cormet d'Arèches, pour finir dans la vallée de la Tarentaise.

Je comptais effectuer le même parcours, mais à l'envers.

Je quitte les Arcs vers 9 heures et descends vers Landry par Pessey-Nancroix. Je longe ensuite l'Isère via une piste cyclable spécialement aménagée. J'évite ainsi la route nationale.

Commence la grimpe du Cormet d'Arèches. Un point d'eau à Granier, je remplis mon bidon car les points de ravitaillement doivent être rares ensuite. Il est 10h35. Au vu de la carte, beaucoup de routes permettent d'accéder au col dans la partie initiale. Aussi, à la sortie de Granier, j'interroge un homme assis sur son banc.

«C'est la bonne route, encore 10 km et tu y seras» me lance-t-il. Je regarde aussitôt mon compteur et durant tout le reste de l'ascension, je calculerai combien il me reste à faire. L'indication d'un «ancien» sur la distance est fiable.

J'atteins une forêt, légère descente, puis de forts pourcentages s'offrent à moi. Il vaut mieux que ceux-ci figurent sur la partie bitumée du col. Je rattrape un VTT. La discussion s'engage. Il ne connaît pas non plus ce col et ne sait pas s'il ira jusqu'en haut. Je le distance avant d'arriver sur la partie non goudronnée. Si j'en crois mon indicateur de Granier, il me reste 5 km de cailloux à avaler avant d'atteindre le sommet. Je remets le 32x28 pour ne pas patiner.

Depuis Aime, début de l'ascension, je pédale torse nu. A 11h, pour éviter les coups de soleil, j'enfile un tee-shirt. Je dépasse quelques promeneurs, et à 11h30, je décide de m'arrêter pour déjeuner autant que pour me reposer et profiter du paysage. Le repas sera court étant donné qu'à midi, j'arrive au Cormet d'Arèches (2109 m). Je m'y attarde, discute avec des randonneurs, consulte la carte. Il y a plusieurs circuits possibles à faire en VTT par ici.

La descente caillouteuse m'oblige à freiner constamment pendant 3 kilomètres. Arrêts photos près du lac des Fées et en vue du lac de St-Guérin. A proximité de celui-ci, j'aperçois une baraque où je pourrai me désaltérer et remplir mon bidon. Celui-ci est presque vide.

Juste avant d'arriver, une pancarte attire mon attention. Y est indiqué : «Col du Pré 1h30». Est-ce que je tente le coup ? Passer par un sentier muletier pour éviter de descendre sur Arèches. Je vais y réfléchir devant un café à la baraque repérée tout à l'heure. Hélas, ce débit de boisson n'a pas de robinet et ne peut donc remplir mon bidon. Je consomme un verre de lait au lieu d'un café. Cela désaltère davantage.

Je réfléchis : le col du Pré m'avait paru difficile quand je l'avais grimpé depuis Arèches. Il n'y a que 100 m de différence d'altitude entre le col du Pré et le lac de Saint Guérin où je me trouve. J'ai peu de chance de trouver à boire sur le sentier mais quelques alpages existent...

La décision est prise : je vais passer par le sentier. Il est 13h30. La côte du début est goudronnée puis fait place à un chemin R1. Ensuite, une flèche me donne la direction du col du Pré. Je dois descendre de vélo pour emprunter un sentier étroit. On y voit les traces de sabots de chevaux et leurs déjections. Je pousse longtemps ma bécane et entends enfin avec plaisir les bruits de moteurs automobiles. Depuis ce chemin, je voyais Arèches, les lacets qui mènent au col du Pré et une partie du Beaufortin. J'arrive au col du Pré et m'arrête dans le premier café-restaurant «La Pierra Menta» d'où l'on voit le rocher du même nom. Je peux m'abreuver et remplir mon bidon. Enfin !...

Après avoir savouré ma boisson et grignoté barres de céréales et gâteau de riz, je prends des photos du lac de Roselend et de la Pierre Menta puis commence à descendre. Je croise un couple de cyclos italiens. L'homme m'interpelle. Je ne connais pas la langue de Dante mais le langage cycliste est universel : je comprends qu'il veut savoir quelle distance il leur reste à monter. Sans m'arrêter, je lui réponds «deux kilomètres». Il fait la moue.

Je vais flâner autour du lac de Roselend, apprécier le spectacle qui m'est offert et attendre le passage éventuel d'un autre cyclotouriste. J'ôte à nouveau mon tee-shirt. L'heure où les rayons du soleil sont les plus agressifs est passée. C'est donc torse nu que je grimpe les derniers kilomètres du Cormet de Roselend. Je suis plus à l'aise que le matin dans le Cormet d'Arèches. Je n'ai senti les traces de ma course de la veille que lorsque je descendais de vélo, notamment pour m'asseoir et me relever.

Un jeune cycliste arrive au col. Je m'aperçois qu'il n'a presque rien sur lui.

- Tu as de quoi réparer ?

- Non

- Tu as peut-être une petite pompe dans ta poche ?

- Non

- Comment fais-tu si tu as un problème mécanique ou autre ?

- J'ai mon portable !

Et s'il se mettait à pleuvoir ou si la température baissait, ce qui est fréquent en montagne ? Là, pas de réponse. Le portable ne saura pas le recouvrir chaudement. Il faut choisir : rouler allégé comme un coureur ou transporter quelques kilos de plus pour avoir la sécurité et le confort.

Il est 16h30, les vêtements chauds vont enfin servir. La descente du Cormet de Roselend est longue (20 km) et encaissée. Il y aura donc beaucoup d'ombre et peu de soleil, surtout après Les Chapieux. Je porte un vieux casque à boudin dans les descentes : celui-ci occupe peu de place dans les bagages lorsque je grimpe. Dans la partie la plus difficile (virages en épingles à cheveux) de la descente, je dois dépasser successivement quatre voitures.

A 17 heures il fait très chaud lorsque j'arrive à Bourg-St-Maurice. J'ai encore le temps de monter aux Arcs mais, honteusement, je place mon vélo dans le funiculaire. Pour me disculper, je me dis que j'ai fait de gros efforts la veille (il s'agissait d'une compétition) et je veux encore pédaler les jours suivants : l'ami Marc Liaudon (bien connu des 100 cols) m'a donné beaucoup de renseignements sur les cols muletiers de la région.

Pierrick BELBEOCH N°1502

de GUIPAVAS (Finistère)

LA CHASSE AUX RAYONS

Comme chaque année, un séjour organisé par Michel DEPOND, à la demande de notre Président, réunit des «Cent Cols» et des amis du tour de France autour d'un circuit en Corse.

Le 10 Septembre 2000, 15 «Cent Cols» et 18 amis se retrouvèrent donc sur le port de Marseille, avant l'embarquement pour Bastia à bord du Napoléon Bonaparte.

Immédiatement des contacts sont pris et les confrères Cent Cols se retrouvent pour parler de leurs futures ascensions. Philippe CARREZ (vous savez, le grand breton créateur du site internet des Cent Cols) se place d'emblée comme le chef de bande avec un palmarès de plus de 1000 cols et sort ses premières cartes.

Le potentiel de cols franchissables paraît infini et encore insurmontable. La récolte promet d'être riche si nos moyens le permettent.

Dès les premiers jours, la chasse part tout azimut : un col par-ci, un col par-là et c'est finalement déjà 10 cols le premier jour, pour 5 prévus. Quelle journée !

A chaque jour suffit sa peine, nous disions-nous. Mais les deux, trois et quatrième jour ne démentirent pas le rythme du premier. Toujours des cols et des kilomètres en plus. L'émulation née de notre maître à tous suffisait à motiver chaque jour une troupe de 7-8 «Cent Cols» acharnés. Les dernières étapes, quoique plus faciles sur le papier, nous conduisirent à engranger la bagatelle de 17 cols par jour.

Mais c'est dans la 5^{ème} étape, que le clou du séjour arriva. Philippe nous convainquit de gravir 3 cols situés à un kilomètre de la route conduisant à CORTE par une route classée... R1. Pour lui, facile et abordable avec un vélo de course. Pour nous autres, presque une aventure avec nos vélos.

Néanmoins, nous décidâmes de le suivre peu après le Bocca d'Ominanda pour une cueillette alléchante.

Les premières rampes s'avérèrent délicates : un passage à plus de 15 % sur un sentier chaotique avec des pneus de 23mm. L'adhérence n'est pas à son faite et il nous faut parfois poser le pied à terre, voire les deux, pour pousser notre machine sur de brèves distances. Puis la pente s'adoucit et nous contournons deux mamelons successifs, au pied de ce qui est sans doute le relais TSF de Corte, pour passer ces fameux trois cols. Cette digression méritait bien une photo.

Il ne restait alors plus qu'à descendre. Ce n'était pas le plus facile, loin s'en faut. A mon sens, le fait d'être plus haut et sur pneus plus fins que sur un VTT a rendu cette descente vertigineuse, plus ardue et plus impressionnante que si nous l'avions franchie en «mountain bike». Avec une extrême prudence - je suis allé jusqu'à pousser mon vélo pendant quelques mètres -, nous parvînmes sans dégâts physiques au carrefour avec la route goudronnée. Un rapide tour du vélo ne montrait pas non plus de crevaison ni de pneu entaillé.

En revanche, l'examen attentif des roues et de leurs voiles nous a permis d'observer que deux rayons étaient morts de leurs belles morts. La chasse effrénée avait donc son revers. Nous l'apprîmes un peu à nos dépens. La chasse aux cols devenait ainsi la chasse aux rayons avec un principe quasi vérifié : oeil pour oeil, dent pour dent.

Mais, vous l'aurez compris, tout ceci relève plus de la fable que de la réelle mésaventure. Nous revenons de la Corse enchantés, avec des paysages fabuleux, des routes d'une qualité surprenante, un temps et des plages idylliques, et «the last but not the least», une organisation exemplaire. Presqu'accessoirement, serions-nous tenté de dire, ce périple nous permit de passer plus de 70 cols, 16 000 mètres de dénivelée et rouler près de 1000 km en 8 jours non-stop de vélo.

Une expérience que, nous l'espérons de tout coeur, d'autres «Cents Cols» pourront tenter l'année prochaine et les années suivantes...

avec la participation de :

Jean-Yves BLANCHARD, Jean PERRET, Daniel Gouy, Franck JACOB, Philippe CARREZ

3/ 7/ 100/ 1000/ 2000/ 2650 LE COMPTE EST BON

Ce n'est pas une parodie d'émission télévisée et ces nombres demandent quelques explications.

- 100 : comme le Club des «100 Cols»
- 2000 : comme le millésime de cette année
- 1000 : comme le millième col
- 100 : comme le centième col à plus de 2000
- 3 : comme le nombre de tentatives pour franchir ce col
- 7 : comme le nombre de participants à cette expédition
- 2650 : comme l'altitude du ... PARPAILLON.

Le PARPAILLON, mythique col dont l'ascension a été plusieurs fois relatée dans la revue et dans des magazines spécialisés, avait été choisi depuis longtemps par Régis PARAZ comme son 1000^{ème} col. Pour que le compte soit vraiment bon, c'était aussi le 100^{ème} col à plus de 2000 mètres escaladé par notre cent-coliste qui a fait le forcing pour ne pas attendre 2001 !

Après une tentative sans frais le 26 août avec une annulation du voyage à cause de prévisions météorologiques pessimistes, nous avons fait un 2^{ème} essai, et mis le cap sur EMBRUN pour y passer une douce soirée, et subir un gros orage matinal. Les VTT revinrent mouillés à CHAMBERY avec des cyclos frustrés : nous attendions tous cette montée et sommes rentrés terriblement déçus.

La 3^{ème} tentative fut la bonne pour le groupe des 7 en ce dimanche 10 septembre, avec une magnifique journée de fin d'été. Nous sommes partis très tôt de CHAMBERY pour démarrer d'EMBRUN à une heure raisonnable. Nous avons apprécié la longue montée vers CREVOUX où nous avons repris quelques forces et signé le livre d'or de cette légendaire escalade. Nos VTT ont souffert par la suite...et nous aussi ! Les nombreux chasseurs rencontrés ne nous ont pas encouragé dans cette rude grimpe. Les automobilistes, trop nombreux, prennent des risques sur cette piste : de même que des cyclistes montent avec des pneus étroits, des voitures «normales» rivalisent avec les 4x4. Les vaches et les chevaux, indifférents à nos efforts, nous ont fourni une meilleure compagnie dans la partie finale de cette magnifique ascension. Nous sommes enfin arrivés devant la porte de ce tunnel mystérieux. Nos lampes frontales, trop faibles, ne nous ont pas permis de percer les secrets de cette sombre traversée. A l'air libre, nous avons allégé nos sacs pour arroser l'événement.

Un grand bravo à Régis pour son courage, pour son organisation, pour son exemple. C'est lui qui nous a amenés à la Confrérie et qui nous a permis de partager de grands moments d'amitié sportive. Il a reçu sa belle médaille lors de la dernière Assemblée Générale et figurera maintenant dans les 3 premières pages du tableau d'honneur de la revue.

Roger COLOMBO N°4205
de CHAMBERY (Savoie)

DES MONTAGNES SANS COLS

S'il existe en France des régions, comme les départements 06 - 09 - 11 - 26 - etc. où la cueillette des cols se fait à pleines mains, il est possible aussi de faire de la montagne sans en ramasser un seul !

Avec un groupe d'amis cyclos de l'Yonne, nous avons pu faire deux très belles randonnées en juin 1998 : environ 1000 km en Crète, et en juin 2000 : environ 1500 km au Portugal.

Pour la Crète qui est à peu près aussi plate que la Corse, y compris les bords de mer ! (ceux qui ont eu l'occasion de pédaler dans l'île de beauté comprendront) aucun col n'y est recensé. Et pourtant j'ai noté une vingtaine d'endroits où la définition du col y est scrupuleusement respectée.

Plusieurs fois nous sommes partis du bord de mer pour grimper à 1000/1100 m d'altitude. Sans compter les autres grimpettes de 5 à 10 km, mais en haut aucune indication de lieu de col ou même d'altitude. De toutes façons les rares pancartes étaient incompréhensibles pour nous. Quand au Portugal, très montagneux dans sa partie Nord, il ne comporte pas de col non plus. Curieusement, les routes très escarpées contournent les massifs où grimpent carrément au sommet.

Par exemple dans la très belle Estrella, après 20 km de montée nous ne sommes pas arrivés à un col mais à une «cima» à 1300 m d'altitude. Mais quelle belle descente ensuite sur Seia !

D'après la carte Michelin, alors qu'il y a de nombreux cols en Espagne, juste de l'autre côté de la frontière, seulement deux cols sont indiqués dans le Nord-Portugal, mais notre itinéraire n'y passait pas. Un autre col plus au sud dans la région de Lisbonne : le modeste Alto de San Martinho, 189 m pour lequel nous avons fait un petit détour.

Toujours est-il qu'en 2500 km de vélo le capital col ne s'est enrichi que d'une seule unité. C'est vraiment peu mais beaucoup tout de même en souvenirs, paysages et photos.

Odile et André GIRONDEAU
de BASSOU (Yonne)

UN 3000 MÈTRES POUR SON 3000 ÈME

Il s'appelle François Rieu. Au club, on le regardait tous avec des yeux d'envie. Pensez donc ! En 1982, à mon arrivée au club, il flirtait déjà avec les 2000 cols !

Alors, en cette fin août 2000, j'ai entendu dire que François ferait bien un 3000 m du côté des Deux Alpes. Alors, l'occasion était trop belle ! Nous voilà partis pour l'aventure des grandes cimes !

A la sortie de la station, la piste est un boulevard et de temps en temps, on mange la poussière des camions qui montent au chantier du sommet. Ca promet !

Après toute une série de grands S, on arrive à la première gare du télésiège à 2181 m d'où débarquent skieurs et surfeurs pour prendre la seconde télécabine. Le paysage est encore pittoresque, surtout vers le lac du Plan à 2291 m. Mais après, place au bulldozers et pelleteuses, au vacarme, à la peuf...

La gare d'arrivée de la seconde télécabine à 2578 m est un incroyable chantier de terrassement et on a même de la peine à parvenir au col des Gourses (2550 m). On enjambe des terre-pleins, des routes en constructions... Un véritable massacre écologique !!! pour atteindre le col d'Entre les Têtes (2696m).

A la Brèche du Grand Creux (2804m), on fera un petit casse-croûte réparateur avant de jouer aux chamois pour rejoindre la Brèche de la Mura (2822m).

De retour sur la piste, qu'est-ce qu'on croise comme VTTistes... qui sont montés au sommet en télécabine et qui ne font que de la descente... Autre philosophie !!!

Les derniers lacets sont pénibles : la fatigue, l'altitude, et le bruit des bulldozers et pelleteuses... car le col est un chantier apocalyptique ! Plus de pancarte pour la photo !

Alors, on se console... à l'apéro, au Champagne qu'a monté Bernard, au Gewurztraminer que j'ai apporté !!! On félicite quand même François !

Le glacier est noir de poussière, les surfeurs ont l'air de prendre plaisir à glisser dessus... On a toutes les peines du monde à retenir Yves qui veut monter à la Brèche de la Jassire (3253m). Mais sur le glacier sans crampons...

A la descente, on console Yves avec un crochet sur la Brèche de Saint Christophe (2800m). Plus bas, on dépanne par deux fois des VTTistes en herbe, que le loueur de la station a lâché en pleine montagne sans le B.A. BA technique ; la réparation d'une crevaillon.

Dans la combe du Thuit, on s'arrête pour voir le saut à l'élastique depuis la télécabine, d'un amateur de grand frisson...

C'est bon la descente, surtout lorsqu'on l'a méritée après une montée de 4 heures !!!

Dis-moi, François, pour ton 4000 ème... Les Rocheuses ou la Cordillère des Andes !

Jean-Paul CUFFOLO N°1899
d'ALBERTVILLE (Savoie)

UNE SEMAINE À ISOLA 2000

En cette année 2000, il me fallait frapper un grand coup.

Les solutions ne manquaient pas : 2000 cols en 366 jours, par exemple... Quel challenge ! Ou encore gravir tous les cols français de plus de 2000 m ! Accessible, mais encore ardu. Finalement, j'optai pour un niveau moyen, et en fait de grand coup, mon projet de 10 cols à plus de 2000 m se révélait modeste. Pourtant il avait le mérite de me faire accéder aux 50 cols à plus de 2000 m, ce qui dans l'avenir me permettra, si je le veux (peux) d'atteindre les 1000 cols (soit encore 550) sans être obligé de dénicher des monstres dans tous les coins. Quoique j'aime trop les plus de 2000 m pour m'en passer.

Donc, comme chaque hiver, je planchai sur les cartes et découvris un secteur où je pourrais concrétiser le rêve. Isola (2000 cela va de soi). D'un côté la France, avec le Raspaillon, de l'autre l'Italie, avec un éden au-dessus de Demonte, et au milieu, à la frontière, la Lombarde.

Les deux premiers jours, je me fis les mollets sur celle-ci : c'est nécessaire pour acquérir le coup de pédale montagnard. Puis je me risquai sur la Bonette. Ce fut assez facile jusqu'au Raspaillon (ou Granges Communes). Là, un vent violent et surnois voulut m'entraîner sur la déclivité sans passer par les lacets de la route. Je poursuivis un peu vers la cime, mais Eole se fit plus virulent. Je n'insistai pas, ayant déjà franchi l'obstacle il y a quelques années dans l'autre sens. Seul m'importait le Raspaillon, pas encore comptabilisé.

Vint enfin le grand jour dans le massif de l'argentera (le Mercantour italien) et plus particulièrement le versant droit de la vallée de la Stura di Demonte en remontant le vallone de l'Arma. Je laissai la voiture à Demonte et enfourchai «Mulet des Cimes» mon VTT bleu. Dur comme toujours le départ en côte, mais dès San Maurizio, une zone boisée, égayée par le chant cristallin de l'Arma, atténua l'effet de la dénivellation. Trinita et San Giacomo se succédèrent, le paysage devint plus rude, les arbres se raréfièrent et le reste de la végétation se clairsema, elle devint humble, presque ingrate. Une brume s'épaississant me poursuivait et noyait la vallée derrière moi. De rares marmottes, curieuses d'abord, s'enfuyaient en poussant leur sifflement strident. Après 20 km d'efforts, j'atteignis le col de Valcavera. La route, toujours goudronnée, m'invitait à persévérer vers Castelmagno. J'en profitai pour ajouter le col dei Morti (ou Fauniera) que le Giro a découvert il n'y a pas si longtemps, et celui de Vallonetto. Je stoppai là, gardant pour les années futures le parcours inverse, Caraglio-col de Valcavera.

Je pris quelques photos et rebroussai chemin jusqu'au col initial. Là, je pris plein nord et entrai dans le sublime ; un secteur miraculeux où plusieurs cols muletiers se pelotonnaient douillettement dans une aire réduite. Une courte descente sur un sentier empierré me déposa au pied de mon premier objectif : le col del Mulo. A chaque embranchement, je choisis la voie de droite et débouchai rapidement au sommet à 2527 m. La vue était superbe, une chaîne de montagnes inconnue au loin se découpait ; en contrebas, j'apercevais la route menant du col d'Esischie à Marmora. Un éperon calcaire déchiqueté me dominait : je l'escaladai en partie sous un ciel céruléen. J'y serais bien resté pour toujours. Comme le héros du film «Le grand bleu» qui ne voulait pas remonter à la surface de l'océan, je ne voulais plus redescendre. Pourtant, après une vingtaine de minutes d'extase, je me redressai, fis volte-face et accrochai le col della Bandia avant de poursuivre vers ceux della Margherida et di Cologna, dans un décor époustouflant où des œillets de montagne et de la joubarbe à toile d'araignée éclaboussaient de taches roses la parure verte de l'herbe rase, de la mousse et des lichens qui s'accrochaient aux masses rocheuses blanches, grises ou ocrées. Je n'en écrirai pas plus, allez-y... En fin d'après-midi, je fis demi-tour, mélancolique. Des myriades de marmottes détalèrent sous mes roues, je dus ralentir.

Hélas, ma semaine de vacances touchait à sa fin. Pour le dernier coup de rein, j'avais choisi un col mythique : la Moutière. Je ne fus pas déçu, l'ascension par St-Dalmas-le-Selvage se révéla magnifique. La forêt au début, un faux plat au milieu pour récupérer avant d'aborder les lacets terminaux dans un site aride et

pierreux. Là aussi, je restai longtemps au sommet à savourer mon plaisir sous le regard étonné d'une marmotte méfiante.

J'espère bien retourner assez vite dans cette région bénie. Il me reste quelques beaux cols à gravir : l'Esischie (2370 m), le Puriac (2506 m), le Gardetta qui succède au Cologna (2437 m), et peut-être aussi le Viribianc (2187 m).

Avant de conclure, je dis également un grand merci à ma mère qui fit le voyage de Bretagne avec moi et à qui le soir je racontais les splendeurs côtoyées.

Christian CAMOZZI N°3733
de SION-LES-MINES (Loire-Atlantique)

COCORICO DANS LE TYROL ITALIEN

Il est 22h30 ce 2 juillet 2000, Robert Pirès déborde sur son aile gauche, centre en retrait, David Trézéguet reprend du gauche en demi-volée, le ballon se loge dans la lucarne des buts du gardien italien : la France est championne d'Europe.

Dans ce coin de l'Italie du Nord, nos douze petits français, perdus au milieu de centaines d'italiens déçus et abattus, exultent et bondissent de leurs sièges en agitant leurs petits drapeaux bleu-blanc-rouge.

San Cassiano, un village de carte postale, au pied de la Varella, nous accueille ce dimanche à l'issue de notre 3^{ème} étape d'un périple cyclo dans les Dolomites. C'est là, dans ce village en fête, que nous nous retrouvons au milieu des villageois costumés, pour assister, en plein air et sur écran géant, à la finale de l'Euro 2000, dans une ambiance festive, avec des spécialités du pays arrosées de bière et de grappa. Quelle soirée ! La première mi-temps est équilibrée avec des moments alternés de difficultés et de maîtrise. C'est nos Pordoï, Costaluga, Campolongo, Gardena, Sella et autre Falzarego à nous cyclo.

Le début de la 2^{ème} mi-temps est étouffant, avec le but italien, on se croirait dans le Giau, le Nigra ou dans la terrible montée au Longeres. Puis vient la délivrance avec le but de Wiltord. C'est notre ouf à l'arrivée au Tre Cime du Lavaredo. Enfin, l'apothéose du but en or comparable au passage au Fedäia, face à la majestueuse Marmolada.

22h30, ce 2 juillet, quelques italiens applaudissent sportivement à la victoire française et trinquent avec nous, les autres sont déçus et nous les comprenons. Malgré tout, la fête peut recommencer.

Alors, nos petits français vont sagement au lit, heureux de cette soirée. Demain, le coriace Erbe nous attend. San Cassiano, nous nous en souviendrons longtemps.

Jean-Paul GALINIER N°1259
de BERRE (Bouche-du-Rhône)

MONTAGNE SACRÉE OU SACRÉE MONTAGNE

Profitant de l'arrière saison, en ce mercredi de septembre, je décide de me lancer à l'assaut du Canigou, montagne imposante et sublime qui fait la gloire de la terre catalane. Les Catalans la tiennent en vénération et la chantent dans les deux Catalognes. A ma connaissance, aucune montagne n'engendre autant de passion, et la légende dit qu'elle fut de tout temps considérée comme hantée par des êtres surnaturels, «les Bruixas» et que nul n'osait s'y aventurer. C'est seulement en 1834, que Messieurs Chausenque et Vilanova, Maire de Corsavy, en commencèrent l'ascension.

Chaque année, je me rends sur ses versants au moins une fois. Cette fois-ci, c'est le sommet que je convoite avec au passage, une Porteille à 2590m.

La météo est favorable ; je démarre à 9h 00 de Fillols, petit village du Conflent situé à 4 kilomètres de Ver-net les Bains. Mon VTT étant en panne, c'est avec mon routier que je rejoins la piste forestière au col de Milières (842 m). Au début, la piste est pentue, mais, dans l'ensemble roulante. L'été, elle est très utilisée par les 4x4 qui montent les touristes au chalet des Cortalets. Après quelques kilomètres, je parviens au refuge de Balalg (1582 m) et finis par franchir le col des Voltes (1838 m) . Les pourcentages m'obligent parfois à relancer la mécanique en danseuse malgré mon 28x28. Souvent boisée, la grimpe est agréable. Bientôt le refuge du Mas des Cortalets est en vue et, au passage au col du même nom (2055 m), je dois mettre pied à terre ; les lacets étant trop pierreux. Retrouvant une piste plus correcte, je peux rouler en direction du chalet des Cortalets (2200 m) que j'atteins après 13 kilomètres de grimpe. Ici, on peut manger et dormir en toute tranquillité. Il est 11h 15 et, bien plus haut, j'aperçois des randonneurs montés en voiture, en cours d'ascension. Quant à moi, je me dirige vers le GR 10 en poussant mon vélo et rejoins la Font de la Perdrix. A partir de là, le poussage se transforme en portage sur un sentier hors piste bien balisé en jaune et bientôt, un panneau indique «sommet du Canigou 1h45».

Après le passage du pic Joffre (2362 m) , un replat me permet de souffler enfin. C'est à ce moment là que je croise un marcheur assez âgé qui descend et qui semble mal en point : « Je ne puis continuer à cause de mon cœur » m'avouera t-il assez déçu. Finalement, j'atteins la Porteille (2590 m) et après la photo souvenir, je reprends mon ascension. Dans ces lacets raides et étroits, je rattrape des touristes Mayennais, à ce qu'ils me disent, surpris de me voir les doubler avec un vélo sur l'épaule. Gentiment ils s'écartent et alors, je suis étonné moi aussi de voir des personnes d'un grand âge se hisser sur des cailloux instables. Cela ne frise t-il pas l'inconscience ? Mais, ici, je suis mal placé pour en parler.

L'épaule, malgré ma protection commence à devenir douloureuse et le souffle, avec cette chaleur, se raccourcit. Encore un dernier effort et me voilà à la table d'orientation flambant neuve (refaite l'an dernier). Et puis là, tout près, sur le pic, la Croix et l'Etendard catalans marquent le sommet (2784 m). Je suis las et fatigué, mais, heureux, tellement heureux !!!

Je noie mon regard dans cette immensité. La brume cache au loin l'horizon, mais, c'est tout de même fabuleux ! Un jeune couple arrive par la Brèche Durier et est aussitôt sollicité pour la photo qui immortalisera à jamais «mon exploit». Les Mayennais arrivent aussi et il est de mon devoir de leur expliquer que c'est depuis ici, ce pic où est fixé le Drapeau catalan, que tous les ans, dans la nuit du 23 au 24 juin, les «Fogaters» allument les feux, et qui de relais en relais, amènent la flamme jusqu'au Castillet au cœur de Perpignan. Ce jour là, le Canigou devient symbole d'Amour et de Paix dans toute la Catalogne.

Après une descente tranquille, je reviens au chalet beaucoup plus animé qu'à l'aller. Des marcheurs sont à table ; je m'incruste pour un casse-croûte arrosé d'une mousse bien fraîche, mais aussi, bien méritée.

Ah, qu'il est dur de s'arracher à un tel site idyllique où sapins et rhododendrons se mêlent en parfaite harmonie ! La journée est vite passée, mais en m'éloignant, je me promets d'y revenir, mais...par l'autre versant!

Martial GARCIA N°3525 de PERPIGNAN (Pyrénées Orientales)

ALTITUDE EN ANDORRE

Pour les initiés, les amoureux de la montagne à bicyclette, les doux-dingues, qui galopent les cols comme certains collectionnent les étiquettes de boîtes à fromages, en un mot pour les membres de la Confrérie des «100 cols», il est un problème de taille qui revient périodiquement sans que la solution jaillisse d'un chapeau : les cols à plus de 2000m.

Lorsque dans la famille il n'y a qu'un doux-dingue, passe encore, mais s'il y a le couple c'est l'enfer : «Chérie ça devient juste, tu n'as plus que 8 cols couverts avec tes 2000»; si à cette situation tendue vous ajoutez que monsieur et madame ont d'une part dépassé la soixantaine, et d'autre part, passé tous les routiers de plus de 2000m français, quelques suisses, des italiens, et certains espagnols, vous comprenez que, sauf à «tâter du muletier», l'avenir dans la confrérie est plus que compromis.

J'avais un vieux prof qui, il y a bien longtemps, me serinait sans cesse «tout problème bien posé est à moitié résolu»... ce que je traduisais à ma chère épouse par une formule montagnarde : «tu montes dans les cailloux ou nous laissons tomber la Confrérie».

Il est des raisons que la raison ignore, c'est bien connu, mais comment concevoir qu'une mamie tranquille, bien dans sa tête, qui se baigne dans 50cm d'eau, et encore, si celle-ci est à 28°, qui regarde «les Feux de l'Amour» en repassant son linge, choisisse la solution dingue, ça dépasse la compréhension du commun des mortels... mais les vrais 100 cols comprendront.

Donc lorsque je lui proposai une chasse dans les vallées d'Andorre où 7 plus de 2000m nous tendaient les bras... et les roues, elle a dit « banco ». Et lorsqu'elle s'engage, elle sait de quoi elle parle. Le Parpaillon, La Moutière, la route des crêtes italiennes, elle connaît... oui mais tous ces cols grimés en vélo de route. Cette fois il s'agit d'emprunter le VTT, le beau qui est dans la cave depuis 18 mois et qui affiche royalement 30 km au compteur. Et encore 30 km dans les chemins tranquilles autour de Nohic.

De plus elle connaît bien les règles du jeu. Un 2000m muletier, il démarre dans la vallée. Il ne s'agit pas de grimper, les vélos accrochés à la voiture jusqu'à la fin du goudron (aux environs de 1900 m dans le pire des cas) pour grimper 1 ou 2 km de piste et arriver superbe au col de 2050m en criant : cocorico, je l'ai !

Donc le programme est lancé, reste à voir si techniquement ça va suivre. Il convient de faire un essai «in situ» et mon choix se porte sur la forêt de la Grésigne où certains chemins sont corrects et suffisamment représentatifs pour tester une débutante. Essai qui doit porter sur la piste, mais également sur la route, car l'emploi du VTT sur des pentes goudronnées mais très raides et très longues, peut se révéler un exercice difficile. L'essai débute donc par la côte des Abriols, 4 km de route à plus de 10 %, histoire de voir comment réagit la mule...tière. Il se poursuit par une piste roulante et pas trop pentue, et se termine par une portion très caillouteuse et très raide. Le résultat est mitigé. Côté route et piste, c'est OK, en prenant le temps nécessaire ça passe, côté cailloux, de gros progrès restent à faire. Enfin qui vivra verra, l'opération est lancée. Direction Andorre.

Nous ne partons pas tout à fait à l'aventure, en effet une équipe composée de Francis et de Chantal, des références en la matière, nous a précédés et, nantis de leur expérience, nous pouvons programmer nos périples avec précision. Nous allons suivre leurs traces... à notre rythme.

Mardi 8 août 2000 (c'est une excellente année pour les 100 cols) : nous débarquons à ce qui sera notre base, le camping de Santa Coloma. Le programme est déjà perturbé car les 15 km de bouchon avant le Port d'Envalira remplaceront le petit circuit prévu. Nous choisissons une balade dans Andorre la Vieille distante de 3 km avec une montée « essai » sur La Massana, histoire de tester les troupes et de voir de plus près deux tunnels signalés sur la carte. Essai concluant, tout semble au point pour le lendemain.

Mercredi 9 août : le programme porte sur 4 cols, regroupés dans un rayon d'environ 1 km, et situés au dessus de la station de skis d'Arinsal. Nous sommes à 900m et ces mignons s'échelonnent entre 2432 et 2500m, d'où 23 km de route pour arriver à la côte 2000m, et 5 km de cailloux pour terminer. Il est 8h 30 lorsque nous quittons notre base et le temps est splendide. La mise en condition est excellente car ce n'est qu'à la sortie d'Andorre la Vieille que la route se redresse brutalement. Les VTT, avec des pneus relativement étroits et des développements adaptés, permettent une progression tout à fait correcte. Le tunnel, repéré la veille, est évité en empruntant l'ancienne route abandonnée par les voitures, mais toujours utilisée par les promeneurs, qui peuvent admirer en contrebas une charmante chapelle accrochée au rocher au-dessus du torrent.

Passé La Massana, une pancarte alléchante nous indique à droite un petit col situé à 1,2 km, qui pourra être pour ce soir un dessert agréable après le plat de résistance qui nous guette. Nous verrons plus tard la consistance indigeste du dessert.

Erts puis Arinsal sont passés sans trop d'efforts, mais les choses deviennent sérieuses pour la montée à la station. La route est belle, le paysage est splendide, mais la pente est maintenant redoutable. Les braquets adaptés et quelques courts repos nous permettent toutefois d'atteindre la station... et la fin de la route dans un état correct.

Il est 11h, nous sommes à 2000m et tout là-haut, 500m plus haut, nous apercevons l'échancrure des cols qu'il nous faut atteindre en 5 km, sur une piste large, raide, caillouteuse et crevassée. Le vélo devient presque inutile, mais néanmoins nous le poussons... pour la règle des «100 cols» et pour la descente.

Il nous faudra près de 2 heures pour atteindre le sommet, avec toutefois l'arrêt pique-nique sur le bord du torrent, dompté et aménagé par des travaux, peut-être utiles, mais pour le moins inesthétiques.

Il fait beau et chaud, mais l'altitude rend la chaleur supportable et les eaux du torrent nous permettent de rafraîchir l'eau des bidons. Restaurés nous reprenons notre ascension et nous sommes confrontés à un spectacle qui nous laisse pantois, désolés pour la montagne si belle, qu'une fois de plus les hommes parviennent à enlaidir. Un camion semi-remorque descend dans les cailloux, dans cette pente dépassant 10,%. Il vient de livrer un engin de terrassement pour la construction des pylônes de la future remontée. La maîtrise du chauffeur appelle notre admiration, même si, enfin arrivés au sommet, l'énorme chantier qui déchire la montagne, nous laisse amers.

L'effort de la journée est maintenant derrière nous. Le Portella de les Vaques et ses 2500m est atteint, le chemin pour rejoindre le coll Petit 2432m, le port Nègre 2454m et le port Vell 2491m est relativement facile, même s'il me permet à un moment donné de voir ma vététiste préférée descendre dans la prairie dans une position assez étrange, son VTT la précédant de 3 bonnes longueurs !

Nous prenons notre temps et admirons à satiété le spectacle exceptionnel que nous offre la montagne, aussi bien du côté andorran que du côté espagnol, puisque nous chevauchons la frontière. L'avantage du VTT tient surtout au temps qu'il permet de gagner en descente. Alors que nous aurons mis environ 7h, arrêts compris pour monter et faire le circuit des 4 cols, 1h30' suffiront pour rejoindre notre camp de base. Encore convient-il de compter dans ce temps, le fameux dessert signalé plus haut et que je préfère passer sous silence. En effet le petit col facile s'est révélé une sévère vacherie dont madame n'a pas apprécié le charme.

Judi 10 août : bien reposées, les troupes sont fraîches pour attaquer la seconde partie du programme andorran. Le menu ressemble au précédent avec toutefois des différences notables. Cette fois il y a 5 cols à franchir dont seulement 3 à plus de 2000m, mais ces trois derniers ne sont pas groupés, il y a environ 3 km entre le premier et le second et la même distance pour atteindre le 3ème. De plus le départ de la montée se fait à Sant Julia de Loria à 900m et le point culminant est au Pic Nègre à 2664m. Comme la veille, 20 km de route pour atteindre la station de la Rabassa située à 2000m environ, et 7 km de piste pour continuer.

Comme la veille, départ à 8h30, mais nous quittons le camp en descente. Il fait frais et... nous n'allons pas tarder à nous réchauffer. En effet, dès la sortie de Santa Julia, la route prend des allures d'ascenseur avec un pourcentage effrayant. Sans les braquets des VTT nous serions en équilibre... ou à pieds. Le temps est toujours splendide et la vue sur la vallée magnifique. Nous sommes à la verticale du poste frontière avec l'Espagne et nous observons sur l'autre versant la route qui monte au coll de la Galina.

Arrivé à la station je découvre que la buvette-restaurant est ouverte, ce qui n'était pas le cas à Arinsal. Lorsque Josette arrive, j'ai eu le temps d'échanger quelques pesetas contre une chope de bière. La belle route est terminée et nous nous engageons sur une piste correcte qui nous mène au premier col : la collada de Pim à 2140m. Au sommet, nous profitons de l'ombre bienfaisante d'un bosquet de sapins pour déjeuner et prendre un peu de repos. Dès la reprise, nous constatons que nous avons mangé notre «pain blanc» car la galère commence. Nous empruntons un chemin, qui de loin nous semblait cyclable et d'un pourcentage acceptable pour les VTT, mais qui se révèle aussi impraticable que celui de la veille. Nous avançons péniblement le plus souvent poussant le vélo. Arrivés au coll de Finestres à 2407m, nous nous octroyons un long repos. Nous sommes au-dessus de la station et de la vallée et le spectacle est magnifique. La montagne dénudée nous offre des horizons sans fin. Tout est calme, et seuls 2 ou 3 motards viennent un court moment perturber cette tranquillité.

Nous devons quitter ce repos car le Port-Nègre nous attend 3 km au-dessus. La piste est toujours aussi raide et défoncée et l'altitude aidant, les efforts sont plus difficiles. Les portions où je peux monter sur le VTT sont de plus en plus rares; quant à Josette elle ne cherche plus, se demandant ce qu'elle fait avec cet engin dans les cailloux. Le Pic Nègre est enfin atteint et le port du même nom avec ses 2605m est inscrit sur nos tablettes. Situation amusante : après ces efforts, il faut encore faire de la gymnastique acrobatique sur le GR pour «descendre» au col qui se trouve en contrebas du pic. Il est marqué en son centre non par une pancarte, mais par une splendide poubelle à couvercle vissant. Compte tenu des difficultés d'approche, le ramassage des détritiques doit être annuel !

Nous restons un long moment à flâner, admirant le paysage, essayant de repérer le chemin du retour et la route qui nous rendra à la civilisation, là-bas tout en bas.

Comme la veille, le vélo retrouve son utilité lors de la descente. Même avec une piste infecte, nous parvenons à passer pratiquement tout sur le VTT. Josette n'a pas la maîtrise des spécialistes du VCM, (moi non plus d'ailleurs) mais elle se défend très bien sur un engin nouveau pour elle. Le matin j'avais huilé les chaînes... et un peu les jantes. De ce fait je n'ai nul besoin de me tourner pour connaître sa position même si elle se trouve 100m en retrait, le grincement des freins suffit. Si le bruit est régulier, elle est sur le vélo, s'il est intermittent, elle marche à côté !

Le retour à la civilisation commence par un arrêt prolongé à la buvette de la station.

Sur la route enfin retrouvée, la descente est un régal. Pour cueillir deux cols sur le retour, nous empruntons un chemin parallèle, mais malgré le détour, il ne nous faut guère plus d'une heure pour retrouver notre camping et sa douche réparatrice.

L'expédition andorrane est terminée pour ma cyclote. En ce qui me concerne, avant de retrouver la mère patrie, je souhaite effectuer un circuit d'environ 30 km qui m'a été indiqué par Francis.

Vendredi 11 août : Départ à 8h pour cette ultime randonnée du voyage andorran. Comme la veille, descente sur Sant Julia, mais au lieu de prendre une route raide à gauche... j'emprunte une route très raide à droite ! Pour cette montée, qui doit me conduire au coll de la Galina à 1911m à travers un chemin facile, ombragé, bucolique à souhait (dixit Francis), j'ai droit à 14 km de belle route pour atteindre la côte 1400m. Le pourcentage moyen est acceptable, même si la première portion nécessite l'emploi de petits braquets.

Arrivé au croisement qui m'indique le sanctuaire de Calonic, je m'engage sur la piste facile. Il est vrai qu'elle est belle et ombragée, à un détail près : en 5 kilomètres, il faut s'élever de 500m. Pour Francis, tout à gauche

et on avance, pour moi même, tout à gauche et 'on' s'arrête tous les kilomètres. Enfin, je passe tout sur le VTT et c'est un net progrès sur les jours précédents. Je peine pour progresser, mais je ne regrette pas d'être venu. La piste est vraiment splendide. Tantôt au milieu des sapins, tantôt en corniche surplombant la vallée, elle permet de découvrir des paysages uniques. Le col atteint, il me reste à basculer pour parvenir au fameux sanctuaire. Celui-ci ne me semble pas très remarquable, mais c'est peut être parce que je passe rapidement, sans m'y attarder. Je retrouve enfin une belle route qui me ramène rapidement au camp. Cette fois la messe est dite et faut rentrer au bercail, en rêvant à d'autres balades du même style dans des lieux aussi enchanteurs.

Daniel & Josette RANDARD N°3129 & 3130
de NOHIC (Tarn & Garonne)

ÉTÉ 2000, NOTRE 1000 ÈME COL

Pour l'année 2000, se sera une importante saison en tant que membre des «Cent Cols», puisqu'il s'agira pour mon épouse Josette, et pour moi-même, de franchir notre millième col.

Ce sera donc cet été, à l'occasion de nos vacances lors d'un séjour en Autriche via l'Italie et la Suisse. En juillet, nous voilà donc partis avec un autre couple de Dax en direction de Susa (Italie). Après avoir franchi notre premier col de vacances : le Mont Cenis, nous nous dirigeons vers le lac Majeur. Puis, passage en Suisse avec halte à Saint Moritz, très belle station où nous découvrons ce qu'hôtellerie chère veut dire !

Nous avons escaladé deux cols : Albulapass (2312 m) et Julierpass (2284 m). D'autres cols auraient dû être franchis, mais pour cause de mauvais temps, nous avons fait l'impasse.

Enfin nous arrivons en Autriche, dans le Tyrol à Oëtz, située à 50 kilomètres avant Innsbruck. Paysages magnifiques de hautes montagnes et de belles vallées. L'accueil dans les hôtels est très chaleureux.

Puis c'est le départ pour mon 1000 ème col, ce sera le Kuhtai (2017m), quelle montée ! et quel souvenir ! Puis, après 7 jours passés à Oëtz, 12 cols ont été franchis dont 7 à plus de 2000 mètres et 3 en Allemagne toute proche.

Nous garderons un très bon souvenir de l'Autriche, surtout d'Innsbruck et de ses nombreux sites touristiques.

Retour par l'Italie, avec une halte à Bormio. Passage au Stelvio, pas n'importe quel col pour mon épouse, c'est son 1000 ème.

Le lendemain, nous sommes allés au sommet du Gavia tout proche. Stelvio, Gavia, que ces deux cols sont magnifiques !

Cette randonnée, d'une quinzaine de jours, nous a permis de franchir 36 cols dont 13 de plus de 2000 mètres - 900 kilomètres et... un excellent souvenir.

Josette et J-Pierre AUDOUBERT N°2491 et 2441

CETTE GRIMPÉE-LÀ, MON VIEUX, ELLE EST TERRIBLE !

Ah que oui alors, qu'il est terrible ce col ! Plus que ça même, il aura été l'enfant terrible des cols, fermé aux cyclistes sur son versant sud, panneaux géants à l'appui. En cause, ses tunnels non éclairés, à l'origine d'une multitude d'accidents lors du Giro 1989. D'où, à 2483 mètres d'altitude, tel un Noël interdit, des pentes longtemps vouées au pénitencier de la frustration cyclo. Sauf, bien sûr, pour les baroudeurs en proie au flagrant délit de col-ite aigüe...

Mais cette année, allez savoir pourquoi, puisque les tunnels sont toujours là et aussi sombres que jadis, les panneaux ont été ôtés. Ça ne change pas un homme ? Que si ! Tellement même que l'épouvantail alpin, comme s'il avait oublié de vivre toute une décennie, n'en finit plus d'attirer les amateurs de rampes inédites. Non loin du Brenner, ainsi cartonne le Passo di Rombo ou Timmelsjoch en faisant le grand écart entre l'Oetztal autrichien et le Val Passiria italien. Impronomçable, tout ça ? Pas plus que Wap Doo Wap ou Kili Watch aurait dit Philippe Smet s'il n'avait préféré le twist à la cycl' and bike attitude. Et étonnamment proche de nous, puisque moins distant de cent bornes d'un Galibier avec lequel il soutient aisément la comparaison.

Quasi himalayen le Timmels, surtout sur son versant italien, où depuis San Leonardo à 688 mètres «sopra la mare» (aussi au pied du Passo di Monte Giovo à 2099 m. : les plus de 2000 pullulent dans le coin...), la pente jamais guère prise en défaut de raideur, n'a besoin que de 28 kilomètres pour engranger une dénivellation de 1800 mètres! En fait, avant de faire face, on sera bien avisé de chauffer un peu la machine en partant de Merano, à peine plus loin et plus bas pour un petit supplément bénéfique aux muscles engourdis. Car dès la sortie de San Leonardo, on a droit à la douce violence de toute la musique qu'on aime : les raidars à répétition, les tunnels, les épingles à cheveux et les virages relevés à y buter du front...

Pire, après le lieu-dit Belprato et son ultime point d'eau, c'est pour de bon qu'on s'allume le feu. Et à défaut d'un moulin de Cadillac sous le capot, le 30 dents s'impose si on veut arriver un jour en haut. Souvenirs, souvenirs, la succession des rampes qui strient alors le versant de la montagne n'est pas sans rappeler le phénoménal Stelvio ou l'imposante Furkapass. Si bien qu'au bout d'une tienne plus longue et plus relevée que les autres, on se surprend à peine à toiser, comme d'un mirador, les glaciers du Similaun d'où émergea il y a peu la carcasse momifiée d'un randonneur préhistorique qu'un VTT aurait peut-être sauvé. Enfin, après quelques autres, vient le fameux tunnel de l'angoisse. De fait, avec ses 550 mètres de long et son absence de tout éclairage, ce n'est pas une sinécure. Et vu qu'en son beau milieu, effectivement, noir c'est noir ; si on n'est pas équipé d'un phare halogène, mieux vaut le parcourir à pied. Parvenu à son extrémité, on ne retient pas la nuit et on est heureux, sous le soleil, de renaître dans la rue pour la fin du voyage...

Quant au versant autrichien, beaucoup plus long avec 55 bornes depuis Oetz pour une dénivellée totale inférieure de cent mètres, est-il pour autant moins difficile ? Pas sûr. Car les 31 premiers kilomètres ne menant qu'à 1350 mètres d'altitude, on comprend vite que le solde de 24 bornes pour l'ascension restante eut encore été très raisonnable si, après un replat de quatre kilomètres, la route ne redescendait fortement avant le poste de péage (pas pour les vélos). D'où, par compensation forcée, dès la sortie d'Obergurgl, des pentes, pas à sang pour sang, mais quand même bien à seize, propres à dissuader Charlie de courir plus vite. Et dans la combe finale, un interminable escalier où, pédaleur abandonné, le cyclo, pour n'avoir pas été un charpentier et s'être taillé des mollets durs comme du bois, apprend ce que c'est que les coups : ceux du vent qui, comme une avalanche invisible, lui font payer cash tout signe extérieur de vitesse... Bref, chemin long mais apnées courtes, c'est le genre.

Plutôt secouante, l'ascension du versant autrichien peut pourtant être payée de ses efforts si elle prélude à une traversée complète du site. En 120 bornes «aller simple», de la petite ville tyrolienne très ordonnée de Imst, jusqu'aux palmiers joyeusement aguicheurs des boulevards de Merano, on s'extrait alors d'un environnement alpin sub-nordique pour plonger sous un climat pré-méditerranéen. Et l'inferral Timmels-Rombo de revêtir alors des attraits qu'on ne lui soupçonnait pas. Ceux d'un amour d'été.

Michel LALOUX N°2417 d'OBOURG (Belgique)

LA GALÈRE À PORQUEROLLES

Notre «bible» (le grand CHAUVOT 8500) le dit et le précise, trois cols pédalables donc homologables se situent sur l'île de PORQUEROLLES) dans l'archipel des îles d'HYERES (Var). Oh ! bien sûr, avec leurs altitudes ne dépassant pas 100 mètres, ça n'est pas le Mont Ventoux ou autre Hautacam, non !... Ce sont des cols tout de même ! Mais fi des alpages et des neiges éternelles, c'est décidé : je vais me les coltiner ces trois homologables à ras du bitume !

Bien calé à l'avant du bateau navette qui relie la presqu'île de Giens, depuis le petit port de la Tour Fondue à l'île de Porquerolles, je la regarde cette île plantée là, au beau milieu de la grande bleue, elle ne me paraît pas bien haute : je vais me les avaler illico-presto ces trois bosses que je me dis ; puis, farniente, baignade, sieste, repos, en attendant le ferry navette du retour sur le continent ! La totale quoi ! Le déroulement de mon affaire allait être tout autre, et cet alléchant programme quelque peu perturbé ! Attendez que je vous explique !

Depuis le temps que j'en rêvais ; eh bien ça y est, je l'ai fait. Je les ai pédalés ces trois «cols» de l'île de Porquerolles ; mais ce ne fut pas si simple que ça ! Ce fut même une épopée assez cocasse ! Tout commence super bien en ce beau matin de mi-juin. Ciel immensément pur, pas un nuage, pas un souffle de vent, soleil radieux, température estivale, mer d'un bleu profond ; et que dire de cette île, bougainvilliers éclatants, palmiers gracieux délicatement ciselés, eucalyptus géants, pins parasols centenaires, et surtout, SURTOUT, une île SANS VOITURE, un petit paradis pour cyclos. Il y a des cyclistes partout, des solos, des enfants, des ados, des adultes, des nanas, toute une faune joyeuse, pédalant apparemment sans souci ; et en lieu et place de garages automobiles ou autres stations à carburants, des loueurs de V.T.T. partout.

Et c'est parti pour une journée de «chasse aux cols». Le bitume fait rapidement place à de belles pistes mulésiennes bien entretenues et parfaitement cyclables, je grimpe gentiment sous des frondaisons d'eucalyptus, m'arrêtant fréquemment en bordure des plantations entretenues par le conservatoire botanique national méditerranéen, je m'étonne de la quantité des différentes espèces d'oliviers, de mûriers, de pêchers, de figuiers, de la profusion des lauriers en fleurs, des senteurs et des odeurs des essences rares, je crois rêver, suis-je sous les tropiques ? Arrivé sans peine au cap d'Arme, je suis déjà de l'autre côté de l'île. La vue sur la mer y est imprenable ; casse-croûte rêveur vite expédié, épié à quelques mètres de moi par un groupe criard de grosses mouettes en quête de nourriture, tiens, tiens !

Avant le retour vers le village de Porquerolles, arrêt au cimetière (chaque fois que je le peux au cours de mes randonnées cyclo, je fais un arrêt aux cimetières des petits villages que je traverse. J'y trouve là les origines, et le passé de tous ceux qui en firent avant nous, la gloire et la prospérité). Ne manquez surtout pas celui de Porquerolles, posé à flanc d'une petite colline, inondé de soleil, couvert de fleurs, un peu sauvage mais pas trop, un peu d'un autre âge, il est si beau dans sa simplicité. Et me voici à présent (après cette entrée en matière) à pied d'oeuvre dans le petit col du Langoustier que j'attaque depuis la féérique petite calanque du Bréganconnet (altitude zéro). 1,5 km plus tard, je suis tout en haut de ses 80 m (et d'un), après une grimpe pas si facile que ça ! Émaillée de quelques rampes sablonneuses courtes mais sèches avec parfois un petit 10 % à vous couper le souffle. Mais quelle récompense au « sommet », ma vue embrasse toute la pointe de la presqu'île du Langoustier frangée d'une multitude d'anses et de calanques plus belles les unes que les autres ; cela fait penser à une dentelle du Puy géante sur fond de Méditerranée.

Je craignais, au vu des touristes qui ce matin débarquaient du continent, de trouver des pistes encombrées de cyclos et des plages «surpopulées», eh bien à ma grande surprise, il n'en est rien, presque ou pas de monde : un cyclo de temps en temps, rougeaud et transpirant, un couple de Hollandais, juchés sur leurs drôles de machines écarlates mais radieux, en quête de dépaysement, plagettes de poche quasi désertes avec, par-ci par-là, un ou deux baigneurs, je crois rêver.

Midi, halte repas sur le petit port du village à l'ombre des eucalyptus, le soleil est de plomb, la mer languoureuse fait la belle, ondule mollement et s'étire à l'infini. Passé la splendide plage de la Courtade, je débouche presque brutalement sur l'enchanteresse baie de l'Alycastre et sa non moins magnifique plage Notre Dame (c'est l'une des dix plus belles plages au monde d'après le classement d'une revue spécialisée), c'est dire l'émerveillement que procurent ces lieux, c'est tellement beau que cela paraît irréel, les mots me manquent ici pour décrire une telle beauté : mer cristalline, plage de sable blond, pins parasols délicieusement penchés, multitude de voiliers dansants sur leurs ancres à quelques encablures de la côte, petit alizé faisant bruisser les branches des chênes verts, des fleurs, des odeurs de miel, des senteurs de lavande, c'est si beau que l'on en oublierait presque le vélo !

Et mes cols dans tout cela me direz-vous ? Je m'arrache difficilement à ces lieux enchanteurs et poursuis mon aventure cyclo-muletière. Je longe à présent un beau vignoble qui, à n'en pas douter, donnera de nombreuses bouteilles de ce vin rosé de Provence qui, avec un petit glaçon à l'ombre des platanes etc... Ca grimpe mais pas trop, et, sans peine, me voici au sommet des 60m du col de la Galère (et de deux). Stridulations des cigales, une légère brise fait chanter les branchages des chênes verts et apporte une douce odeur d'iode qui se mêle harmonieusement aux délicates essences des pins parasols et autres micocouliers.

Mon programme initial consistait à rejoindre depuis ce col de la Galère le petit col de Galéasson qui plafonne 20 m plus haut par une petite piste de crête. En fait de piste, je découvre un maquis d'une végétation luxuriante autant qu'impénétrable. Un coup d'œil sur ma carte, et hop! demi-tour direction la case départ plage Notre-Dame, afin d'attaquer ce Galéasson par un autre versant, du côté du cap des Mèdes. Ma piste sinue à flanc de falaise et insensiblement se rétrécit, devient plus sauvage tout en prenant de la hauteur. A présent ce n'est plus qu'un sentier caillouteux, je m'y retrouve seul, plus de cyclo, plus de randonneur, le bleu de la mer en dessous, le bleu du ciel au dessus, je flotte dans une espèce de félicité. Quelques goélands criards occupent par moment l'espace aérien au dessus de ma tête, d'autres ne prennent leur envol qu'à quelques mètres de moi ! tiens, tiens, comme c'est bizarre ! Au détour d'une sinuosité de mon sentier, je fais irruption d'un coup d'un seul, dans une colonie de ces gros oiseaux nichant à même le sol. Ca piaille, ça s'agite en tous sens, les petits patauds essayent sans succès de prendre leur envol (un petit goéland c'est déjà gros comme une poule de nos basses-cours, c'est vous dire!). Je pose pied à terre, bien décidé à ne pas franchir cet obstacle imprévu qui s'oppose à ma progression afin de ne pas semer la panique dans les nichées.

Gougi!...Gougi!...qu'ils sont beaux ces petits goélands! Quand d'un coup, d'un seul : VROUICH ! ... que se passe-t il ? Tel un Mirage 3, je subis au ras de mon casque une attaque en règle d'une maman goéland qui, croyant sa progéniture en danger, m'aligne une passe de tirs suivie d'une ressource montante et d'un deuxième passage un peu plus bas qui me fait rentrer la tête dans les épaules. Quoi encore, un troisième tour ? Dans le ciel ça tournoie, ça virevolte, un vrai carrousel ! Le reste de l'escadrille va arriver en renfort c'est sûr! Et ces goélaneauds qui n'arrêtent pas de piailler demandant du secours !

VROUICH...VROUICH !... deux passages de plus ! Ah non ça suffit! je saisis la pompe de mon vélo que je fais tourner à bout de bras faisant crânement face à l'ennemi dans une attitude de défense ; rien n'y fait ! J'ai même l'impression qu'à un moment mon casque a été touché! (un goéland adulte ça mesure un bon mètre cinquante d'envergure ! et ça a un bec je vous dis pas ! impressionnant !). Pendant ce temps-là un petit goélaneaud s'approche de moi, ce qui a pour effet d'exciter encore plus maman goéland qui m'ajuste encore une passe de tir bec grand ouvert, VROUICH !... IARK !... encore plus bas. Ce n'est plus tenable ! Si ça continue, je vais y avoir droit ! Et, courageusement... je bats en retraite., après avoir subi un ultime rase-mottes à vous ôter les lunettes de votre nez !

Remis de mes émotions, je vise une piste sur ma gauche, à tous les coups ça doit être la piste du col de Galéasson ! Timidement je l'emprunte, et je débouche à nouveau dans : devinez ? Une autre colonie d'emplumés de plusieurs dizaines d'individus aux pattes palmées et aux becs menaçants ! Fort de mon expérience récente, j'effectue un demi-tour instantané avant l'attaque et me retrouve plage Notre-Dame une fois de plus. Une piste que j'avais volontairement ignorée et sur laquelle j'avais fait l'impasse une heure aupara-

vant m'inspire à présent ; je m'y engage. Passé une petite ferme viticole, j'ai le choix entre deux itinéraires: j'hésite, et m'engage sur la piste qui file sur la droite ; (c'était le mauvais choix!) Montant, glissant, suant, poussant souvent mon V.T.T. je me retrouve... devinez ? en haut du col de... la Galère ! C'est pas possible!...Je me suis encore égaré, j'ai regagné ce petit col une fois de plus par un autre versant ! Cette modeste chasse aux cols devient une véritable galère ! Ne voulant pas m'avouer vaincu, je redescends par un autre versant et me retrouve en bord de mer à la sauvage, mais oh combien jolie calanque du Bon Dieu, de l'autre côté de l'île. Je me suis perdu à nouveau ! Demi-tour re-col de la Galère, re-vignoble, et retour à la case départ plage Notre-Dame. Re-petite ferme, et ce coup-là, je prends à gauche (c'était le bon chemin). Je peste et je transpire à grosses gouttes dans le boyau pierreux qui me conduit enfin au sommet des 80m du col de Galéasson, ouf ! (et de trois). Étant au sommet, je poursuis ma grimpe sur 500 m. Jusqu'à la côte 135 où, dans un temps pas si lointain que ça, ce promontoire abritait une batterie d'artillerie de marine qui protégeait la rade de Toulon. Les vestiges de ces installations y sont visibles. La vue porte au loin sur le continent, à gauche le cap Sicié, en face la presqu'île de Giens, sur la droite le fort de Brégançon, avec en toile de fond le moutonnement des collines du massif des Maûres et en avant-scène, la mer Méditerranée. C'est grandiose, c'est splendide, en un mot : c'est beau.

Je redescends les petites, mais sèches, rampes caillouteuses grimpées à l'aller et me retrouve plage Notre-Dame : mission accomplie. Je ne peux résister à l'appel des sirènes, VTT rangé à l'ombre, cuissard rapidement troqué pour un maillot de bain, et hop ! je pique une tête dans la belle bleue dans une petite crique de sable blond rien que pour moi, tout en fredonnant un air désormais célèbre : (sur l'air des montagnards) Halte-là Halte-là... Halte-là...les goélands, les goélands... etc...

Sur la navette maritime qui me reconduit sur le continent, je fais le point de cette journée épique et me remémore ces inoubliables moments de...galère. En définitive ces trois petits cols ne sont pas si aisés que ça ! Courts certes mais secs ! Sur de bonnes pistes parfaitement cyclables, excepté peut-être la piste du Galéasson, (pierraille instable sur le premier secteur).Ne les prenez pas à la légère, ne soyez pas trop décontractés. Allez-y, mais allez-y donc (fin juin, c'est l'idéal) cette île est si belle que c'en est presque une insulte! C'est un endroit magique, un petit paradis, un hymne à la beauté, mais n'oubliez surtout pas, ni votre maillot de bain, ni votre casque cyclo, on ne sait jamais, des fois que vous rencontreriez des goélands !...

André TORREMONEIL N°1573
de PLAISANCE DU TOUCH (Haute-Garonne)

TASHI DELAY ; BONJOUR !

Nous rentrons du Tibet. Tout y est intense : le soleil et le froid, la beauté exceptionnelle des hauts plateaux, l'aridité des terres et le cœur des hommes. Parmi les éléments qui rendent le «Toit du monde» si particulier et attachant, la chaleur des maisons et du thé au beurre de yak, la richesse des rituels et la ténacité d'un peuple qui refuse de mourir. Depuis quelques mois, nous souhaitons nous rendre dans ce pays, otage de la Chine, mais ici, on ne voyage pas à sa guise. La liberté des «amis étrangers» est sujette à quelques restrictions, se résumant en un seul mot : Interdit. Interdit de voyager individuellement, interdit d'être hébergés chez les Tibétains, interdit de sortir des zones ouvertes... Il semble que si voyager à bicyclette n'est pas officiellement autorisé, c'est généralement toléré.

Et si nous relient Llassa à Kathmandou à vélo... ?

...Dès la première consultation de la carte, la perspective de franchir de hauts cols nous motive encore davantage. Le profil de la route, tout en dents de scie, finit d'éveiller notre curiosité. Quoi de plus exaltant que l'idée de pédaler à une altitude parfois supérieure au Mont Blanc ?

Dans notre tête, nous sommes prêts ; achat des billets d'avion, quelques formalités et travaux sur nos VTT qui devront supporter une charge importante ; et c'est le départ !

Llassa, à 3700 m d'altitude, est une ville fascinante. On marche comme aspirés par la foule qui s'approche du temple sacré du Tibet. Le Jokhang est le cœur du monde Lamaïque ; la chapelle principale abrite une statue de Bouddha dans sa forme de gloire : le Jowo. Pouvoir contempler cette statue une fois dans sa vie, est le souhait le plus cher de chaque Tibétain, ainsi assuré d'une réincarnation dans un état supérieur. C'est pour rendre hommage à Jowo que les pèlerins entreprennent le voyage vers la capitale. Sur les dalles polies du Jokhang, ils se prosternent en se jetant au sol. Chacun est «enfoncé» dans son geste de dévotion, d'une précision millimétrée... Et c'est ce geste de dévotion que les Chinois tentent en vain, d'anéantir. On se glisse dans la foule qui accomplit la marche circulaire et sacrée sur le Barkohor, caressés par le son des mantras : «Om mani padme hum». A Llassa, même le plus athée des hommes admire la foi des autres et cette foi crée le doute...

A peine avons nous quitté Llassa, la Khata (longue écharpe blanche rituelle) autour du cou, que nous avons la nostalgie, mais l'attrait de l'aventure qui nous attend, nous pousse en avant. Pendant plus de deux semaines nous pédalons sur les hauts plateaux. L'asphalte est rare, la boue fréquente. Aux cols, les cairns s'empilent et les drapeaux de prières claquent au vent. Chacun y abandonne son offrande : ici un drapeau, là une corne de yak ou quelques roches gravées.

Pour quelques yuans, nous passons de frustes nuits : «l'homme n'est pas fait pour le confort, tout comme la chèvre n'est pas conçue pour la plaine» (proverbe Tibétain) . L'hébergement est très sommaire, mais jamais nous n'avons eu à monter notre tente. L'accueil est chaleureux, notre mode de transport crée l'attraction et se révèle un excellent moyen d'entrer en contact avec la population. Nous n'oublierons jamais la joie d'un jeune paysan abandonnant son labeur pour faire un tour sur un de nos vélos, ni ces gosses un peu curieux commençant à visiter nos sacoches.

Après avoir traversé des paysages minéraux privés d'arbres, dans une palette des couleurs de la roche, nous voilà sous des pluies de mousson en arrivant au Népal. Après 4500 m de dénivelée descendant, nous nous retrouvons, complètement abasourdis dans la délirante circulation de Kathmandou, au milieu des camions, bus éreintés, mobylettes pétaradantes...

Nous avons parcouru 1000 km, nous avons déjà oublié nos souffrances au passage des six cols, dont deux à plus de 5000 mètres. Nous sommes heureux et commençons à rêver à notre prochain périple.

Annick SALLET N°5054 de LANCRANS (Ain)

LE DERNIER QUI L'A FAIT À VÉLO À MIS TROIS MOIS À S'EN REMETTRE !

Cette expression qui en interpelle plus d'un parmi nous, concerne le Ballaghisheen Pass.

Rassurez-vous : pour les habitués des cols que nous sommes, les efforts consentis pour venir à bout des quelques rampes à fort pourcentage du Ballaghisheen s'estomperont de vos mollets en moins de trois mois, mieux, en moins de trois jours, sûrement même en moins de trois heures !

Je vous raconte ça plus en détails.

Réveil matinal dans le magnifique camping en terrasses surplombant la mer, à Caherdaniel. L'air est frais, le soleil est encourageant. Le Coomakesta Pass sert de mise en jambes. On se croirait en Corse, à grimper une route qui serpente en bordure de la côte mais tout est bien vert. Dans la descente, la vue sur les îles Skillen est merveilleuse dans le soleil matinal.

Waterville. Il faut tourner à 90°, dos à la mer, pour remonter un interminable fond de vallée sans grand intérêt. Puis, d'un seul coup, la végétation change, les prés laissent place à la forêt, la pente se fait plus forte, avec de sérieux «coups de cul». Deux lacets en 32x23 et la pancarte convoitée du Ballaghisheen apparaît au bout d'un étroit défilé. La descente vite avalée vous conduit sur un plateau avec l'impression d'être à 1500 m d'altitude dans les Alpes. Quoi ! L'altimètre ne fonctionne plus ? Il indique seulement 40 m ! Pas le temps de se poser de question. La route repart vers le ciel pour franchir le frère du précédent : le Ballaghbeama Gap. Suit une descente d'abord rapide sur une route étroite qui devient plus agréable ensuite. Quelques kilomètres plus tard une montée franchit une nouvelle crête mais aucune mention, sur un panneau ou une carte, ne permet d'affirmer qu'il s'agit d'un col. Passé le village de Sneem, le retour ne sera qu'une formalité.

Mais je m'aperçois que j'ai oublié de préciser l'essentiel : Tout cela se passe en Irlande.

J'en vois déjà qui font la moue et qui protestent :

«- C'est pas un pays de cols !»

«- Il y fait toujours un temps à ne pas mettre un cyclo dehors !»

«- Il nous a bien eus avec son titre prétentieux !» Certes, il y a publicité mensongère, mais si, en titre, j'avais choisi quelque chose comme «Trois cols en Irlande» ou «Altitude 309 au pays des moutons», vous auriez tourné la page sans me lire, n'est-ce pas ? Alors que cette phrase extraite du Guide du Routard* a dû, du moins je l'espère, attiser votre curiosité. Certes, elle est surfaite pour trois cols d'altitude respective 309, 304 et 259 mètres. Même en convertissant en pieds, on ne dépasse pas les 1000 ! Le Routard préfère 1a marche à pied plutôt que le vélo !

Vous avez raison aussi sur les autres points. On ne se rend pas en Irlande comme on va dans les Alpes ou dans les Rocheuses pour faire des cols. Notre but était touristique et familial avant d'être centcolistique. Mais l'Irlande compte tout de même une bonne quarantaine de cols. Alors, quand on est sur place et qu'on dispose d'un vélo, on ne résiste pas au plaisir d'un circuit épinglant quelques cols. Des cols qu'on ramènera en souvenir, au même titre que le pull des îles d'Aran, l'Oyster beer dégustée dans un pub de Dublin ou le CD de harpe celtique.

Quand on a décidé de franchir un col irlandais, le problème est de le choisir. L'altitude ne sera pas un critère, le plus haut ne dépassant guère les 500 m. La météo par contre vous facilite l'élimination. Finalement, c'est le hasard qui décidera : un jour où on a le temps, une étape dans un lieu «stratégique», une mention amusante dans un guide touristique, le soleil, la proximité du plus haut sommet de l'île, des noms originaux... Il n'en faut pas plus pour 95 km de bonheur et trois cols dans des paysages inoubliables.

* Guide du Routard « Irlande » - Ed. Hachette - éd. 2000/2001 - page 271 n

Daniel SAUZET N°3752 de TAIN L'HERMITAGE (Drôme)

NOUS ON ROULE

Y'a des gens qui sont assez cons
Pour se crever sur un vélo
Et pour rentrer à la maison
Sous les yeux narquois des gogos
Nous on s'en fout on roule roule
On roule et roulera toujours
Nous on s'en fout on se défoule
On est cinglés c'est pour toujours

J'en connais même qui montent en haut
De tout c'qui s'pointe à l'horizon
Pour voir si ça s'rait pas plus beau
De l'aut' côté qu'à la maison
Nous on s'en fout on roule roule
Toujours le nez dans le guidon
Pourvu qu'la route ça se déroule
On est heureux et vas-y doux !

J'en sais qui s'piquent à la seringue
Pour s'inventer des pâmoisons
Ca leur fait des sacrées valdingues
Et des KO à l'occasion
Nous on s'en fout on roule roule
Du vélo on est piqués
Ou on roule à perdre la boule
Piqués mais oui mais pas drogués

Il en est qui courent les filles
Et poursuivent tous les jupons
Généreus'ment usent leurs billes
Et pourquoi faire et pourquoi donc ?
Nous on s'en fout on roule roule
Et des p'tites reines en pantalon
Qui guillerettes et bonne bouille
Le nez au vent et puis s'en vont

Tous les abrutis du boulot
Si chers au coeur de Salvador
Qui pour s'être cassé le pot
Mourront tout habillés en or...
Nous on s'en fout on roule roule
Ceux qui travail' nous on les aime
Pendant qu'y bossent y font pas foule
Sur la route et c'est mieux quand même

Nous en connaissons qui se pintent
Au perniflard pour oublier
Des conn'ries, des amours éteintes
Des pleurs et des choses qui font suer
Nous on s'en fout on roule roule
Et le vent par les deux oreilles
Nous fait le vide dans la boule
Ca nous purge et ça nous réveille

JG

ESCALADEZ-MOI

S'il est vrai que nous cyclos, nous aimons les montagnes, les monts et collines qui nous offrent leurs routes pentues et leurs cols, ceux-ci nous aiment aussi pour peu que nous abordions avec tendresse et non avec la rage de les vaincre le plus vite possible ou de les humilier lors de sprints épiques au sommet... n'est-ce pas Eddius, Bose, Perdoux (récits n°20.22.26 Bulletin 100 cols).

Et lorsque ces routes de Cols vous aiment, elles l'expriment et chuchotent alors à vos oreilles enfin attentives cette mélodie née dans les années 80 du côté de St Germain des Près :

Escaladez-moi, escaladez-moi
Oui, mais pas tout de suite
Sachez me convoiter, me désirer, me captiver
Escaladez-moi, escaladez-moi
Mais ne soyez pas comme tous les hommes
Trop pressés
Et d'abord le regard
Tout le temps de prélude
Ne doit pas être rude, ni hagard
Dévorez-moi des yeux
Mais avec retenue
Pour que je m'habitue, peu à peu...
Escaladez-moi, escaladez-moi
Oui, mais tout de suite, pas trop vite
Sachez m'hypnotiser, m'envelopper, me capturer
Escaladez-moi, escaladez-moi
Avec délicatesse, souplesse et habileté
Choisissez votre cadence
Dirigez bien vos gestes
Ni trop lents, ni trop prestes
Voilà, ça y est, je suis
Fascinée et conquise
De vos jambes expertes, allez-y
Escaladez-moi, escaladez-moi
A p'tite vitesse, très lentement
Sachez m'atteindre, me conquérir
De mon sommet, sachez jouir
Escaladez-moi, escaladez-moi
Conduisez-vous en grimpeur
Ne regardez pas l'heure
Escaladez-moi, escaladez-moi
Mais vous, suez un bon coup !

Jean Deville

MON CHER PUY DE DÔME

Depuis l'aube des temps, ton cône solitaire
Domine la Limagne et sa fertile terre.
Tu ne te doutais pas, mon cher géant des Dômes,
Ce qu'allait t'apporter l'apparition des hommes,
Car, tu as toujours su attirer les humains !
Tu vis monter jadis, les conquérants romains
Qui, très vite, séduits par la beauté des lieux,
Elevèrent un temple en l'honneur de leurs dieux.
Plus tard, grâce à Pascal et à son expérience.
Tu apportas ta pierre au progrès de la science.
Un avion vint un jour se poser sur ta tête,
Un train monta aussi, pour être de la fête.
La taille sur tes flancs, d'une superbe route,
Va changer ton destin bien plus que tu ne te doutes.
L'auto, et c'était fatal, allait entrer dans la danse,
T'apportant tourisme et vapeurs d'essence.
Le vélo hésitait ; peut être avait-il peur
De ne pas se montrer, le pauvre, à la hauteur.
Mais, tout allait changer, car, voilà qu'un jour,
Tu accueilles Coppi et les géants du Tour.
Depuis, les cyclos ont voulu te connaître.
Tous les ans, en été, tu les vois apparaître.
Au départ de Clermont, certains semblent soucieux,
D'autres, timidement, lèvent vers toi les yeux.
Plus de mille sont là, sur la place des Bughes
Pour voir si, de leur forme, ils ont été bons juges.
Ils sont venus te voir de tous les coins de France,
Le moral au beau fixe et le cœur plein d'espérance.
Ils massent leurs mollets, remplissent leurs bidons
Et mettent à manger dans leur sac de guidon.
Tu regardes la scène avec indifférence
Et peut être, as-tu alors, des envies de vengeance.
Tu les vois tous, ces candidats au martyr,
Prendre quelques photos juste avant de partir.
Le choix est bon par excellence, car, à la vérité,
C'est plus sûr qu'au sommet, pour la postérité.
Et tous de s'élancer, pédaleurs de tous âges,
Par des chemins divers, direction le péage.
C'est par là que l'on finit le hors d'œuvre copieux
Pour s'attaquer au « plat » autrement plus sérieux.
Avec tes douze pour cent, ce n'est pas dans la poche ;
Même en prenant bien soin de mettre le tout à gauche.
Quel spectacle étonnant, riche et haut en couleurs
Que ces cyclos bloqués à sept ou huit à l'heure !
En voici un, vidé, zigzaguant sur la route :
N'a-t-il pas oublié de bien casser la croûte ?
Le suivant, c'est pas mieux ; le nez dans la potence,
On entend ses poumons qui rythment la cadence.
Celui-ci n'a pas fait le bon choix de pignon ;
Il a sur son vélo les braquets de Fignon.

Il ne peut aller loin, et malgré son courage,
Il devra s'arrêter, les dents serrées de rage.
Celui-là, est K.O, assis sur le talus,
Vidant son estomac de tout le superflu.
N'oublions pas celui qui cache sa panique
En feignant l'irréel incident mécanique.
La plupart, cependant, montent sans trop d'efforts
Et n'en démordent pas d'arriver à bon port.
Il y a quelques bons qui grimpent comme des chèvres,
Le regard scintillant et le sourire aux lèvres
Beaucoup termineront en jurant que l'an prochain
On ne les reverra plus sur ce maudit terrain.
La fatigue oubliée et le cœur moins hostile,
Ils reviendront quand même, reconquérir l'inutile.
Depuis vingt ans déjà, je suis aux rendez-vous
De l'été, sur tes flancs. C'est très dur, je l'avoue.
J'ai vécu des montées marquées par la souffrance
Où le mot arrivée ne signifiait que délivrance
Mais, il y eut aussi, comme pour les bons vins,
De très grandes années et des instants divins.
Avec le même trac, avec la même envie.
L'an prochain, j'y serai.... Si Dieu me prête vie.

Guy BONNET N°4077
d'ORCINES (Puy-de-Dôme)

CHAGRIN

Au Tour : grande course mondiale,
chaque bon coureur engagé,
par une foule ardente et cordiale,
vient toujours, beaucoup acclamé.
Mais là-haut, dans le lacet fatal,
il y a une cruelle sorte de destinée,
voilà le tragique incident «mortal»,
et le pauvre Casartelli est tué.
Cher Fabio, une existence méchante,
a brisé ta pleine jeunesse
avec ton souvenir toujours présent,
Pour toi nous aurons la tristesse
de tous ceux qui rappellent
la valeur de ta grande classe.

Giulio LEONARDI (Italie)

LE TOURMALET DANS TOUS SES ÉTATS

Une fois passé le cap, au demeurant modeste, des deux fois cents cols différents, j'ai éprouvé le besoin d'effectuer un retour en arrière afin de savoir pourquoi et comment j'en étais arrivé là. Tout a commencé par une expérience douloureuse...

C'était en l'an de grâce 1981 ; j'étais encore, pour mon malheur, assidu du ballon rond et je ne m'adonnais aux joies de la bicyclette qu'épisodiquement durant les mois d'été, ne parcourant dans le meilleur des cas que 2000 km par saison. Ma campagne charentaise, pourtant relativement vallonnée, ne suffisait plus à mon désir de grands espaces, j'avais envie de tâter de la montagne. Le pari, car il s'agissait bien de cela, avait été scellé entre mon petit cousin, qui effectuait son service militaire au RIMA d'Angoulême, et moi, à l'occasion de l'une de ces soirées qu'il venait passer à la maison lors de ses permissions loin de son milieu familial palois. Comme je lui faisais part de mon attirance pour la montagne sous toutes ses formes, il m'avait invité à passer un week-end chez lui après la quille, en septembre, avec le projet d'effectuer ensemble une balade en vélo. Je profitai de l'occasion pour lui suggérer une ascension de col, et notre choix s'était arrêté sur... le Tourmalet, carrément. Lui, il ne faisait pratiquement jamais de vélo, en tout cas pas depuis qu'il était militaire, et possédait un vieux clou à huit vitesses qu'il avait dû sortir quelquefois pour aller à la rencontre de ses copains.

C'est ainsi que je me retrouvai, au milieu de ce mois de septembre 1981, à pied d'œuvre près de Bagnères de Bigorre, en compagnie de Charles et de Pierrot, son père et mon cousin, dans le but de réaliser une première pour moi : tenter de vaincre ce fameux Tourmalet. J'avais tout de même pris la précaution de faire remplacer mon 42 par un 38 sur mon fidèle Peugeot qui, avec 24 dents à l'arrière, devait m'amener au sommet en toute tranquillité pensais-je, fort de mes 32 printemps et de ma facilité dans les 9 km de l'ascension de l'Arbre, plus haut «sommet» de notre Charente, qui culmine à quelque 345m. A Bagnères vers 10 h et au sommet à midi, pensais-je...

A peine avons nous enfourché nos montures qu'un groupe de cyclos palois nous aspirait dans son sillage ; l'échauffement allait être rapide, trop sans doute. Heureusement, ce groupe s'arrêta prendre de l'eau à la fontaine de Sainte Marie de Campan, dernier point de ravitaillement avant le sommet, ce qui me permit de souffler un peu tout en examinant avec admiration une sorte de bête curieuse pour moi, aux mollets et aux cuisses impressionnantes, dont la randonneuse était bardée de cinq énormes sacoches, qui faisait semble-t-il le tour de France. Tout ce beau monde repartit en pagaille tandis que je finissais de compléter mon bidon. J'enfourchai promptement ma monture pour me lancer à la poursuite de Charles qui s'en était allé avec le randonneur aux sacoches, sans attendre Pierrot qui, de toute façon, avait décidé de s'arrêter à La Mongie. Je chassai comme un malade jusqu'après Gripp en ayant mes deux compères en point de mire. J'étais très surpris de la facilité avec laquelle j'avalais ces premières pentes en me disant que si cela continuait ainsi, l'ascension serait une simple formalité, commençant même à penser que certains cyclos de ma connaissance en faisaient un peu trop en narrant leurs randonnées montagnardes. Je rejoignis rapidement les deux fuyards peu avant l'épingle à cheveux qui contourne le lac du barrage d'Artigues. Là, je me rendis compte que les quelques km au cours desquels je venais de brûler l'essentiel de mes forces n'étaient qu'un modeste hors d'œuvre par rapport au mur qui se présentait à mes yeux ébahis.

Dés les premiers mètres, je coinçai sévère, bien que j'aie tout mis à gauche et je commençai à zigzaguer le souffle court, la bouche sèche. Charles, très à l'aise, était toujours sur son grand plateau et quelque chose comme 18 dents à l'arrière. Il ne semblait pas souffrir, bien posé sur sa selle en dépit de plus d'un an d'abstinence, service militaire oblige ! Il est vrai que le bougre était jeune et costaud, surtout après une année passée dans l'infanterie de marine. Seule la lenteur de notre progression lui posait un problème d'équilibre... quant à l'homme aux sacoches, il y avait bien longtemps qu'il nous avait abandonnés pour disparaître au prochain lacet. Au deuxième virage, la route était tout aussi pentue et il me vint l'idée de renoncer tant il faisait chaud à l'heure de midi, où le commun des mortels passe à table ; à ce propos, c'est sans doute à cause de l'heure que j'avais si faim et si soif, surtout soif car les raisins secs que j'avais emportés pour tout

viatique commençaient à passer de travers. J'invitai bientôt Charles à ne pas m'attendre, sinon au sommet, m'ôtant ainsi toute velléité de faire demi-tour et de perdre la face. Il disparut donc prestement au rythme de son monstrueux braquet et je me retrouvai infiniment seul et désespéré. Quelques véhicules, rares à cette heure, me doublèrent, certains passagers m'encourageant chaleureusement. Je suppose que je ne devais pas être beau à voir tant ma souffrance était palpable et mon allure besogneuse, pensez donc avec un 38x24 !

Je ne sais combien de fois je dus mettre pied à terre, sans doute à peu près tous les km. J'atteignis enfin La Mongie après être passé sous les fameux paravalanches, tronçon de route difficile et désolé dans son environnement de béton, ce qui n'avait fait qu'ajouter à mon désarroi. Le plus dur est passé, pensais-je alors en me remémorant la carte ; mais il n'y avait à la station âme qui vive, en ce mois de septembre, et je n'avais plus d'eau et plus rien à manger, ayant épuisé ma provision de raisins secs. J'avais très froid malgré un beau soleil et j'enfilai tout ce que j'avais prévu pour la descente, ma veste de survêtement et mon K-Way. En fait, je l'ai appris depuis, j'avais été frappé par l'homme au marteau et sa terrible fringale, dès les premières difficultés, et c'était miracle que j'ai pu arriver jusque là. Je poursuivis péniblement jusqu'au bout de la station. J'avisai un couple et ses deux enfants en pique nique dans l'alpage non loin de la route. Je mis une énième fois pied à terre à leur hauteur, faisant mine de vider les quelques dernières gouttes de mon unique bidon avec l'air le plus accablé possible, ce qui ne relevait pas du grand art, dans l'espoir de me faire remarquer... Gagné ! la dame m'interpella, ce qui eut le don de me reconforter quelque peu et, ne voulant pas avoir l'air, je m'approchai d'un ton détaché en remerciant.

- Vous n'avez plus d'eau ? répéta-t-elle tandis que je lorgnais en direction du splendide volatile doré et sans doute savoureux qui trônait au milieu de la table de camping, entre une miche blonde et croustillante et une tentante bouteille de rouge.

Joignant le geste à la parole, la dame sortit une bouteille de la glacière et me remplit le bidon à ras bord d'une eau bien fraîche, ajoutant :

- ça va aller maintenant ?!

Je me remis donc en selle non sans avoir remercié et échangé quelques vagues considérations sur les difficultés de l'ascension, n'ayant osé quémander ne serait-ce qu'un quignon de pain pour calmer ma faim. Il ne me restait qu'à tenter d'achever de grimper les 4 ou 5 derniers km en lacets, conduisant à l'échancrure du col, que j'apercevais au-dessus de moi. Le moral étant un peu moins en berne grâce à l'eau fraîche de mon bidon et à l'amabilité de ce couple qui avait pris cinq minutes pour s'intéresser à moi ; réussissant à maîtriser ma fringale, je parvins à me hisser avec application jusqu'à la côte 2115 sans mettre pied à terre, soucieux de faire bonne figure devant mon cousin qui m'attendait depuis presque une demi-heure. Quant à l'homme aux sacoches qu'il avait réussi à rattraper, il devait à cette heure avoir traversé Luz et filer vers le Soulor et l'Aubisque.

Epuisé et transi alors que le soleil était au zénith - il n'était que 14h30 et le temps n'était pas spécialement maussade en cette fin d'été - je sacrifiai aux traditionnelles photos pour immortaliser mon premier 2000 avant même de connaître l'existence du club des cents cols, que je n'allais découvrir qu'en 1987 en prenant ma première licence à la FFCT. Mon cousin me devait une revanche que je lui fis payer illico dans la descente en lui mettant un gros quart d'heure dans la vue, à l'approche de Bagnères. En dépit de son jeune âge, il était déjà très mûr... et très prudent.

Je me souviendrai longtemps de cette randonnée et de l'accumulation d'erreurs qui ne me coûtèrent fort heureusement que le plaisir, une bonne défaillance et une douleur à un genou déjà abîmé par le foot, conséquence d'un braquet inadapté combiné à l'inexpérience de la montagne, voire de la pratique du vélo tout court. J'ai fort heureusement appris depuis et il n'est pas un col, ou presque, qui ne m'ait procuré un plaisir absolu, sans doute grâce au club des cents cols et aux nombreux récits publiés dans la revue, qui popularisent les précieuses expériences de ses membres grâce aux «travaux pratiques» que chacune et chacun d'entre-nous effectuons les beaux jours venus.

J'ai eu depuis bien d'autres rendez-vous avec le Tourmalet, jamais encore par Sainte Marie de Campan. Quelques dizaines de milliers de kilomètres d'expérience plus tard, un 32x21, deux bidons et un peu moins de deux heures suffisent aujourd'hui à en venir à bout à partir de Luz, avec, le cas échéant, une courte pose ravitaillement en son milieu, histoire de tenir en respect l'homme au marteau.

MORALITE :

Point trop ne compte sur les gallinacés d'autrui ;
Préfère tes propres provisions à celles,
Incertaines,
Des rencontres de fortune.

à Pierrot, qui s'en est allé...

Bernard FAURE N°3874 de BOUEX (Charentes)

68 ANS ET MON 1000ÈME COL

Comme chaque année, c'est avec mon fidèle compagnon Francis Wavellet que je prends le départ pour un voyage itinérant qui nous mènera de Perpignan à Arette, aller retour (1100 km et 54 cols). Nous aurons de la pluie, du vent, de la neige dans les cols de Pailhères (2001m), Lers (1512m), Agnes (1570m) et ce n'est qu'à Luchon que le soleil daignera se montrer.

Cols de Peyresourde, Aspin, Tourmalet, où nous aurons ce 13 juin, des congères de neige (la veille, le col était fermé) puis Soulor, Aubisque et Marie-Blanche (1035m) où je fêterai la montée de mon 1000 ème col, immortalisé par une photo.

Col de Houratate, Pierre St Martin, direction Arette, une belle collection de cols, moins connus mais tout aussi agréables à monter.

Les paysages sont magnifiques ! De plus, comme nous sommes partis le 13 juin, la route est à nous, les touristes sont encore chez eux.

Nous voici à Lourdes, Bagnères de Bigorre, St Giron et là, dans le col de Port (1280m), de nouveau le déluge. Pluie, brouillard, vent, l'enfer ! Heureusement, nous avons avec nous l'équipement pour affronter un tel déluge ! Dans le col de St Louis, nous devons mettre pied à terre et nous abriter.

Sournia, Ile sur Têt, le soleil est revenu, nous avons le vent dans le dos, et nous ne donnons plus un coup de pédale jusqu'à Perpignan.

Notre voyage est terminé, nous sommes heureux d'avoir une fois de plus pu faire notre sport favori : le cyclotourisme !

Pour les intéressés : mon vélo, mes sacoches et moi-même = 118 kg. Mes pignons : devant 28x42, arrière de 15 à 28 - 8 vitesses. «Mon 28x28 m'a bien servi».

L'année prochaine, voyage itinérant dans les Alpes. Si !

René MROEZKOWSKI N°3142
de MASNY (Nord)

MYTHIQUE PARPAILLON

Nous étions quatre copains, Pierrot Guitard, Roger Dureisseix, Gérard Broweys et moi-même Michel Nau, à rêver au quotidien du Parpaillon que nous décrivait en long et en large, de nombreux articles, compulsés dans les revues cyclistes spécialisées ; jamais rassasiés de ces lectures, notre désir de franchir ce col en VTT, prenait corps au fil des années, même si nous regrouper, ne serait-ce que le temps nécessaire pour mener à bien l'expédition, ne paraissait pas très facile !

D'abord envisagée en 1998, puis en 1999, c'est finalement le 22 juillet 2000, que nous mettons le cap sur Embrun avec un séjour folklo à l'hôtel du Lion d'Or d'où nous scrutons avec appréhension les cimes, tant le temps est incertain et les orages fréquents et violents ; les habitués du coin ne manquent pas de nous mettre en garde en insistant sur les risques de ruptures de chemin en altitude et par voie de conséquence, sur les dangers de la montagne au quotidien. Certes, faire tout ce déplacement pour rien nous tracasse mais il faut savoir aussi assurer ses arrières et, après tout, revenir ultérieurement est tout à fait dans nos cordes, d'autant que nous entendons bien profiter, au maximum, du spectacle de la montagne !

Le 25 juillet 2000 s'avère être le jour «J»; c'est du grand soleil à notre lever et au dire des gens du pays il n'y a pas de temps à perdre pour en profiter pleinement et être de retour avant les orages de fin de journée ; c'est l'effervescence à l'heure du petit déjeuner et de la préparation des montures et des sacs à dos ; il convient de ne pas se loucher sur la qualité du matériel et de prévoir tout pour les changements de temps ainsi que pour les besoins alimentaires, autant de facteurs qui conditionnent la réussite de la journée.

Le départ est à la fois rassurant et inquiétant, puisqu'il faut descendre durant 2 kilomètres jusqu'au pont sur la Durance, altitude 799m, alors que partis de l'altitude 850m, notre objectif se situe à 2650m ! Mais ce premier tronçon est revêtu et il en est de même après le pont pour remonter le long du cours du Crévoux ; les pentes, très irrégulières, sont parfois fortes mais rien n'est impossible quand on aime, surtout sur un revêtement confortable, avec pour toile de fond de merveilleuses montagnes, de jolis petits villages et pour bruit d'ambiance, le ruisseau tout proche ; c'est le pied !

Le village de Crévoux, à 1585m, constitue un tournant dans l'escalade ; d'abord c'est la fin du bitume et par là même, le commencement des choses sérieuses avec des pentes fortes à très fortes (12 % de moyenne), dans la caillasse sur un chemin déformé par de nombreuses ornières, résultat des intempéries récentes. Nous rencontrons quelques marcheurs mais la civilisation se fait de plus en plus rare.

Notons au passage, un arrêt intéressant sur la place de Crévoux ; nous apprécions la présence d'une belle et bonne fontaine, qui nous permet de refaire le plein de nos bidons, et de souffler un peu avant d'aborder les 12,500 km pour 1065m de dénivelée, qui nous séparent du tunnel du Parpaillon.

Maintenant, c'est vraiment l'aventure, sur un chemin défoncé parfois, mais jamais nous avons été amenés à mettre pied à terre ! il faut croire que notre condition physique est satisfaisante car les pentes sont souvent importantes et la distance interminable. C'est d'abord la forêt avec tout son charme puis nous débouchons dans les alpages qui s'étendent à perte de vue ; c'est magique. Un Suisse en VTT, nous double à 3 ou 4 kilomètres du sommet, il a l'air très à l'aise, nous aussi d'ailleurs ; un léger ton en dessous !

Nous quittons les alpages à environ deux kilomètres du sommet, alors que nous passons devant la dernière ferme d'altitude, ça devient lunaire et les pierres se dérobaient sous nos pneumatiques ; nous progressons régulièrement, en espérant, à chaque virage, découvrir le trou noir du tunnel du Parpaillon ; cette vision se fait attendre longuement au point de nous désespérer parfois tant la fatigue se fait maintenant sentir... Il est treize heures et il est bien temps de se restaurer en observant un temps de repos bien mérité ! ... et puis subitement, c'est le débouché sur l'esplanade finale avec un tunnel en plein centre qui s'engouffre sous la montagne ; c'est pour nous l'apothéose ! Le rêve devient simplement réalité...

La réalité, il faut aussi la voir au travers de la température ; pas question de déjeuner sans préalablement se vêtir chaudement. Nous avons bien transpiré dans l'ascension, mais ici, à 2650m, face à la cheminée ventilée qu'est le tunnel, il convient de prendre la tenue d'hiver. Nous apprécions de l'avoir prévue, même si parfois, on a tendance, en pareille chevauchée, à s'alléger au maximum.

On ne consent pas une telle expédition, sans passer l'autre côté du tunnel, même si c'est hasardeux de part l'absence d'éclairage et la présence d'ornières béantes ; nous adoptons des éclairages de fortune pour aller découvrir l'autre versant qui permet de rejoindre La Condamine-Châtelard ; le paysage y est tout aussi grandiose mais nous n'avons pas le loisir de nous y attarder à cause du froid. Nous retraversons le tunnel, en étant souillés par les éclaboussures à force de rouler dans les trous d'eau ainsi que par le suintement de la voûte du tunnel ; c'est finalement avec soulagement que nous retrouvons la lumière naturelle pour aborder une descente fulgurante vers Crévoux et Embrun.

Nous observons un bref arrêt à la Chalp pour savourer une bonne bière, échanger nos premières impressions et quitter nos tenues d'hiver ; nous sommes euphoriques, au point de pratiquer quelques exercices musclés sur le chemin du retour, notamment dans la dernière montée entre le pont sur la Durance et le bourg d'Embrun ; dure journée certes, mais combien merveilleuse !... avec pour finir, un dîner très apprécié pris à l'hôtel du Lion d'Or, bien au chaud, alors que dehors il tombe à nouveau des cordes...

Finalement, je dirai que le Parpaillon est bien tel que nous l'imaginions ; il faudrait surtout qu'il ne change pas. La première partie est bien goudronnée, et de ce fait très praticable ; on l'apprécie d'autant que les pentes y sont raides et que les muscles ont besoin de bien s'échauffer. Ne changeons rien également, au caractère sauvage de la deuxième partie ; ça serait dommage de revêtir un chemin qui fait le bonheur des cyclo-montagnards et des randonneurs pédestres.

De même il faut laisser en l'état le tunnel du Parpaillon ; son côté surprenant et mythique vaut à lui seul l'escalade.

Michel NAU N°2825
de COUZEIX (Haute Vienne)

DITES 92 (OU 93 (1))

Quel est ce département qui ne sait même pas compter jusqu'à 100 ?

Sauf erreur ou omission, suppression ou adjonction, goudronnage de dernière minute (merci René Poty de me corriger), mais après mise à jour du Chauvot par l'additif 2000, ce nombre fatidique représente la modeste participation du département de l'Isère, à ce guide irremplaçable, pour nourrir la rubrique des «goudronnés». Plus ou moins bien sûr !

Le col du Goulet au-dessus d'Alleverd a reçu du bitume, mais il y a un certain temps ! Quelques restes, peu nombreux, sont là pour en attester. Le Sabot, lui, est gravillonné à l'ancienne. Il le méritait bien, notre point culminant. Il est bien loin de Polignac et de la Pierre Brune et de ses 375 m.

La panoplie est large pour un «Cent Cols».

Il y a les faciles. Du Bel Air qui a failli être dans le Rhône à Comboire pour les Grenoblois, l'épreuve n'est pas trop rude.

Il y a les costauds : Darquetout, Pas du Serpaton, La Charmette. Ah ! Ces routes forestières où la ligne de plus grande pente est reine !

Il y a les traditionnels : Poutran Larenne avec les 21 virages de l'Alpe d'Huez en apéritif et un sacré pique nique avec les marmottes au lac Besson.

Il y a les enchaînements : le balcon de Belledonne plus facile en vélo qu'en course à pied ; la Chartreuse, la Matheysine, le Trièves (pas vrai, M. de Brébisson), le Vercors ou l'Oisans.

Il y en a pour tous les cyclos. Chacun peut selon ses capacités parvenir à les escalader. Mais avant, prudence ! Consultez les graphiques d'Altigraph, car il y a des surprises, Michelin ne mettant pas toujours le nombre de chevrons sur les routes forestières ou les chemins vicinaux.

Voilà, ils sont tombés au fil des saisons dans la musette d'un amateur des 100 cols. Fin 1999 il en restait trois. Qu'à cela ne tienne : une escapade à N.D. de la Salette pour engranger l'Homme et les Tressales et un petit «sauter» jusqu'à Beaufin pour gravir La Geneste ou Rima sous une pluie diluvienne. Jean-Jacques qui m'accompagnait s'en souviendra. Et je croyais avoir fini.

Las, patatras ! Additif 2000, en voilà 6 de plus. C'est pas possible !

Premier travail, les repérer, et bien sûr je n'ai pas le TOP 25 correspondant, et s'apercevoir - ouf ! - que trois avaient déjà été franchis. Chic, on fait des cols sans le savoir. Nous sommes les monsieur Jourdain du vélo.

Pour les trois autres Tourdot, Rocher, Tracol, je les ai dénichés sur la 32370 et non E (voir mise à jour). Parfaits, bien choisis, ils peuvent être enchaînés en partant de Clelles en passant par Mens et le col du Ban-chot. En plus, c'est grandiose, au pied du mont Aiguille.

Ainsi fut pédalé le 27 septembre 2000, et ainsi aboutissait un des objectifs de la dernière année du siècle : franchir tous les cols de l'Isère. Enfin ! Les petites cases rouges au surligneur sur la 77 Michelin étaient toutes biffées. Mission remplie, tous les goudronnés sont escaladés.

Maintenant au prochain nouvel additif, et à l'assaut des départements limitrophes pour le XXI ème siècle.

Michel MOUTON N°4269 de St-MARTIN-d'HERES (Isère)

PARC NATIONAL DES CÉVENNES

Sillonnant depuis quarante-huit heures le Parc des Volcans d'Auvergne et du Livradois-Forez, je suis le premier arrivé au Massegros (Lozère), lieu de notre rendez-vous. A midi tapante, Jean-Alain, Pierre et Henri sont là. Salutations et pique-nique au pied de la croix, sur la place. Quelques kilomètres de plat nous mènent vers la fameuse descente des Vignes, durant laquelle on a tout loisir de s'arrêter pour admirer cette splendide Vallée du Tarn. Profitons-en, car, jusqu'à notre terminus, le profil sera principalement montant.

Aux Vignes, nous sommes dans les gorges proprement dites. Première crevaision et réparation dans la joie et la bonne humeur, puisque nous sommes au «Pas de Souci» ! Après le cirque des Saumes et ses mini-tunnels en dessous du point sublime, nous traversons La Malène et son port de plaisance d'où partent les touristes, pour se laisser bercer au fil des eaux émeraudes. Petit angle droit autour du château de La Caze (auberge), re-tunnels et admiration du charmant village de St-Chély sur l'autre rive. Dommage qu'il soit dans l'ombre !

Petits coups d'œil sur les petits châteaux autour de Ste-Enimie et nous arrivons à Ispagnac où Jacques se joint à nous, au carrefour de la route de Mende. Nous traversons Florac où nous quittons le Tarn pour son jeune frère, le Tarnon, et là, la montée commence. Après les envolées du Causse de Sauveterre, c'est maintenant celles vers le Causse Méjean, inondé de soleil. Arrêt photos au col du Rey et à celui de Salpérière.

Nous voici installés sur la corniche des Cévennes ! Ne parlons pas de toutes les légendes concernant ces merveilleux panoramas de la Barre des Cévennes ni de ce lieu chargé d'histoire qu'est «La Can de l'Hospitalet». Un peu de réflexion nous ramène à la fin du XVII^{ème} siècle et au début du XVIII^{ème}, avec lumières pour certains, pénombres pour d'autres. Dans ce désert, on pourrait voir surgir d'une cachette, quelques Cévenols revêtus de la célèbre chemise, signe de ralliement des Camisards. Les lacets abrupts du Pompidou nous font glisser à travers ce village, église à gauche, temple à droite. Quittant la corniche, nous filons vers la Vallée du Gardon de St-Jean. St-André-de-Valborgne nous accueille sans un murmure. Que ceux qui ont peur du silence ne s'aventurent pas dans cette région, paradis des cyclos !

A nouveau, nous changeons de vallée, nous remontons celle de la Borgne avec Les Plantiers, village entre les cols du Pas et celui de l'Asclier. Enfin, voici notre camp de base : Faveyrolle et son terrible accès.

Combien de cyclos ont apprécié l'accueil chaleureux et la riche table de la famille Gayraud, sous la tonnelle ? Trois Fées du Logis : Odette, Nadine et Jacqueline nous ont concocté un super menu où rien n'est interdit, plats et vins après apéro : convivialité et cyclotourisme sont de rigueur, sans oublier les discussions inaltérables des joyeux convives.

Après une nuit réparatrice et le copieux petit déjeuner, nous quittons notre havre en nous frayant un passage au milieu d'un troupeau de moutons enclochetés et n'ayant même pas pour nous un regard, pour reprendre la route, avec pour objectif le Mont Aigoual. Montée digestive vers le col du Pas dominé par sa Croix de Lorraine. Allez savoir pourquoi ? Sa descente, par certains aspects, me rappelle l'Aspin côté Arreau. Temple et église après la traversée de l'Hérault et voilà Valleraugue. La vallée, de type fer à cheval, barrée par le massif de notre destination que nous aurons grandement le temps d'observer durant la trentaine de kilomètres de montée, est une véritable muraille verte. Inutile de préciser que l'allure est à la convenance de chacun. Aucune fausse modestie à ce que je ferme la marche ; j'admire la facilité de mes confrères quelques instants, et ensuite, c'est la solitude vers laquelle je suis prédestiné ! C'est un véritable boulevard qui nous mène à l'Espérou où mes amis m'attendent pour «breakfaster». Arrêt à la fontaine du col de la Serreyrède pour photos. Est-ce là une des sources de l'Hérault ? Puis, col de Prat Peyrot et dernier effort jusqu'aux 1567 mètres du Mont Aigoual dont on aperçoit ses antennes depuis longtemps. Visite de l'observatoire et de sa très intéressante exposition de photos hivernales, de la table d'orientation et du club

alpin, tout est là, sauf que la voûte céleste s'est abaissée, et la température est largement en-dessous des normales saisonnières. Résultat : pas de panorama !

Après l'indispensable photo (sans panorama) , nous filons sur Cabrillac dont l'auberge est à chercher, mais, est bien présente. Nous tournons à droite, au pied du col de Salidès vers Gaseiral et Labessède pour rejoindre la route forestière qui nous conduit à Aire-de-Cote. Endroit tranquille, traversé sous la pluie et sous les arbres protecteurs qui s'égouttent sur les dos encapuchonnés. Il faut s'accrocher, car la R.F. est défoncée et, par endroits, un vélo entier logerait dans les ravines. La lauze, à fleur de terre, nous donne l'impression de rouler sur des lames de rasoir géantes. A Aire-de-Cote, bien connue des randonneurs à pied, à cheval et à vélo, nous retrouvons enfin l'asphalte. Dans la descente, nous allons d'un nuage à l'autre ; du col de l'Espinassat au col du Pas. Ne reste plus qu'à se laisser glisser vers Faveyrolle où nos amies nous ont concocté le repas réparateur pour appétits décuplés : c'est le bonheur !

Même si le temps nous a privé des panoramas, nous sommes satisfaits de notre Tour de l'Aigoual. Demain sera un autre jour, vers Navacelles !

Jean Marie BOURDELAS N°1999 de LIMOGES (Haute-Vienne)

MON PLUS BEAU COL

Un de mes cols préférés, celui pour lequel j'en pince vraiment, c'est le Col du Fageas (1145 m). Un grand des Cévennes méridionales. Nous autres Cévenols, les Alpes et les Pyrénées toutes proches nous toisent avec condescendance. Bien à tort. Et chaque fois que je gare mon auto à Ganges, en bas de la ville (145 m), je me dis qu'après tout, bien des prestigieux 2000 que le «centcoliste» convoite avec passion, ne présentent pas de dénivellation très supérieure. Le Col du Lautaret depuis Briançon, par exemple, c'est assez facile !!! Et ne parlons pas des autos. En revanche, les 1000m de grimée que vous réserve le Col de Fageas, ça vaut une bonne dose d'E.P.O. (eau-pastis-olives pour les initiés !).

Le Col du Fageas se mérite et compte pour quatre. Il est méconnu mais il faut lui réserver une matinée, exclusivement. Ce serait dommage de l'intégrer artificiellement - que René POTY me pardonne - dans un de ces itinéraires superbes et tarabiscotés dont les Topos ont le secret, pour nous permettre d'allonger le plus possible nos listes annuelles. On enfourche son vélo à Ganges, on pédale et on roule consciencieusement... et on revient à Ganges par la même route (61 km A/R). On peut aussi y accéder par le versant nord, mais c'est alors une autre histoire. Je recommande le printemps ou l'automne, ainsi qu'un départ matinal pour éviter les plus grosses chaleurs. Un bon vélo de course (route - 700 C pneus de 23 mm voire de 25 mm pour les plus lourds) suffit. Je prévois toujours d'emporter un modeste casse-croûte à déguster tout en haut à l'abri d'un rocher et du vent. Toutes ces recommandations car, à ce prix, à ce prix seulement... c'est le bonheur assuré. Un bonheur de beau temps, d'eau et de lumière sur une route peu fréquentée, granuleuse à souhait, comme les aime un vrai cyclo.

On remonte d'abord le cours du Rieutord, pour traverser le bourg de Sumène (210 m) et se faufiler en fond de vallée. J'adore cette portion de faux-plat pour mettre en train le vélo et faire chanter les pneus... Le carrefour qui laisse partir, à droite, la D920 vers le Col de la Pierre-Levée (660 m) et Saint-Roman de Codières, marque le début de l'ascension proprement dite (310 m). La pente se stabilise le plus souvent autour de 6 %. Elle n'excèdera jamais 8 % et conduit d'abord au village perché de Saint-Martial, puis au Col de la Triballe (612 m). Là, je délaisse, à gauche, deux itinéraires qui redescendent dans la haute vallée de l'Hérault. J'engloutis - en un rite immuable - une barre énergétique et je continue toujours plus haut vers le Col de Bès (717 m). On change de versant et on parvient au Col de l'Asclier (905 m).

Cent cinquante mètres avant ce dernier col, en contre-bas de la chaussée, une source fraîche et discrète permet de se désaltérer et de remplir le bidon. Une route forestière, interdite à la circulation automobile conduit, tout de suite après le pont moutonnier, au Col du Fageas en un peu plus de trois kilomètres. Naguère goudronnée, elle est aujourd'hui bien dégradée mais cyclable (RI). La portion terminale, exposée plein Sud, a mieux résisté à l'érosion. Malgré la présence d'une installation de télécommunication, le caractère du site est remarquable. Il offre tantôt, au Nord, le panorama complet des Cévennes, tantôt, au Sud, la perspective infinie de la plaine languedocienne, mais aussi, à l'Ouest, une vue sur le Massif de l'Aigoual. Le lieu est quasiment désert. C'est une impasse. Seul un vététiste bien entraîné peut, cap à l'Ouest, rejoindre Lasalle par le Col de Piécamp (863 m) le Col de la Cabane-Vieille (747 m), (GR 61) et le Col du Mercou (570 m).

Le temps libre me faisant déjà défaut pour pratiquer le cyclotourisme, je laisse à d'autres - marcheurs, retraités, adeptes du poussage et du portage - les joies du V.T.T. et des drailles cévenoles. Je préfère enfile le coupe-vent, savourer mon en-cas et profiter des plaisirs de la rêverie que le spectacle environnant ne laisse pas de faire renaître. Ainsi perché, entre ciel et terre, l'humanité me paraît meilleure, moins égoïste et moins perverse. On finit par se persuader que l'amitié existe bel et bien et que le sport concourt à la faire vivre comme notre concentration de l'an 2000, au Collet de l'Oeillon, en fut l'exemple.

La descente est un temps fort de la randonnée. Pour la récompense qu'est la griserie, certes. Mais, à qui sait ralentir et prendre son temps, elle propose une succession de paysages élargis et plus pittoresques.

On voit mieux, dans ces conditions, en descendant qu'en montant. Encore faut-il pouvoir quitter la route et le guidon des yeux sans négliger la sécurité. Ganges est à 45 km de Montpellier. Tout près, à 2 km, le village de Laroque, au bord de l'Hérault, fournit l'occasion de boire un pot mérité à l'ombre revigorante de ses terrasses. Les Cévennes sont un paradis pour les cyclistes. Leur climat, leurs très nombreux cols, leur variété, le labyrinthe de leurs vallées enchevêtrées m'ont séduit. Vous tous qui aimez le vélo, venez-y. Vous ne le regretterez pas.

Jean Louis DELRIEU N°4975
de MONTPELLIER (Hérault)

POUR EN FINIR !

Cette boulimie incessante du nombre finit par m'indisposer. Notre confrérie n'échappe pas à la règle, et je le regrette, car je pensais que nous avions des valeurs plus solidement ancrées.

Tout le monde comprendra bien évidemment que je veux parler ici du phénomène que nous connaissons actuellement, à savoir ce désir d'en rajouter sans cesse, ce besoin de privilégier la quantité par rapport à la qualité.

Car combien faut-il grimper de vagues cols, de vagues taupinières comme disait quelqu'un, pour égaler le plaisir qu'apporte l'ascension d'un classique de nos montagnes ? Et je souligne de nos montagnes, car il ne faut peut-être pas oublier que nous sommes des passionnés du vélo en montagne et que les cols, qui sont une partie déprimée d'une crête montagneuse, formant passage (Je cite ici le petit Larousse illustré de 1996) sont situés théoriquement en zone montagneuse. En fait, ce n'est plus tellement la partie qui est déprimée, mais plutôt les cent-colistes qui voient s'en aller ce qui était un des fondements de leur confrérie.

Car à mon avis, il ne faut ni se leurrer, ni être tentés de tout amalgamer. Si, dans un premier temps, le fait de faire reconnaître de nouveaux cols était l'objet de vrais amoureux du vélo et de leur région, qui par ce biais voulaient, et ceci en toute bonne foi, la faire connaître et faire découvrir leurs routes habituelles, j'ai bien peur que ce ne soit plus toujours le cas. Le vélo étant devenu un vecteur économique important, quoi de plus tentant que de se faire connaître et d'attirer de nouveaux «clients». Et je n'ose même pas envisager qu'une personne se serve de notre emblème pour avoir sa photo «dans le journal» et ceci à des fins d'élections locales. Pour en finir ? puisque tel était mon titre, pour en finir, tout cela me fait penser aux parties de flipper d'autrefois où nous devions atteindre 5 ou 10 000 points pour gagner, actuellement il en faut beaucoup plus, les parties sont-elles plus belles pour autant ?

Pour en finir, les 100 cols ne sont qu'un jeu. Quel intérêt d'en avoir partout sur le territoire et de devoir en escalader 1000 ? et par conséquent devenir les 1000 cols. Gardons-nous de toute politique inflationniste. Un vrai cyclocoliste préférera toujours refaire le Galibier une 3^{ème} ou 4^{ème} fois, plutôt que de chercher une vague taupinière, Chauvot et double-décimètre en main.

Finissons-en donc. Chiche ? Sinon, je vous propose ce qui pourra être notre logo du 3^{ème} millénaire*.

Patrick GIRARD N°3753
de ROMANS (Drôme)

NDLR : (En l'absence de photo) Il s'agit du logo des C.C. avec «MILLE» à la place de «CENT»...

LA GRANDE FORCLE SANS TRICHER

C'était le jour de ma réconciliation avec la bicyclette. On avait présenté l'ordonnance au pharmacien et ingurgité ce qu'il avait fourni. Vingt-quatre heures ou quarante-huit heures étaient encore passées sans que l'envie de monter sur un vélo me revienne. Une histoire de «jambes de coton». Pas de quoi se lancer dans des conquêtes glorieuses. Enfin... revint l'envie de sortir pour une heure ou deux.

Garçon ordonné dès qu'on me parle de bicyclette, j'aime qu'une balade ait un but. Ce col de la Grande Forcle (2266 m) aperçu au-dessus des alpages de La Plagne, entaillés par les chantiers de nivellement du domaine skiable, attisait ma curiosité. Vue de loin, la piste paraissait carrossable. Elle s'achevait en percée rectiligne, coincée entre la montagne de la Grande Rochette et le Roc du Diable. Depuis la croupe du Praz, on devinait là, deux ou trois kilomètres de chemins accessibles à toute bicyclette bien née, sans qu'il soit besoin d'en appeler au VTT.

Nous résidions pour quelques jours «en ville», dans une de ces stations d'altitude qui s'acharnent à domestiquer la montagne. Mais ceci est une autre histoire...

Pour redonner du sel à l'entreprise, il convenait de redescendre un peu. Départ donc de Bellecôte à 1900 m. Je me laissais glisser plus bas, jusqu'à La Plagne (1800 m). De là, j'entreprenais de remonter doucement vers la Grande Forcle par un chemin balisé, dans les traversées de stations plus évocatrices de séjours sous la neige que d'ascensions de vrais cols pour cyclos : Plagne-Centre, Plagne-Village... La piste, enfin dans un état acceptable (on y roule sans regretter ses jantes de 23 mm), on s'y prélasserait même, si ce n'était l'ultime kilomètre raviné, et hérissé de pavés à l'état sauvage.

Lorsque j'arrive au col de la Grande Forcle, en plein brouillard, j'ai d'abord le sentiment du devoir accompli. Voilà donc un nouveau 2000 à livrer à la Confrérie ! Il n'est pas le plus dur, mais il n'est pas volé non plus.

Les jours passent et vient le remords. Comment s'arroger le col de la Grande Forcle, aussi discrète est la place qu'il tient dans mon imaginaire, avec ce départ à l'altitude de 1800 mètres ?

Je n'ai pourtant pas démérité, ce premier jour ! Après tout, dans l'état de vaillance relative qui était le mien, le marché n'était-il pas honnête ?

Il ressemble trop à une tractation de bas étage. Partir à 1800 mètres ? Autant dire moins de 500 mètres de dénivelée, rien à voir avec une «perf». N'est-ce pas en prendre à son aise et dévaluer les plus de 2000 ? L'évidence finit par s'imposer : il me faut revoir ma copie !

L'Isère coule plus bas, à Aime. La carte mentionne la côte 660 m lorsque le torrent s'engouffre sous la D 221, portant sur son dos susceptible, rafts et canoës. Va donc pour une plongée matinale vers Aime. C'est ainsi que l'on méritera la Grande Forcle !

Je m'y engage trois jours après avoir atteint le col pour la première fois. Au creux de la vallée, quelques cyclistes entament l'ascension. La montée de La Plagne ne m'a pas semblé, cet été-là, attirer les grandes foules pédalantes ! Sans doute que le cycliste ne se sent pas émoustillé par ce nom-là, comme il peut l'être en entendant prononcer Avoriaz, Alpe-d'Huez, Luz-Ardiden ou Hautacam.

Domage pour ceux qui traitent par le mépris les pentes négligées par les caravanes publicitaires, motorisées ou vélocipédiques. Après tout, les coureurs n'ont-ils pas un mètre de retard pour découvrir la montagne ? Les médias qui font métier de trousseur des superlatifs autour du Tour, en ont réservé quelques-uns en découvrant des itinéraires nouveaux qui lançaient le peloton sur les pentes de Marie Blanche, de Menté

ou de Joux-Plane, comme s'ils assistaient à une aventure inédite. J'imagine qu'ils ont suscité le sourire de quelques générations de cyclotouristes !

Me voici donc ce jeudi à moins de 700 m d'altitude, m'échauffant sur la piste cyclable qui remonte doucement le long de l'Isère jusqu'à Bourg-St-Maurice. Piste de fond l'hiver, elle est un joli lieu de rencontres matinales en été : cyclistes de tout acabit, joggers, rafts en partance pour des émotions fortes et atterris-sages en série de parapentistes...

C'est ainsi qu'on se retrouve à Mâcot pour entamer vraiment l'ascension, une affaire d'une vingtaine de kilomètres pour 1500 m de dénivelée. Au fur et à mesure qu'on s'élève dans les lacets qui conduisent à Villars-de-Mâcot, puis à Prariond, se détachent de l'autre côté de l'Isère les monts du Beaufortain. Plus tard apparaîtront la Pierra Menta, puis le Mont Blanc. C'est-à-dire que l'effort est payé de quelques récompenses. D'autres, plus prosaïques, méritent un arrêt : au-dessus du hameau de La Roche, par exemple, il faut regarder les méandres de la piste olympique de bobsleigh enlacée par la route. La vasque qui recueillit la flamme trône toujours, inerte.

On peut ainsi monter jusqu'à la plus élevée des stations de La Plagne, Belle-Plagne, à près de 2000 m, en limite supérieure de la forêt, au cœur de laquelle s'est déroulée une bonne partie de ma première ascension.

Aujourd'hui, mon choix est différent : direction La Plagne-Centre et La Plagne-Village où la piste commence un peu au-dessus de 2000 m. Ce final muletier ne dépasse guère deux kilomètres, et le premier est inoffensif. Dans les dernières centaines de mètres, par contre, les sensations n'ont rien de commun avec la dernière ascension.

Cela fait plus de deux heures que je monte, et cette fois le 30x26 me laisse tout loisir de compter chaque tour de roue et le compteur affiche un bon 5 km/h. Il suffirait d'un pneu mal posé devant une pierre pour ne plus tenir l'équilibre et mettre pied à terre. Le col se dessine de mieux en mieux, mètre par mètre ! Voici la porte qui conduit de Champagne à la Vanoise. Le col s'achève au milieu de pentes d'une montagne dont le charme s'est évanoui en même temps qu'on la «skiabilisait». Je savais que ma quête du jour ne me conduirait pas au cœur de la montagne sauvage. Il existe d'autres voies pour cela.

En attendant de les retrouver, voici un vrai 2000 à joindre à la collection.

François TARTARIN N°3070
de TOURS (Indre-et-Loire)

THONON - SALZBOURG

La pluie vient de cesser lorsque les treize cyclos, dont une cyclote, du C T Chambérien viennent de s'élaner en direction de St-Gingolph sur la frontière Franco-Suisse. Le ciel très bas véhicule de lourds nuages qui se reflètent sur le lac Léman, ne laissant présager rien de bon. Après quelques kilomètres seulement, arrêt pour «bâchage» sur une route complètement détrempée.

Nous entamons la montée du col de la Croix et ses 12 %. La pluie reprend de plus belle et malgré le poncho, les jambes sont vite tétanisées par le froid. Au sommet, bien à l'abri dans la cabane, nous revêtons quelques habits supplémentaires avant d'entamer la descente en plein brouillard, et sous la pluie qui redouble. Les Diablerets : nouvel arrêt cause à pique-nique et...chair de poule ; ça grelotte dur... lorsque la cocotte fait son apparition.

Oui, elle est bien là, la cocotte minute que nous avons failli ne pas amener, faute à manque de place ! Elle va nous réchauffer les entrailles avec son thé et son café brûlants. Après maints rajouts de jambières thermiques, gants, bonnets et autres moumoutes et super chaussures, nouveau départ sous la pluie, direction Aeschi terme de cette journée de 156 km via les cols du Pillon et Sannemoser.

Un froid vif et un soleil pâle au-dessus du lac de Thun, nous accompagnent en ce début de matinée dans la descente sur Interlaken et dans les 25 km d'ascension du Grimsel (2165 m) . Le moral est au beau fixe et l'ambiance est chaleureuse dans le groupe, puisqu'il ne pleut pas ! Le Grimsel est parsemé de tunnels dont le dernier est interdit aux vélos. Nous empruntons alors ce qui devait être l'ancienne route, sur de disjoints pavés tout en rencontrant pas moins de cinq barrages hydroélectriques, pour finir par retrouver la route initiale peu avant le sommet. Photo de famille et c'est reparti ! C'est sublime ; on aperçoit en face, les lacets qui vont nous conduire tout à l'heure à la Furka à 2431 mètres avec, sur sa gauche, le glacier qui donne naissance au Rhône. Mais auparavant, descente sur Gletsen avant d'enchaîner sur le précité Furka d'où un petit train à crémaillère surgit d'un tunnel vers les 2000 m. La pluie est de retour alors qu'une trentaine de kilomètres en descente restent à parcourir pour rejoindre Erstfeld.

En guise de salut, l'hôtelier nous prédit «pas de pluie pour aujourd'hui». Bürglen (village natif de Guillaume Tell) passé dans l'allégresse, se présente le Klausen Pass (1948 m) monté après maints et maints arrêts photos vu la beauté du site changeant à chaque lacet, mais voilà que la pluie se remet à tomber sitôt le sommet franchi. C'est dans la gare de Glarus que nous trouverons l'abri idéal agrémenté par le pique-nique et par les boissons chaudes issues de la cocotte. Le petit col de Filzbach est franchi sous une accalmie et nous quittons la Suisse avec le franchissement du Rhin à Trubbach pour nous retrouver dans le Liechtenstein, arrosé lui aussi. Re-frontière pour l'Autriche et après Bludenz, à nous les pistes cyclables jusqu'au terminus Stallehr !

Nous renonçons à la Silvetra vu la pluie très intense de ce début de matinée. Chaque coup de pédale nous rapproche un peu plus de la neige ; les pâturages en sont déjà couverts ! Mais à Landeck, surprise, le soleil fait son apparition. Il était temps ! Le pique-nique requinquant terminé, nous nous laisserons glisser tout doucement dans la tranquille vallée de l'Otzan en direction de Sölden.

Ce n'est pas vrai ! Il neige ce matin à Sölden à 1350 mètres... Et en plus, voilà le brouillard. A contrecœur, pas de Timmeljoch ni de Giovo, nous redescendons la vallée de la veille jusqu'à Œtz où, après renseignements pris auprès des autorités, on décide d'emprunter le col de Kühtaï (2017 m) pour rejoindre Innsbruck. Ce col, avec des passages à 18 % sous la mi pluie- mi neige restera un des plus difficiles. Au sommet, accolés aux vitrines des magasins, nous pique-niquons sans cocotte, vu que le mini-bus n'a pas été autorisé à monter. Le pale soleil qui essaye de percer le ciel gris sera notre seul réconfort avant d'entamer la descente qui nous donne l'impression d'un grand vide. Enfin, la grande ville d'Innsbruck est là ; nous entrons en longeant l'Inn par de surprenantes pistes cyclables. Demain sera jour de repos, chacun en profitera pour faire du tourisme.

Pour quitter Innsbruck par les pistes cyclables, c'est bien, mais, lorsque la signalisation est absente, on se retrouve vite fait, sur une route à grande circulation et il faudra toute la compréhension et la gentillesse des autorités pour nous indiquer une route plus tranquille pour rejoindre Zell à Ziller. Nous montons le Gerlo Pass, col à péage pour notre mini-bus et dans la descente, depuis des belvédères aménagés, nous devrions apercevoir les plus hautes chutes d'Europe : Krimmler, Wasserfalle etc... mais devinez quoi ? Il repleut et une grande partie des chutes est invisible, idem pour les glaciers ! En tout cas, encore cinquante kilomètres de pistes cyclables, boueuses, tortueuses lorsqu'elles ne sont pas aquatiques, pour rejoindre Zell am See.

Encore de nombreux sites occultés faute aux récentes chutes de neige et non des moindres : le refuge Franz Josephs Hohe à 2363 mètres face au glacier du Grossglockner (3397 m) ; on s'en faisait toute une joie!

Alors, après Zaalfelden, zigzag sur les pistes, détours et rallonges mais qu'importe, ici, les villages typiques sont abondamment fleuris. Le poste frontière Austro-Allemand fantôme, abritera notre pique-nique, plus cocotte du jour, et servira de relais au franchissement du col Schwarzbachwach-sattel (tel que ! à 668 m).

Salzbourg se profile à l'horizon avec son château dominant la très belle vieille ville, même vue de loin sous la pluie. Près de la maison de Mozart, la foule attend, un groupe de choristes entonne des mélodies.

Je ne rêve pas : nous sommes arrivés !

Merci Dominique ; tu n'as pas été récompensé de toute cette préparation. Tu ne pouvais tout de même pas commander la météo, non plus ! Qu'importe, tu garderas notre amitié et notre reconnaissance pour ce voyage si bien orchestré !

Michel CUMIERE N°961
de CHAMBERY (Savoie)

CENT'ANNI,

«CENT'ANNI», si pronuncia in un momento,
ma viver tutti i giorni è un'altra cosa,
tra i pochi ad arrivar a tale intento,
troviamo il nostro caro «FOGLIO ROSA»

«UN SECOLO» di sport, quasi un portento,
che in primo piano ha la bicicletta,
spontaneo mi vien questo commento,
«CENT GRAZIE, AMATISSIMA GAZZETTA».

Non è solo per far un complimento,
che vado a scomodar la poesia,
ma il giusto riconoscimento,
per cent'anni che son volati via.

Giulio LEONARDI (Italie)

SAINT-MARTIN

Découverte par Christophe Colomb le 11 novembre 1493, jour de la Saint-Martin, l'île connue des fortunes diverses sous le joug espagnol.

Le 13 mars 1648, les Français et les Hollandais débarquèrent simultanément sur l'île.

N'ayant, ni les uns ni les autres, l'envie d'en découdre par les armes, ils décidèrent de se partager les 93 km² d'une autre façon.

Ils se placèrent chacun à une extrémité et il fut décidé qu'un homme de chaque camp marcherait à la rencontre l'un de l'autre, le point de rencontre déterminant le partage.

L'anecdote de cette histoire nous dit que marcher donne soif et le Français, fidèle à sa tradition emporta du vin rouge, le Hollandais du gin.

L'histoire ne nous dit pas si c'est à cause du gin, mais le soldat hollandais marcha moins vite que son homologue et de ce fait les 3/5^{ème} de l'île revinrent à la France.

Quoi qu'il en soit, aucune contestation ne s'est élevée depuis la signature des accords sur le "Mont des Accords". La borne frontière qui marque la limite des deux territoires sans barrière ni contrôle demeure le symbole d'une cohabitation harmonieuse. Cyclo à St-Martin n'est pas toujours aisé, certes les distances sont courtes mais les importants pourcentages sont au rendez-vous ; la location d'un VTT s'impose.

Plusieurs cols existent sur l'île, la revue St-Martin Nature en cite trois, malheureusement absents des cartes. Une réussite tout de même, le col frontalier St Peters, superbe passage reliant les baies de Marigot et Philipsburg, muletier (R1/2) côté français, revêtu sur l'autre versant ;

Seconde ascension : le Pic Paradis (424 m), point culminant de l'île, accessible depuis le bourg de Rambaud, une ligne droite abrupte sur une petite route bétonnée ne laisse aucun répit, puis la pente s'adoucit avant un dernier kilomètre muletier (R1).

Ultime grimpe : un morne anonyme où sont implantées les antennes de France Télécom, même ligne droite abrupte que le précédent, mais route bétonnée jusqu'au sommet avec une altitude avoisinant les 400 m.

Pour conclure un mot sur l'île de St-Barthélémy qu'il faut absolument visiter. Si vous avez la possibilité d'apporter votre vélo, les cols de la Tourmente et de la Tourterelle ne seront qu'une formalité.

Bernard LAVIEVILLE N°1282
d'AMIENS (Somme)

DU JUS D'ORANGE À MENTON

Du 18 au 24 juillet dernier, j'ai pu participer en Provence à un voyage itinérant en compagnie d'un groupe d'une cinquantaine de cyclos dont une trentaine étaient citoyens des Etats-Unis d'Amérique.

Ce 18 juillet, au départ d'Orange en direction d'Apt, nous sommes un peu tendus, car déjà, le Ventoux est au programme. Heureusement que les sujets de diversion ne manquent pas : vignobles de Côtes du Rhône aux noms prestigieux comme Cairanne et Rasteau, champs de fleurs qui séchent au soleil matinal et puis, ces Dentelles de Montmirail. Quelle splendeur ! Mais, toujours le géant de Provence semble nous lorgner et plus nous l'approchons, plus il se fait imposant avec son crâne pelé.

Le marché coloré de Vaison la Romaine nous oblige à faire un détour et nous permet ainsi de visiter le vieux pont qui a si bien résisté aux inondations de l'Ouvèze ; souvenirs de ces images atroces encore gravées dans nos mémoires.

A Malaucène, la pente s'accroît et les vingt et un kilomètres d'ascension commencent. Le vent est quasiment nul et il ne fait pas encore très chaud. C'est l'idéal ! Nous montons lentement certes, mais sûrement, équilibrant notre souffle pour ne pas nous mettre dans «le rouge». Je m'abreuve en abondance, car ici, pas question de manger sur cette pente abrupte et impossible de lâcher son guidon trop longtemps.

Au bout d'une longue ligne droite, une épingle à cheveu avec un radical changement de décor ; la végétation a complètement disparu, et la caillasse qui l'a remplacée réverbère les rayons du soleil et nous fait penser à un paysage lunaire. Au-dessus, les lacets se succèdent à perte de vue et n'en finissent pas. Mais où peut bien se percher l'observatoire ? Enfin, il se présente après 2h 15 d'ascension !

La descente sur Sault est un régal ; les champs de lavande éparpillent leurs tâches mauves et parfument toute la vallée. Le pique-nique improvisé de midi sous les platanes et les tilleuls est fort animé. Une paysanne installée sur le bord de la route propose une dégustation de cerises. Avec Bernard, nous nous approchons bientôt suivis par toute la troupe Franco-Américaine. Les mots s'entrechoquent, les conversations se croisent. Moments délicieux avec la confection de pendants d'oreilles destinés à Linda. Moments qu'il nous faut interrompre pour continuer notre périple. De loin, nous découvrirons les carrières d'ocre de Roussillon, avant de terminer cette inoubliable journée à Apt.

Charles, mon compagnon de chambre, a mal dormi de peur de rater le départ matinal. Peu importe, nous voici en direction de Rustrel et ses carrières du Colorado provençal surmontées de leurs coiffes de fées qui retiennent notre souffle. Les Américains, sourire aux lèvres, nous charrient gentiment : «ah ! si vous connaissiez notre Grand canyon ! C'est quand même autre chose !».

Sur les routes qui mènent à Gignac, les distilleries répandent l'odeur de la lavande qui nous enivre. Le col de la Mort d'Imbert se présente enfin. C'est en effet un bel endroit pour mourir, avec sa vue plongeante sur Simiane, accroché à la colline dont les pentes fleurent l'inséparable lavande, reine de ces lieux mythiques. Manosque, terminus de cette étape sera pour nous l'occasion de faire la connaissance de ses vieilles ruelles étroites et parfumées.

Après le petit déjeuner, avec Charles nous entamons la longue montée vers le plateau de Valensole. Nous croisons des charrettes remplies de lavandin. Quelques amandiers, ça et là, se dressent dans l'immensité plate avec en toile de fond, les contreforts des Alpilles. Le petit village élégant de Valensole, niché au creux du vallon, pourrait être une véritable oasis en ces heures chaudes, avec son avenue bordée de platanes plus que centenaires, sa fontaine fleurie d'où s'échappe une eau limpide et fraîche, et son très vieux lavoir (1681) en contrebas, qui accueille, en cette heure matinale, quelques touristes.

Nous ne visiterons pas Riez et ses colonnades romaines, car nous sommes attendus chez des amis à Pui-moisson. Imaginez un petit mas au toit de tuiles canal, au bout d'un chemin de pierres, et planté au beau milieu des lavandes. L'intérieur baigne dans la sourde pénombre des volets mi-clos. Dans la grande salle, sur les meubles patinés, glissent de doux reflets et tout au fond de la pièce trône la grande cheminée surmontée de la traditionnelle poutre en chêne. Henri, le maître des lieux, qui nous guettait, s'empresse de nous ouvrir et Violette, douce et réservée, cache difficilement son émotion, trahie par ses yeux, tant elle est heureuse de nous revoir. Henri nous interroge sur notre périple et réclame force de détails techniques sur nos vélos pendant que Violette fait circuler des petits gâteaux au miel de lavande. Leur accueil chaleureux me poursuivra durant toute la journée, même lorsque le groupe se prélassera sur cette minuscule petite route, en rase campagne, bercé par le chant des cigales et complètement anesthésié par tous les parfums de la Provence. Digne, ville étape, est en vue ; comme je n'ai pas mon content de kilomètres, j'attaque le col du pas du Bonnet... Histoire d'en comptabiliser un de plus !

La journée commence par la dure montée du col de Pierre Basse, suivi d'un autre plus tranquille qui mène au col de Corobin. Dans la descente, nous croisons le train des pignes, célèbre teuf-teuf qui traverse des paysages inaccessibles par la route. Plus loin, Saint-André des Alpes affiche un air de station balnéaire, le lac de Castillon étale ses eaux bleu-vert et enfin, le pont romain de la Reine Jeanne nous servira de décor pour la photo de famille, immortalisée par Gaston.

A Annot, c'est la fin de cette quatrième journée. Malgré cela, Bernard m'invite à poursuivre jusqu'aux gorges de Daluis. Je ne le regretterai pas, car ici, c'est sublime : le Var serpente tout au fond de gorges profondes, entre des falaises déchiquetées de roche rouge érodée par le temps, qui évoquent des têtes de personnages et qui finissent par déboucher sur Guillaume. De retour à Annot, à l'entrée de la nuit, nous avons tout loisir de flâner dans sa vieille ville médiévale endormie et seulement bercée par le clapotis des sources souterraines qui la traversent.

Après une mauvaise nuit, sûrement due à la chaleur, nous démarrons tôt. J'ai enfilé mon coupe-vent car la route descend jusqu'à Entrevaux, ville fortifiée par Vauban. Dans le col de Saint Raphaël, je bavarde avec Ted qui attend Linda. Nous arrivons quand même à dépasser Billy, Joe et Mark qui souffre de maux intestinaux. Bientôt, la montée fait place à la route en corniche, nous laissant entrevoir des sites sublimes. A chaque virage, nouveau point de vue : village perché, montagne bleutée, pitons rocheux et genêts en fleur qui parfument l'air marin. Nous descendons vers le Var que nous traversons à Saint Martin du Var. Ces eaux sont peut-être celles que j'ai tant admirées hier soir dans les gorges de Daluis !

Nous supportons la montée de la Turbie parce qu'au sommet il y a espoir de trouver une bonne bière réparatrice. Depuis la descente de la Grande Corniche, entre bougainvillées, palmiers et mimosas, on peut facilement contempler le Rocher de Monaco et son port où se prélassent les somptueux yachts et le Palais princier.

Dernier virage et nous voilà en bordure de mer en plein Menton. Les estivants, nombreux et indifférents nous regardent défilé. Peuvent-ils savoir ou voir dans nos yeux le film de notre voyage qui se termine ici ? les paysages traversés, les grands moments de franche camaraderie ou, parfois, les quelques instants de souffrance ?

Plus tard, j'ai échangé mon maillot de club contre celui de Ted. Il portera désormais les couleurs de Rouvroy lors de ses sorties à Palm Beach. Qui sait, peut-être irais-je l'applaudir en Floride ?

Serge HAPIOT N°3857
de ROUVROY (Pas-de-Calais)

AH, LES LANGUES ÉTRANGÈRES

C'était il y a quelques années déjà puisque mon ami Jean-Luc inaugurait ses nouvelles cales Look.

C'était en début de saison et l'on attaquait nos premiers cols de l'année. Pour cela, on avait choisi comme d'habitude les petits cols basques, souvent pas hauts mais toujours très pentus.

Donc, direction Saint-Jean-Pied-de-Port où nous laissons nos femmes devant une pâtisserie remplie de gâteaux basques. Départ pour le col d'Azkonzabal, que tout le monde sur place ne connaît que sous le nom de Gamia.

On attaque donc le col après Saint-Jean-le-Vieux et la montée est très dure jusqu'à l'auberge de Gamia. En haut j'attends Jean-Luc puis on bascule pour aller chercher le col de Palombières. A mi-pente, on tombe sur une intersection de routes, non indiquée sur la carte Michelin.

Je consulte Jean-Luc et on décide de prendre à gauche. Moins d'un kilomètre après j'arrive dans un hameau. Soulagé en voyant écrit, sur une facade en très gros HARIKOETCHEA, je reconsulte la carte, hélas sans trouver le nom du lieu-dit. Heureusement je vois sortir du bâtiment un autochtone et j'étais sûr de ne pas me tromper car il avait l'allure d'un 2^{ème} ligne de rugby ou d'un adepte des sports de force basque, et je lui demande où se trouve ce si joli petit village que je n'arrive pas à trouver sur ma carte.

Malheureusement, avant qu'il ait eu le temps de me répondre, arrive Jean-Luc qui avait oublié qu'il n'avait plus ses cale-pieds traditionnels, et qui s'étale en plein milieu de la route, n'ayant pu dégager ses pieds des pédales.

Je n'oublierai jamais le souire goguenard de ce basque, qui nous a vraiment pris pour des rigolos, car pour votre information HARIKOETCHEA ça veut dire «mairie»...

Jean-Marc LANGLOIS N°2467
de VILLERS-COTTERETS (Aisne)

L'AMI JEAN

Jean était un joyeux poupon. À peine avait-il appris à mettre un pied devant l'autre, qu'assis sur son petit vélo à trois roues, il sillonnait la maison et les allées du jardin. C'était un ravissement que d'entendre ses éclats de rire, d'où son surnom «Jean qui rit».

Avec son Certificat d'Etudes Primaires, il eut son premier vrai vélo. Apprenti menuisier, 50 h par semaine ne lui laissait pas beaucoup de temps pour pédaler, Jean ne riait pas souvent.

Après le service militaire, le mariage, les enfants, le jardin, le vélo était passé aux oubliettes, il ne l'utilisa que quelque temps pour aller travailler.

Vers la trentaine, dans les années 70, quand notre Fédé actuelle effectua sa mue, il fit le choix. Il accepta une mutation au pays des cigales. Lui, le Picard découvrit le mistral, le Ventoux, la Drôme, l'Ardèche et autres merveilles, Il racheta un vélo puis un autre, une belle randonneuse «Motobécane» qui lui fit retrouver le sourire. Terminé d'être le Jean qui pleure. C'était Jean qui rit au pays du soleil ; il animait un club, il chassait les cols.

Puis, c'est vers le pays des sources qu'il allât terminer sa carrière, vers le mont Lozère, la Margeride, l'Aubrac, les grands causses. Le pied. Pensez donc, huit feux rouges dans tout le département ! Le dicton dit que rire c'est manger un bifteck, alors lui il engloutissait des rôtis entiers. Pour la retraite, il s'établit à la ville, un peu plus au sud, là où le printemps vient plus tôt, aux pieds des grands causses, où le Tarn se marie avec la Dourbie, au paradis...

Ainsi va la vie de Jean qui rit. Aujourd'hui il chasse les cols, bientôt 1000. Il a quitté son club local, il a laissé la place de secrétaire, cela va trop vite, et il y a plus de vélo que de tourisme. Lui, l'ancien, n'est plus dans le coup. Toute sa vie, il avait pensé bande de copains, groupe d'amis, jeunes, sorties vers et avec les autres clubs, Pâques en Provence, Semaine Fédérale etc, etc... Il construisait.

Aujourd'hui, on vient, lui semble-t-il, pour chercher plus que pour apporter. On a des droits et pas beaucoup de devoir. Autres temps, autres mœurs.

Comme Jean monte doucement (il dit : eux ils grimpent, moi je contemple), il a le temps de penser à l'avenir. Pour la première fois de sa vie, il ne construit plus. Sauf son propre destin. Les copains sont rares, atomisés en petits groupes d'intérêts. Il observe, avec le détachement que l'on accorde aux hommes d'expérience, (c'est comme ça qu'il faut parler des vieux : c'est bien ainsi, lui avait expliqué un docte psy) la mutation de la société. Il n'est plus que le maître de son temps. Privilège lui dit ceux qui bossent ; oui, peut être.

Et Jean doucement regarde le temps passer. Il aurait aimé s'asseoir sous l'arbre aux palabres, avec les autres anciens, pour raconter aux jeunes comment il avait monté tel col, pour les écouter raconter leurs exploits, pour voir briller la petite lumière au fond de leurs prunelles et pourécouter leurs rires et leurs doléances.

Il pense et il espère qu'ils, (les jeunes), sauront eux aussi être des Jean qui rient. Mais il doute que ces rires seront aussi francs et frais que ceux de sa jeunesse. Pour lui, le vélo c'était l'évasion, la découverte, le bonheur de se retrouver entre copains après une bonne journée de grimpe.

Être dans l'équipe dirigeante, quand on en a les moyens, l'envie, la disponibilité, c'était apporter la contrepartie de ce que le groupe nous donnait, et s'il y avait quelques indécrochables aux postes de dirigeants, ils étaient autant donneurs que d'honneur, et c'est plus pour faire que pour paraître.

Aujourd'hui, c'est un autre temps. La mercantilisation de tout ce qui fait notre vie, et qui est le résultat de la pensée politico-économique qu'on appelle le libéralisme, qui induit que tout, absolument tout, doit toujours être encore plus compétitif, apporte plus de problèmes que de sourires, lui semble-t-il. Jean ne

tremble qu'un jour ; on ne découvre un «Cent Cols» victime de la tremblote, faute de n'avoir pas déclaré assez de cols.

Jean pense que chez les «Cent Cols», la dynamique est là, Toujours plus de monde (pas sûr que l'esprit montagnard qui guidait les premiers soit toujours aussi présent). Mais, on sent poindre, à la lumière de quelques campagnes, des velléités réformistes, inflationnistes, ou d'impatiences.

Toutes choses en général bien mal vues. Ici comme ailleurs, D'aucun exige, en menaçant de partir, que l'on respecte l'ordre établi. Et ici comme ailleurs, inutile d'invoquer, par exemple l'article XV de la déclaration des droits de l'homme et des citoyens qui dit : «La société a le droit de demander compte, à tout agent public, de son administration.»

Alors, est-ce un problème entre le passéisme et l'avant-gardisme ?

Dans notre société, où la vitesse devient un étalon, où l'efficacité (souvent confondue avec la rentabilité) est de mise, (zut, sur ce parcours il n'y a que 10 cols) où la réalisation de son «soi» a tendance à prévaloir sur le bien commun, il faut, pense Jean, prendre le temps de regarder, d'écouter, de comprendre. De comprendre, par exemple, qu'on ne peut rien contre l'évolution et de comprendre et d'accepter qu'un groupe, quand il a une forte croissance, génère une dynamique telle, qu'il ne sert à rien de freiner des quatre fers : on ne risque que le dérapage.

Jean est un ancien artisan : en modeste créateur, il sait que le fond, c'est le métier. Il sait aussi que la mode, sans le métier, ce n'est rien.

Jean voudrait dire aujourd'hui, à ceux qui doutent, qui piaffent, qui pestent, à ceux qui veulent faire bouger le mammoth, à ceux qui, sûrs de leur légitimité, la main sur le coeur, crient aux voleurs, à ceux qui oublient que quand on vend du rêve, il faut en avoir en rayon, et qu'il ne faut pas oublier que certains rêvent en couleurs et d'autres en noir et blanc.

Amis :

Notre fond, c'est la montagne. Recentrons-nous sur la montagne, et si, pour la gagner nous devons gravir quelques collines et grappiller quelques taupinières, n'en faisons pas une maladie, montons les, mais le but, c'est la Montagne. La finalité ce ne sont pas quelques lignes de plus sur la liste des membres, ou la place au plus près de la tête de liste, (ça c'est la mode).

N'oublions jamais la Montagne. C'est elle qui nous fait rêver, qui nous fait retourner à nos désirs d'enfant, vous savez, les enfants, ceux qui rient, comme Jean.

Pour le reste, achetons-nous, chacun, une burette et en laissant du temps au temps, relisons ces trois locutions :

«Il n'y a pas d'effet sans cause»

«Modus vivendi»

«L'abus n'enlève pas l'usage».

Gérard MAUROY N°3664
de MILLAU (Aveyron)

MANŒUVRES D'AUTOMNE AU PANIXER PASS

Cyclochardiser en montagne, il y a 35 ans, était plus plaisant qu'aujourd'hui.

On connaissait encore le délicieux frisson de se perdre sur des sentiers pas souvent balisés, et bien sûr, le plaisir correspondant de se retrouver. Mais surtout, l'hospitalité n'était pas une vertu en voie d'extinction, et nous apportait son cadeau quotidien, qui allait du sommaire bivouac dans le foin odorant, aux délices du profond plumard campagnard ; et dans les bons jours, le repas du soir et le petit déjeuner en famille, dans l'ambiance conviviale que permettait alors l'absence de la télévision ; la confusion des langues, par les efforts comiques qu'elle exigeait de chacun, faisait qu'à défaut de toujours se comprendre on s'entendait plutôt bien. L'explosion du tourisme de masse et de ses corollaires : attrait du profit et méfiance chez les uns, sans-gêne et vandalisme chez les autres, la télé tyrannique pour finir, ont relégué cet âge d'or au placard des souvenirs touchants mais définitivement révolus. On ne s'égare plus guère, de nos jours, mais adieu veillée d'Oulens, de Melago, de Veitsch, et combien d'autres ! C'était vraiment le bon temps.

Cette nuit de septembre 1965, j'ai dormi dans une ferme grisonne de Versam, au lit si moelleux que mon réveil tardif m'oblige, horrible détail, à faire l'impasse sur le plantureux petit déjeuner... gratuit, cela va sans dire. C'est que le programme d'aujourd'hui interdit la flânerie. A moi Goethe, Heine, Schiller de mes 17 ans ! Aidez-moi à persuader ces bonnes gens du bien-fondé de mon douloureux sacrifice sans avoir l'air d'un goujat.

Prière exaucée. A 9 heures je suis dehors, la honte pour un abonné aux aurores, à quoi vient s'ajouter une inquiétude justifiée : il fait froid sous le plafond gris, et la neige est descendue cette nuit sur les Alpes glaronnaises jusqu'à un niveau que mon œil encore chassieux évalue à 2100/2200 m. Du calme ! Ça ne fait jamais que 200 à 300 m sous le col, et puis, vus les délais de route nécessaires pour y arriver, et pour peu que le soleil y mette du sien, le problème aura disparu. En route !

Début de parcours accidenté, épatant pour réchauffer la carcasse engourdie ; ça se passe soit en forêt, soit en balcon impressionnant au-dessus du Rhin dont le ruban vert pâle se fraie un chemin en force à travers le colossal éboulement de Flims, un des cataclysmes majeurs des Alpes. Dans la descente au pont d'Ilanz, la fraîcheur ambiante m'oblige à sortir le mouchoir de Cro-Magnon, aussi efficace envers la goutte au nez qu'à l'encontre d'un éventuel suceur de roue clandestin, qui se verra gratifié de quelques embruns légers mais néanmoins salubres, car nous sommes en Suisse.

Le Rhin franchi, on trouve à 3 km en amont, Rueun où une petite route, alors en terre battue, vous expédie à Panix, 600 m plus haut, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire en Romanche ; c'est dire si ça grimpe. Et c'est ce moment pénible que choisit le soleil pour me fouetter le moral. Tout ce décor subitement illuminé au prix de quelques litres de sueur : ne boudons pas ce plaisir que je devine éphémère.

En effet, au-delà de Panix, les déluges de ces derniers jours ont transformé le chemin en une succession de bourbiers ; des coulées de boue ont malmené le parcours qui s'élève durement en sous-bois. Le ciel rassombri vient ébranler mes certitudes, mais la divine Providence veille et envoie à ma rencontre, un trio de militaires qui vont sans doute raviver ma flamme vacillante. C'est qu'un soldat suisse, c'est du sérieux. Rappelez-vous : En 40, quand les Allemands virent se hérissier de plots antichars les frontières de la C.H., ils commencèrent à ch... abondamment dans leurs braies, mais quand les services secrets helvétiques eurent fait courir le bruit qu'on allait rapatrier en renfort la garde pontificale, un vent de panique s'abattit sur l'O.K.W. qui décommanda illico l'invasion. C'est ainsi que le Reich échappa à une défaite honteuse et prématurée, et que la Suisse put jouir d'une fructueuse neutralité. Même qu'un monument commémore ces glorieux instants, la Sentinelle des Rangiers, entre Délémont et Porrentruy. Preuve que je ne vous raconte pas n'importe quoi.

Après cette intéressante digression historico-militaire, revenons au présent. Bien loin de me regonfler, les

soldats me brossent un tableau apocalyptique de la situation : il y a des passages éboulés et 50 cm de neige en haut, par conséquent, je serais fou de continuer. Dur à entendre. Reste qu'en pareil cas, je consulte toujours mon for intérieur qui se révèle souvent de bon conseil ; en l'occurrence, il me suggère que j'ai été victime d'un mirage et qu'il n'y a pas plus de militaires ici que dans un couvent de Carmélites, bref que je ne sais rien, et qu'au point où j'en suis ... D'ailleurs si mes souvenirs sont exacts et si on veut bien m'accorder une seconde digression historico-militaire, l'armée de Souvorov a franchi, entre autres cols, ce Panixer Pass en 1799, au cours de sa partie de cache-cache avec Massena. On peut en conclure qu'un cyclochard encore frais et pas trop moulu, ne sera pas ridiculisé par une horde de moujiks loqueteux et faméliques, parvenus exténués du fond des steppes de l'Asie centrale.

C'est décidé, je continue. Toujours des borbiers, dont je parviens à m'extraire avec des bonheurs divers et en sauvegardant une apparence à peu près humaine. Au sortir de la forêt, un grand contour facile me conduit à un superbe chalet d'alpage, au sol aussi net qu'un billet de la Banque Fédérale. Un rapide repas, allongé d'un litre de lait frais, réduit au minimum incompressible la perte de temps, car le but est encore loin et l'imprévu plus que probable. D'autres soldats arrivent, d'en bas cette fois, toute une escouade. L'aubaine inespérée : en m'accrochant à leurs basques, c'est l'assurance d'une aide efficace en cas de besoin : il faut bien que les manœuvres servent parfois à quelque chose. A moins qu'ils ne m'obligent à poireauter deux heures ici, le temps d'aller arroser leurs silhouettes en carton et de glaner ensuite les douilles dans l'herbe. Je connais le coup, ils me l'ont déjà fait.

En attendant, le sentier se remet à grimper, plus ou moins fort, serré contre une paroi rocheuse qui surplombe de très haut le torrent échappé d'un énorme cirque. Tout à coup, mes poissons pilotes casqués s'arrêtent, palabrent quelques instants, font demi-tour. Inquiétant. Ou bien un obstacle insurmontable vient de leur être signalé, ou bien l'armée suisse n'est plus digne de ses valeureux aînés de 1940. Pourtant, plutôt que de m'informer, au risque de passer pour un espion à la solde du redoutable Lichtenstein, du motif de leur retraite, j'opte une nouvelle fois pour l'attitude de l'autruche, troquant 50 % de risque possible pour 100 % d'angoisse assurée, comme ces malades qui refusent de connaître leur mal. Un des soldats me filme au passage, sans doute dans l'espoir sadique qu'un faux-pas me consacre vedette involontaire de sa production. Cela ferait à coup sûr désopiler dans les chaumières. Désolé de le décevoir, mais je n'en suis pas plus fier pour autant, car me voilà bien seul avec mon petit vélo et mes grosses questions.

Vers 2000 m, seulement quelques taches de neige, mais les ennuis ne vont pas tarder, je sens ça. D'abord une prairie en pente douce, toute bosselée et criblée de trous remplis de neige fondante, au bord d'un torrent creusé de marmites. Venus du col, des promeneurs, civils ceux-là, apprécient de manière nuancée ma prestation amphibie : admiration chez l'un, stupéfaction chez l'autre, tandis que le troisième s'imagine me navrer en me traitant de wahnsinnig (cinglé). Rien à redire, c'est conforme à l'éventail des opinions habituellement exprimées. C'est même excellent pour le moral puisque aucun ne me dissuade de continuer.

Dans le ressaut terminal, haut de 150 pmm, sous la sombre muraille du Hausstock, le sentier enneigé, raide et glissant, se grignote à petits pas, en plantant le vélo tous les deux mètres. Le col de Panix est un petit plateau horizontal enfoui sous x m de neige fraîche. Des rangées de stalactites pendent sous le toit de la cabane fermée. Les soldats n'avaient pas exagéré ; donc il faut s'attendre, selon une logique simpliste mais irréfutable, à deux bonnes heures de brasse dans la face nord. Si encore c'était là le seul motif pour obscurcir ma joie d'être ici ! Mais il y a ces sombres nuées qui s'obstinent, et surtout cette évidence alarmante : si les éboulements annoncés n'étaient pas dans la montée, on peut en déduire, même avec un Q.I. amoindri par les efforts consentis, qu'on les trouvera dans la descente ; et s'il vous plaît, le plus tôt possible, pour n'avoir pas à remonter depuis le pied du col. Bof ! Qui vivra verra.

Vélo à l'épaule, dans la neige jusqu'aux genoux, attentif à bien suivre les traces pour ne pas m'écarter de l'invisible sentier, j'atteins sans trop de misères, l'extrémité du plateau.

La descente, divine surprise, est un vrai régal. Tantôt courant, tantôt en long pas glissés de deux à trois mètres, la bécane faisant frein dans la couche épaisse, en 40 minutes je suis au sec. Sous les noires parois striées de cascades argentées, il ne manque que le soleil pour que la fête soit complète. Oubliés, les

éboulements chimériques, élucubrations engendrées peut-être par quelques décis de Fendant. A l'alpage d'Oberstafel, il est trop tard (ou trop tôt) pour avoir du lait, mais le cri du cœur lancé par le berger vaut bien toutes les nourritures terrestres :

«Das ist eine Leistung !» (C'est un exploit). Que voilà un vrai connaisseur !

Il est vrai que nous étions alors les rois de la montagne, parfois incompris, voire moqués, mais le plus souvent admirés et enviés. A présent, les pitreries ostentatoires du VTT ont relégué, aux yeux des profanes, nos prestigieuses chevauchées au rang d'exhibitions pataudes qui laisseraient indifférent le berger d'Oberstafel. Qu'importe, ce n'est pas pour la galerie qu'on traque l'aventure, c'est pour nous.

A Wallenbrugg, elle est finie pour aujourd'hui l'Aventure avec son grand tas. Ils défilent un peu trop vite à mon gré, les jolis villages du Sernftal : Elm, Matt, Engi, mais il est interdit aux vélocipédistes d'attacher, à leur machine, des branchages en guise de frein ; c'est mon guide Bädker qui le dit ; je sais bien qu'il date de 1913, mais la Suisse est un pays respectueux des traditions et des lois, alors prudence.

De Glarus c'est la lente remontée du mystérieux Klöntal où dort l'eau noire d'un lac romantique au pied des falaises du Glärnisch. Demain nous retrouverons les moujiks de Souvorov au col du Prigel, mais ce soir à Richisau, un vieux paysan solitaire me fera une place dans son grenier après m'avoir rassasié de pain, de fromage et de saucisses. Il avait sans doute deviné que j'étais en manque.

C'est vrai qu'elle était belle alors, la montagne !

Michel PERRODIN N°26
de TALANT (Côte d'Or)

CONCENTRATION DES «CENT COLS» 2000

En ce mardi 15 août 2000, sous un soleil radieux, plus de 300 «Cent Cols» ont été accueillis par le Président Jean PERDOUX, en haut du Collet de l'Oeillon (42-1318) pour la 28ème Concentration Nationale du Club.

Il y avait les «régionaux de l'étape», mais beaucoup étaient venus de loin, des quatre coins de l'hexagone, de l'étranger aussi, avec des Belges, Luxembourgeois ou Italiens pour ne pas manquer ce rendez-vous annuel de la Confrérie et de l'amitié partagée.

Après la longue et rude montée de ce nouveau sommet homologué par notre «Maître des Cols» René Poty, chacun se retrouvait avec beaucoup de joie au milieu des amis tout en dégustant les fameuses tomes des Bauges arrosées d'excellents vins des collines rhodaniennes, victuailles apportées pour la circonstance par l'intendance du Club.

Parmi le peloton multicolore venu assister à cette Grand Messe de la Confrérie, les grands prêtres officiaient à l'altitude 1318, à savoir Jean Perdoux déjà cité, Henri Dusseau, Secrétaire Général, René et Nicole Poty, Nicole Faverot, Claude Benistrand, Michel de Brébisson, Jean-Pierre Adam, Alain Gilodes, Marc Liaudon, de même que Robert Chauvot qui avait tenu à escalader ce «petit dernier», qui vient de prendre place dans le «Catalogue des Cols de France», la fameuse Bible Chauvot dont il a été l'initiateur dès 1981 avec son épouse Monique.

Après la remise de diplôme à deux nouveaux membres, le Président Jean Perdoux dans son allocution, mettait l'accent sur ce qui fait la force et le ciment du Club, à savoir la tolérance, l'humilité et l'amitié de tous ses membres.

Cette concentration nationale, puis le repas de clôture pris à l'auberge du col de l'Oeillon, terminaient d'excellente façon, les trois journées passées au village de vacances de Maclas par plus de cent participants. Durant ces trois journées exceptionnelles, René Poty nous avait concocté de merveilleux circuits route et VTT, nous permettant de découvrir dans son ensemble, et d'apprécier cette belle région du Pilat truffée de cols.

D'autre part, les soirées du dimanche et du lundi avaient été mises à profit pour se retrouver et nous permettre de dialoguer. René Poty nous a fait partager l'amour de son pays natal dans une remarquable présentation géographique du Massif du Pilat, et en particulier de ses fameux «CHIRATS», genre d'éboulis que l'on ne retrouve qu'ici, en Laponie et dans les Appalaches. La soirée du lundi était consacrée à l'évocation par Henri Dusseau et Philippe Degrelle du raid «France - Jérusalem» qu'ils ont réalisé avec neuf autres cyclos dont trois féminines du 1er avril au 5 juin 2000 : 5600 km, huit pays traversés, trente cols escaladés, et des temps forts à jamais gravés dans leur mémoire.

Ces trois journées ont été une réussite totale, à la satisfaction générale de tous les participants; la convivialité, l'amitié ont toujours été présentes et l'esprit «Cent-Cols» n'a jamais cessé de souffler : un grand moment de cyclotourisme.

Jean Perdoux songe déjà à renouveler l'expérience pour l'an 2001. Le Président a aussi évoqué l'avenir du Club, qui, avec plus de 5100 membres et 18 nationalités recensées, devient de plus en plus lourd à gérer.

Comme Henri Dusseau, il souhaiterait que se dégage une nouvelle génération de dirigeants capables de prendre en main, les destinées du Club en maîtrisant les nouvelles techniques de communication, nées de l'ordinateur et de l'internet, car l'internationalisation frappe à la porte de la Confrérie et sa gestion risque d'être délicate à mener, avec les pays non francophones. Une large réflexion est ouverte.

Philippe DEGRELLE N°3165 de RAPHELE-les-ARLES (Bouches du Rhône)

PUIS-JE LE COMPTABILISER EN 2000 ? (AVEC MA BICYCLETTE)

Sacré Club des «Cent Cols» qui nous réserve toujours quelques bonnes surprises.

Vous connaissez tous l'Alpe-d'Huez ; il faut bien revenir dans la vallée ! Alors on continue la route sur la droite pour descendre sur le barrage du Chambon. Et puis il est là, comme pour vous narguer : 1999 mètres - Col de Sarennes...

Vous me direz : cela peut faire un équilibre ! à savoir les 2001 mètres du Port de Pailhères dans l'Ariège, ouf !! Là, on l'a échappé belle, franchissez le vite, avant que l'on vous le rabotte un tant soit peu.

Et bien oui, le col de Sarennes pointait bien fièrement à 2009 mètres, il y a quelques années. De la géographie, oui, mais d'écoles ou de cols ? ?

Choisissez : l'érosion, ça colle, mais l'évasion décolle.

Jean-Claude PAPET N°1293

NDLR : Une photo, présentant le vélo accroché au dessus de la pancarte d'altitude, justifie le titre («avec ma bicyclette»)